

BRETAGNE d'HIER

J. Auger et. Co



Léon le Berre
Abalor

J. Auger (H)
Illustrations de Pierre Galle

1. 2. 3.

BRETAGNE D'HIER

- Textes de Léon LE BERRE -

Illustrations de Pierre GALLE

AVANT-PROPOS

Les poètes antiques invoquaient la Muse, nos vieux conteurs et chantres populaires de Bretagne, la Trinité, comme les Bardes « l'invisible Ternaire » révééré de Brizeux.

Et voici que « L'Ouest-Eclair » nous demande de fixer un stade de la vie bretonne, un « hier » tout proche, nous semble-t-il, et qui, aux générations nouvelles, apparaît comme un autre moyen-âge. J'appellerai sur cet essai l'esprit des Ancêtres ! Les miens sont de braves laboureurs d'Ergué-Armel, aux portes de Quimper, le Pitit-Errier, comme disent les « Citadins », Ergué-Vihan, en breton. Cette lignée a fourni au Général de Paroisse plusieurs syndics, et mon père naquit, il y a 112 ans, dans leur village de Lost-ar-C'noat, dont le nom s'écrit dans les vieux actes « Lost-an-Coat », ou « le bout du bois ». Au souvenir de mon père, je joindrai la mémoire de son factotum et parent, plus âgé que lui de deux ans, et du convenant voisin de Kervaô, Corentin Coignec. Que de fois, coïncé entre eux dans le char-à-bancs, à la caisse fuselée et peinte de dessins linéaires, ne les ai-je entendus deviser d'un passé qui était alors un présent, à peine modifié. Mon père allait, selon l'expression consacrée, « voir du bois », c'est-à-dire ses marchés d'arbres dans les fermes ou châteaux du pays glazik. Mes deux mentors étaient profondément demeurés des Hommes de la Terre. Aux

temps des moissons, « tonton » Coignec raisonnait par chemins. Dans les montées, le bout de son fouet comparait les blés bretons au « fourman » de la Metidjah. C'était un vieil africain, et il narrait, d'un français de soldat, la marmite renversée pour couvrir après « çù-là », et le café répandu sur le sable du désert, dans la hâte des chefs. « Çù-là » (celui-là), prononcé avec la vigueur du démonstratif cornouaillais Henn's, était Abd-el-Kader, en personne, dont le vieux « gueurnadier » avait, avec le duc d'Aumale, poursuivi la smalah. L'instant d'après, en breton cette fois, d'une maison, d'un village, surgissaient la légende, le fait déconcertant qui ne s'explique pas toujours, et je laisse à penser les commentaires d'une philosophie de Celtes.

Sorti du collège, je pris à mon tour les rênes du cheval Mouton, si ce n'est de la jument Mignonne. Avec mon père, je fréquentais les noces de campagne, je hantais la demeure paysanne. Puis il alla dormir son dernier sommeil au paisible cimetière d'Ergué. Je vins à Rennes juste comme un élément nouveau, la facilité des relations, qu'apportait l'automobile, allait jeter le trouble dans les habitudes bretonnes. Déjà, les dernières années d'avant-guerre, ces habitudes étaient bien modifiées. Mais jusqu'en 1900, l'intégralité de la Bretagne n'est pas un vain mot.

Notre pays n'est plus tout à fait, il est vrai, la Bretagne de Brizeux, de la Villemarqué, d'Olivier Perrin. Toutefois, ni les chemins de fer, ni le télégraphe, ni même la bicyclette, en 1889, n'ont entamé sérieusement l'armature traditionnelle. L'homme ne porte plus les cheveux longs, ni les larges braies. L'abandon de celles-ci a commencé avec la fin des guerres de l'Empire. Les vétérans ne se sont plus souciés du vêtement incommode qui leur laissait « reor er maez ». Mes lecteurs bretonnants tradui-

ront ceci aux autres. Les prêtres, en chaire, ont tonné, pour cela, contre les bragou. On en usera pourtant encore dans les grandes circonstances. Les braies auront longtemps leurs usagers habituels et le dernier à porter l'antique costume et les cheveux longs, à Ergué-Armel, disparut peut-être vers 1890. Quant au reste, la Vie des Bretons dans l'Armorique est, à peu de choses près, ce qu'elle était au temps des cuivres de Perrin et des textes de Maréchal et de Bouët (1835-1838). Malgré des différences de costumes et de dialectes, les conditions d'existence paysanne demeurent à peu près les mêmes d'un bout à l'autre de l'Argoat, et c'est pourquoi l'on nous pardonnera d'avoir, sans négliger entièrement et la ceinture marine et les autres clans, peint celui de nos Ancêtres, dont le pittoresque a, le premier, retenu notre attention.

Nous avons eu pour unique objet, dans ces sortes de mémoires romancés, de rappeler la saveur des coutumes et des croyances naïves, avant que le souvenir n'en disparaisse, emporté par la vague uniformatrice des Temps Nouveaux. Nous l'avons fait avec la piété de l'Enfant pour les faiblesses de l'Aïeule, dont il sourit parfois, mais qu'il ne raille jamais. Nous ne pensons pas que notre plume ait dévié du profond respect que nous portons aux choses de notre Race, de quelques couleurs nous ayons animé notre récit, qui va de la naissance au mariage de notre ami Lanig, et se termine par le pèlerinage bien rituel de la Troménie sexennale de Locronan.

L. B.

CHAPITRE I

L'ENFANCE BRETONNE

LA NAISSANCE D'UN PETIT BRETON. — LE BAPTÊME. — PAR LES
AUBERGES : « FEST AR GOMMER ». — DANGERS DU JEUNE AGE.
— LA PREMIÈRE ÉDUCATION.

La naissance d'un petit Breton

La jeune femme de Roscongar, en Localor, a fait toutes les dévotions, requises en son état, aux Vierges toutes proches de Kerdévo, de Niver, de Ty-Man-Doué, de Rumengol, de Tréguron, et principalement à sainte Anne, patronne des épouses, dans ses sanctuaires de la Palud, de Pratanraz ou de Fouesnant, sans oublier Sainte-Anne de Vannes. Sainte Marguerite et sainte Brigitte (*Berc'hed*) ont eu aussi leur part de promesses votives. Les temps sont révolus. La matrone (*an amtegez*) et plus souvent une garde depuis que la campagne se familiarise avec le médecin, s'est imposée. Cette femme a pris la direction de la maison. L'homme lui-même obéit, et cela peut durer, dans les riches demeures, jusqu'aux relevailles, c'est-à-dire une quinzaine de jours avant que l'accouchée ne se présente au prêtre. La grecque ou *Pod'r c'hafe*, le ventre aux braises, est l'insigne de la puissance distributrice

et les commères forment la cour. Elles ont apporté qui, dans un panier, qui, sous le tablier, le « malaga » alors en vogue. Leur langue « va autour ». L'enfant est venu et par temps clair. Si de gros nuages avaient couru là-haut, c'eût été d'un triste augure. Sur le *bank-tossel*, la *mate* du pays gallo — montoir à destination du lit-clos — elles placent le berceau (*ar c'havel*) et vaquent autour de l'accouchée. La garde, assise sur la pierre du foyer, se spécialise dans les soins au nouveau-né. Après l'avoir lavé, elle moulerait bien le petit crâne, si elle ne craignait le blâme de la sage-



femme ou du médecin. Alors, de la petite chemise, elle fait, sur l'enfant, avant de la lui passer, le signe de la croix. Puis commence l'emballotement, sous l'invocation de sainte Brigitte qui, manchotte, retrouva l'usage de ses bras en emballotant le Sauveur.

Le baptême

A l'époque où nous subîmes ce traitement (1874), les bras de l'enfant sont déjà libérés. Jadis, la tête d'une petite momie émergeait seule d'un fourreau de lingerie, recouvert de grosse étoffe et lié d'une bandelette de drap. Ainsi ficelé, sans souci des cris provoqués par une épingle indiscreète — car l'épingle dite « nourrice » est inconnue — l'enfant est déposé dans son berceau. Sa position, observe Le Guyader, dans ses commentaires de Perrin (1918),

n'est pas pire que celle d'un jeune dauphin dont les cris n'émouvaient pas les « remueuses » de Versailles !

Tout est prêt. La garde a fait griller sur les charbons un peu de pain de seigle. Elle l'a introduit dans la petite manche de l'enfant, afin de préserver celui-ci du « mauvais œil » (*evit miret na ve drouk daoulagadet*), et le parrain et la marraine, invités par le père, en même temps qu'il se rendait à la mairie, sont arrivés dans leurs beaux atours. Malgré les graves responsabilités qu'entraîne, en Bretagne, cette parenté spirituelle, on ne les a prévenus qu'au dernier moment. Les retenir, longtemps à l'avance, ne porte pas chance au nouveau-né. Le père a retiré sa blouse et apparaît dans la splendeur de ses broderies. On se met en route. La garde (*groac'h-holen* : vieille du sel), en grande toilette, porte l'enfant, roulé d'abord dans une couverture de laine verte, puis dans une autre au crochet. Au loin, la cloche tinte quelques coups brefs pour appeler le prêtre. Le père, Stephen Louët, est ragaillardi. C'est un gars, un « paôtr » ! Des gens s'approchent pour voir le bébé, et aussi dans l'espoir d'un verre, après la cérémonie. La garde veille. Si quelqu'étourdi constate : « Comme il est mignon ! », ne lui faut-il pas couper d'un bref : « Dieu le bénisse ! » sous peine de malheur pour l'enfant non baptisé.

Ce moment est des plus périlleux. Voici des experts. Ce sont les mendiants du porche latéral qui, tels des légistes, aux pieds des pairs de France, ont tenu concile à l'assemblée des douze apôtres. Il y a là *Barbaïg an hanter-hent* (Barbette de la mi-chemin), *Gaït e fenn war he c'hostez* (Marguerite à la tête sur le côté), *Glaouer meo* (charbonnier saouï), et *Yann-luch* (Jean le louche), l'Innocent. Ils ont une profonde connaissance du monde invi-

sible... Le prêtre n'est pas sorti du presbytère. Si la garde rentre, par inadvertance, dans l'église, ce non-baptisé aura la seconde vue, dans les affaires de famille, au moins.



Il l'aurait eue, également, s'il était né après le dernier soupir de sa mère. Cela veut dire qu'il assistera, par avance, aux enterrements des siens, dans tous les détails, jusqu'à reconnaître les assistants. Mais la garde ne tient pas à grever son joli poupon de ce triste privilège. Elle attend donc sous le porche. Voici d'ailleurs le prêtre et Bilsig, le

« massikot » (*choriste*), avec son clerge allumé, dont il protège la flamme de la main droite. Si cette flamme chasse par trop, c'est une vie tourmentée qui s'annonce, et la mort, à bref délai, si elle s'éteint. Barbaig et Gait n'en détachent pas les yeux. Attention à la pincée de sel, déposée par le prêtre sur la petite bouche. Le « babig » crie : bon présage ! Il ne dit rien : bien mauvais ! Aussi sied-il de le pincer un peu à ce moment décisif. L'officiant l'a nommé Alain-Marie. L'assistant donc le glorieux saint Alain et la Vierge bénie !

Sans lâcher, le parrain la tête, la marraine les pieds, tous deux, sur l'invitation de M. le recteur, introduisent Lanig-Mari dans l'église. Plus de malé-fices à redouter ! Après l'onde baptismale, la cérémonie s'achève en couronnant ce crâne minuscule d'un bonnet de lingerie par-dessus le chrêmeau, symbole de l'antique robe blanche des baptisés. Ce bonnet est un talisman et l'enfant le gardera quelque temps. Soudain, Bilsig et le bedeau Fanch Lopez, celui-ci abandonnant la fosse qu'il creusait, près du porche, se précipitent sur les cordes, qui, de la tribune, serpentent à terre. Ce n'est pas un bâtard ! hein !

*Bim ! Bim ! Baon !
Eur radiant
Eun elig koant...*

« Bim ! Bim ! Baon ! — Un baptême — Un angelot charmant. »

Pour un pauvre, venu par-dessus le marché, le baptême eût été silencieux (*badziant sioul*), c'est-à-dire sans sonnerie.

Tud deomp laudamus ! entonne la basse-taille de Fanch, en latin d'Armorique. *Te æternum patrem !* et Bilsig déchire de sa voix nasillarde la paix du sanctuaire. *Ruomph !* grommelle la corde au trou

du plancher. La marraine trouve que le « massikot » « détache » bien le verset, et elle lui met la pièce dans son chapeau qui, par hasard, baille là, comme un plat, sur la chaise.

Pendant ce temps, le parrain a pris l'enfant des mains de la garde. Avec des gestes maladroits, il se dirige, à pas comptés, vers l'autel de la Vierge



et incline les petites lèvres à l'endroit de la pierre sacrée. Là-haut, dans leurs niches, les bons saints bretons sourient à cette scène devant eux si souvent renouvelée.

Le père, à la sacristie, est complimenté par le recteur, tandis que compère et commère dissimulent chacun une pièce de cinq francs sous le registre où ils ont signé...

Par les auberges : « Fest-ar-Gommer »

Il faut s'en aller par le porche des Apôtres, et c'est la sortie des écoles. Elle coïncide avec la pluie de dragées et de petits sous, tandis que le père, lui-même, aumône l'éminent sénat des loqueteux. Tous prédisent « *chans ha boneur* » à l'enfantelet, désormais soustrait aux influences mauvaises. Il devient, en sa parfaite innocence, comme un préservatif pour les siens. Aussi la nourrice et le père, le parrain et la marraine nagent-ils dans la joie. Nul mauvais œil n'est maintenant à redouter.

C'est l'instant d'entreprendre la tournée des auberges du bourg. Il s'agit de n'en point oublier. Il y aura au moins un cabaret pour la tournée de chacun, tournée de malagas, de chopines, de cafés. Le dernier est celui de la collation (*mern vihan*). Dans la pièce d'honneur, sur la table-coffre, dont le bout affleure l'étroite fenêtre, s'étend la nappe de toile écrue. Une semblable toile recouvre la tourte de pain de seigle. On n'y touchera pas aujourd'hui. Le pain sera blanc comme à la ville, du « pain mouton » ! Le marmot dort ou crie sur le lit au long duquel court le banc à dossier de la table. Qu'importe !... La garde s'est assise avec la marraine. Le compère et l'heureux papa, qu'est venu flanquer le bedeau, sans qu'on l'en ait prié, leur font face. Les assiettes à fleurs du dressoir dépouillé s'offrent à chacun. Pas de soupe aujourd'hui, mais des maquereaux frits, une omelette baveuse, nageant dans des flots de beurre noir, sont suivis d'une platée de riz aux pruneaux. Forte nourriture ! La tonne confie, maintes fois, à la bouteille, un « couic » chargé de tendresse. Comme à la ville, le vin blanc et le vin rouge ont quelque chose à

dire. Viendront, par là-dessus, le café à base d'inévitable chicorée, dont l'amertume se corrige d'alcools de bas étage, alcools racleurs de gosiers goulus, mais peu gourmets. Nul ne songe encore au *louarn-kam*, en ce temps, où l'eau-de-vie de cidre n'a pas de privilège !

Des rôts impétueux s'affirment et le temps a passé avec toutes ces bonnes choses. Fanch Lopez a regardé la pendule. Il n'a que le temps de songer à l'Angélu. Le parrain et la marraine payent l'écot. Et maintenant, en route pour la maison : « *Deomp d'ar gear !* »

C'est peut-être plus facile à dire qu'à faire ! N'est-ce point l'heure où les gnômes malins embrouillent les sentiers?... Un *dusig-noz*, l'un de ces esprits de la nuit, dont le grand Augustin, en sa *Cité de Dieu*, consigna le nom bien connu des Gaulois (*dusci*), bouscule quelque peu la garde et son précieux paquet. La petite momie reste bien cependant au milieu des couvertures. C'est qu'il est arrivé, parfois, qu'un nouveau-né, glissant de ce tuyau, on ne s'aperçoive de sa disparition qu'à la maison....

Dangers du jeune âge

Ne perdez jamais de vue un berceau. La Fée, la Korrigane, mère d'affreux diabolins, pourrait faire un échange peu plaisant. Nous avons connu des parents de dégénérés qui n'attribuaient pas leur malheur à d'autres causes. Le pain de seigle, nous l'avons dit, écarte les esprits malfaisants. Hippolyte Violeau l'a chanté, dans le « *Livre des mères chrétiennes* » et son petit poème « *La Nourrice* ». Cette nourrice s'adresse à l'enfant que sont venus reprendre ses parents de la ville :

*Ta mère prendra soin de toi :
Mais saura-t-elle, comme moi,
D'eau bénite asperger tes langes
Et renouveler chaque soir
Le petit morceau de pain noir
Qui préserve des mauvais anges ?*

Le torrent du Coadry, à Scaër, célébré par Brizeux, fournit ses pierres croisées qui sont d'excellents talismans. Si ces pierres valent pour les maux d'yeux, la fièvre, les femmes en couches, l'inondation, la rage, le feu, le tonnerre, elles préservent aussi l'enfant des convulsions et du mal de foie :

*Evit miret na vent skoët
Gant bar na droug avi ebet.*

Partout, Dieu a mis le remède à côté du mal. Si l'enfant tombe malade, il ne manque pas d'eaux salutaires ! Chaque saint, chaque fontaine ont leur spécialité. Le marmot est-il atteint de langueur ? Baignez-le chez M. Saint-Languiz, à la Chapelle-Neuve, en Plougastel-Daoulas, et si vous ne pouvez vous déplacer, qu'une « procureuse » trempe, dans l'onde sacrée, la petite chemise, dont vous le revêtirez. La chemise s'est gonflée en surnageant : l'enfant veut vivre. Brizeux a dit merveille de la fontaine de Sainte-Candide, à Scaër. L'enfant tarde-t-il à parler ? Il y a des fouaces bénites à Saint-Claude, en Plougastel, encore, qui lui délétront la langue. Ne veut-il pas jeter ses petits pieds ? La croyance populaire a consacré bien des tertres ! Notons au cimetière de Saint-Marc, à Quimper, la tombe de l'évêque Audrein, tué par les Chouans en 1800, exemple singulier de canonisation populaire. Il suffit que le petit récalcitrant en fasse trois fois le tour dans le sens du soleil.

La même dévotion est, à bon droit, observée à Saint-Pol-de-Léon, sur la dalle qui recouvre les restes d'Amice Picard, mystique du XVII^e siècle, et dans l'église de Ploaré, près Douarnenez, sur la pierre funéraire de Marguerite Le Nobletz, sœur du célèbre missionnaire.

A Dirinon, en couchant l'enfant dans le creux du rocher que sainte Nonna donna pour berceau à son fils Divy, vous vous épargnez le souci que peuvent vous donner les veines trop prononcées d'un petit front. Vous le guérirez du mal de Saint-Divy (*droug Sant-Divy*).

L'enfant souffre-t-il de la coqueluche ? Ne manquez pas de le conduire au pardon du Dréo, en Saint-Evarzec, le 2 juillet. Faites, à saint André et à saint Eloi, patrons de la chapelle, le don de quelques poules blanches. Notez que la coqueluche se traduit en breton par *An Dreo* et que saint André est lui-même *sant Andreo*... Si votre enfant a des vers (*ar c'hest*), saint Modez n'a-t-il pas partout des autels ? Un peu de terre prise dans l'une de ses nombreuses chapelles, et mêlée à la boisson, fait merveille, et cela d'autant que vous aurez, comme pour tout bienheureux, d'ailleurs, vidé la fontaine et balayé l'humble sanctuaire. Saint Modez préserve encore de l'enflure, même les adultes.

La première éducation

A 18 mois, le jeune Lanig est sevré. Au temps de Perrin, et à une époque plus rapprochée, des nourrices donnaient encore le sein à des « babig » de quatre ans. L'un de ces petits s'adressait, dit-on, en ces termes, à sa mère, trop peu empressée :

*Roït d'in ho pron
Peotramant me ho tourto !*

Donnez-moi le sein. Autrement, je vous « cosserai » !

Cet allaitement tardif permettait à ces femmes d'avoir des nourrissons, de petits bourgeois de la ville, qui leur venaient avec la bénédiction de sainte Guen-Teirbron (*trimammis*), mère de saint Guénoïlé, dont la suggestive statue se trouve dans la chapelle de son autre fils, saint Guenec, en Landrévarzec. Notons encore les vierges honorées sous le vocable de Notre-Dame de Kergornet, l'une à Nizon, l'autre à Gestel, et d'autres encore titulaires de « fontaines de lait ».

L'auteur de ces lignes eut pour *tad mager* (père-nourricier) le tisserand-bedeau de Ploneis et demeura deux ans sous son toit, bercé aux chants d'église et mangeant une bouillie accommodée aux flammes des bois de vieilles châsses... Cette bouillie, dont tous les petits étaient gavés, à l'aide de la cuiller de buis, n'avait rien de la légèreté des coulis provenant des farines spéciales d'aujourd'hui. On en a dit grand mal. La Sainte-Vierge ne dédaignait cependant pas d'y mettre le doigt... Souvent, on la vit penchée sur la bassine.

Les mères bretonnes tenaient à leur bouillie, en dépit des avis contraires, et il fallait voir encore, avec quelles mines, avant de mettre la cuiller dans la petite bouche, elles se la passaient deux ou trois fois dans la leur propre. C'est ce que l'on appelle « *paska bouëd* ».

En ces temps éloignés, fillettes et garçons portaient, dans la Cornouaille, un costume identique : jupe courte et sarrau, boudinés à la taille. Le bonnet, généralement à quartiers, se paraît, derrière, pour le petit homme, dans la région de

Quimper, d'un gland d'argent ou de soie. La fillette arborait, là, une cocarde pailletée. Les pays de la collerette et de la bigoudennie remplaçaient cette cocarde par de longs et larges rubans. Un garçonnet ne prenait, culotte qu'à ses quatre ans. Le grand-père n'avait accompli cet acte qu'à sept ou huit ans, ce qui n'empêchait pas les enfants, de son temps, de porter souvent, avec leur robe, un large chapeau. On fixait, d'ordinaire, au dimanche des Rameaux, cette solennité quasi-paroissiale. C'était autour des églises un ravissant coup d'œil que ce petit peuple, « balai » ou rameau de buis à la main. Comme les jeunes Romains, revêtus de la « prétexte », nos petits Celtes enfin « braccatés » devenaient, soudain, des hommes. Ils accompagnaient désormais leurs parents aux noces et aux festins et bientôt on les enverrait à l'école.

CHAPITRE II

EN LIBERTÉ PAR LES CHAMPS ET LE MONDE

ON FAIT DES CRÊPES. — LES CAMARADES DU PENN-TI. — LES JEUX DE L'ÉGALITÉ. — LE CATÉCHISME DE LA « SEUREZ ». — LES ENFANTS DÉNICHEURS. — LA VEILLÉE ET SES TERREURS.

On fait des crêpes

Lanig va sur ses sept ans... Aucun mauvais souffle (*droug-avel*) n'a sévi sur sa petite personne. Maintes fois, cependant, trompant la surveillance, il a passé par-dessus la table familiale, risquant ainsi de dépérir bientôt de langueur. Il a bondi, dans le courtil, par la fenêtre étroite du haut bout. S'il avait fait une grimace, au moment de cette escapade, il courait la chance d'en garder, à jamais, l'empreinte sur sa figure. Il n'a peur de rien, dit-on, mais on verra tout à l'heure que l'Évangile de saint Jean, récité sur lui par le prêtre pour le guérir de la peur, ne l'empêche pas de trembler dans son lit-clos, aux récits fantastiques de la veillée. Toutefois sa santé reste excellente. C'est un fort petit gars (*paotrig kreo*). Malgré les racontars des médecins, la mère de Lanig a décidé, conseillée par Jaketta, qui a voix au chapitre, de ne pas inter-

venir dans les éruptions de la « toque ». Ces éruptions purifient le sang, et il est de fait que, comme tant d'autres, Lanig s'en est débarrassé tout seul. Aujourd'hui, de sa cuiller de bois, il creuse, tout comme un autre, la chaudronnée de bouillie d'avoine (*youd-kerc'h*) et se bourre de pain de seigle graissé de lard, qu'il va manger, assis sur le seuil de la porte.



Or, ce sont des crêpes que fait, en ce moment, l'amie Jaketta, la première domestique (*ar vatez-vraz*), des crêpes de blé noir (*krampouez-gwintz-du*), et cela en vue de la vigile du lendemain et de l'approvisionnement de la semaine en guise de pain de soupe. Appuyé sur le coin de la table, où s'étale la serviette blanche, destinée à recevoir les crêpes, Lanig admire Jaketta. Le haut du corps

serré dans la chemise de chanvre, elle est vêtue seulement d'une jupe rouge de dessous, et elle porte, autour du chignon, sans coiffe, un ruban de même couleur (*rujerez*). Son buste se penche vers le foyer, où deux tuiles à crêpes, sur leurs trépieds, chevauchent le feu de lande que la bonne domestique rassemble souvent de son court bident. Sur la première des deux tuiles (*bilig-lederez*), après l'avoir frottée d'un chiffon enduit de beurre, elle étend de sa raclette (*rozei*) sa pâte bien battue. Dès que cette pâte a pris corps, elle la retourne sur la seconde tuile, et, de sa palette (*spanel*), elle la replie en quatre, comme on le ferait d'un linge. Mais elle n'aura pas le temps de la déposer sur la serviette blanche, car Lanig a bondi. Allons, deux autres encore ! et maintenant dehors ! Plus de repas régulier pour notre héros ! Nul ne l'y contraindra d'ailleurs. Il ne faut forcer ni refuser un enfant en quoi que ce soit ! A son exemple feront Perrine, 5 ans, et Louisig, 3 ans, deux sœurette que le Ciel a commises au despotisme de leur aîné.

Les camarades du Penn-ti

Si Lanig est indépendant, il a du moins un cœur excellent. Parmi les pauvres qui viennent à la porte, le vendredi, de la ville proche, ou les vagabonds qui demandent la soupe ou l'abri de l'étable, il sait que peuvent très bien se trouver Jésus avec saint Pierre et saint Jean. Aussi il aime à leur remettre le morceau de pain pour leur besace, et aux privilégiés, comme Katel An-Iliz Veur (*Catherine de la Cathédrale*), le sou dont ils sont fiers, et qui en font, aux yeux des autres, des aristocrates... Aujourd'hui, grâce à sa sollicitude, Naïg et Perrig, les enfants du Penn-Ti, se régaleront près de la gron-

deuse Jaketta. Ils auront des crêpes à suffisance, car on n'en fait guère à leur pauvre foyer. Leur menu est plutôt celui du dicton :

*Souben an tri draig
Dour, holen ha baraig !*

« Soupe de trois chosettes : eau, sel et peu de pain... »

Ces petits ont pour père l'ouvrier agricole Youen, occupant le dernier échelon du colonat breton. Il est moins fermier que domestique. Aux issues de Roscongar, en retrait des bâtiments, s'élève sa chaumière de torchis, au milieu d'un demi-journal de terre (*hanter-devez-arat*). Après l'avoir labourée avec les bœufs et la charrue du maître (*an ozac'h*), il ensemence cette terre et y met du blé noir, du lin ou du chanvre.

Il a droit à une vache au pâtis, à un cochon, s'il le peut. Depuis un temps immémorial, sa famille sert celle de Lanig. Il est le grand valet (*mevel-bras*). Rien ne laisse supposer, en ce temps-là, qu'il y aura un jour divorce entre le lierre et le tronc de l'arbre. Cependant déjà le Penn-Ti a des adversaires. Des patrons égoïstes regardent, d'un œil d'envie, cette parcelle qui leur échappe. Ils allèguent les déprédations des enfants, leurs prétendues rapines, à l'automne...

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les servantes ne veulent plus faire de crêpes, c'est trop fatigant, et il n'y a plus de Penn-Ti ! La main-d'œuvre campagnarde y a-t-elle gagné ?

Les jeux de l'égalité

En attendant de connaître si ces suppressions sont des progrès démocratiques, Lanig, Louisig,

Perrine, Perrig et Naig sont inséparables. Ils ont, par instant, un autre compagnon, un homme (*gwaz*) de 10 ans ! Fils de mendiant, Yann-Luch est le petit vacher (*paotr-saout*). Aujourd'hui le mauvais temps a avancé la rentrée des bêtes à l'étable, et les porcs eux-mêmes, partis à la glandée dans les garennes, ont regagné leurs soues. Yann-Luch passe à la dignité de professeur de jeux traditionnels, sous le hangar (*kar-di*). Petit à petit, Lanig et Perrig s'assimilent les secrets de la cabriole, sur les mains et la tête, les pieds en l'air. C'est ce qu'on appelle « *c'hoari-lamm-chouk-e-benn, ober toul-pennig*. » A ces jeux Louisig, Perrine et Naig opposent le jeu de cloche-pied, et poussent tour à tour un caillou (*troadig-kam*). Mais le jeune vacher a, dans ses poches, tout un arsenal, une seringue de sureau (*siforc'hel*), des canettes (*denv*), des boutons dérobés à l'uniforme militaire placé comme épouvantail dans un guéret. Dans la gent gamine, de tels boutons ont une grande valeur d'échange (*trok*). Un bouton de soldat vaut trois haricots « petit bœuf, haricot-pie » si l'on veut. Yann-Luch n'ignore pas que le grand-père (*Tad Koz*) de Lanig, en faisant l'abandon (*dilez*) de ses biens à son fils, a fait mettre, sur son acte de réservation, la rente de quarante sous chaque dimanche pour l'argent de son tabac et ses libéralités envers ses petits-enfants. Son fils s'acquitte scrupuleusement de ce qu'il doit, ce qui n'est pas l'ordinaire dans son cas. Aussi notre rusé gaillard, qui a flairé des sous dans la poche de Lanig, lui propose une partie de galoche (*maënpal*). Pour deux sous de Lanig sur le bouchon (*stouf*), il mettra un bouton. Grande tentation pour le jeune maître.

Le catéchisme de la « Seurez »

Mais les palets d'ardoise ne sont pas tirés du creux de la muraille, qu'un long meuglement de la corne (*korn-boud*) déchire les airs. C'est l'appel de tante Berc'hed, la « Seurez » ou si l'on veut, plus correctement « la religieuse de la maison » (*leanez an ti*), que la Haute-Bretagne nomme « religieuse en plein vent » ou « bonne sœur des chemins ».

De son manoir des Stankou, à une portée de fusil, la vieille fille convoque les enfants pour leur apprendre leurs prières (*o fater*). Le groupe enfantin arrive, sans se presser, en petits Bretons qui ont le temps, dans la salle boisée d'une ancienne gentilhommière (*noblantz*). L'ameublement campagnard jure sous la voûte à caissons, devant les lambris et les trumeaux des portes, où un œil bien exercé découvrirait encore les roses effacées des nudités esquissées par un Fragonard de campagne. Mais Berc'hed ne les voit pas, ou prend les amours pour des anges. Le seigneur, qui fut ici le maître, n'avait pas terminé son beau manoir, quand il dut émigrer. Tante Berc'hed habite seule cette grande pièce, que lui concède son frère. Sur le dressoir, la galerie des lits-clos, celle du manteau de la cheminée, se disperse une armée de saints et de bonnes vierges, plâtres colorés ou faïences au bleu délavé. Au pignon des lits-clos et des armoires sculptées, les images pieuses et fortement teintes des colporteurs retiennent l'attention. Dans l'embrasure de la fenêtre, au-dessus du pain de seigle, un autel en réduction, avec ses six cierges, ses fleurs de papier dans des vases blancs et dorés, sert de trône à la Vierge de Lourdes, souvenir d'un lointain pèlerinage pyrénéen.

Les cinq petits chantent déjà les commandements de Dieu (*Gourc'hemennou Doue*), mais la tête du pâtre est plus dure. Cependant la bonne fille ne veut pas décourager le catéchumène. Lui aussi aura une belle pomme douce et ridée, dont elle a, dans son armoire, au milieu des bouteilles vides qui servent de patères à ses coiffes « *pichou* », fidèles aux canons des modes disparues, toute une provision... Berc'hed a le cœur excellent d'une sainte, et c'est ainsi qu'on l'appelle dans le quartier, *Ar Zantez !*

Les enfants dénichéurs

Le printemps est venu et février a fini de souffler ! Mars a l'humeur changeante, mais la victoire reste à la saison nouvelle (*an amzer nevez*)... Les oiseaux chantent, dès le fin matin, merles et grives se poursuivent sous le couvert. Yann-Luch sait où ils bâtissent leurs nids, dans l'épaisseur des buissons, à la fourche des branches, à Roscongar, à Kerarniou, à Feunteun-Velen et autres « places ». S'il n'est pas ferré sur sa « créance », la campagne n'a guère de secrets pour lui. Les enfants de Youen, aussi bien que Lanig et les petites sœurs, même Louisig, ne se lassent pas de sa classe. L'an dernier, au haut d'un peuplier, il a capturé une jeune Margot. Devenue familière de la maison, elle y sautille à longueur de journée, sur ses pattes gainées de laine rouge. Jaketta et Corentine, la petite bonne, n'ont accueilli la pie qu'avec défiance. Au temps des seigneurs, une de ses pareilles faillit coûter la vie à une servante. Une bague dérobée, et la pauvre fille allait être pendue, quand quelqu'un s'avisait de retrouver le bijou dans l'aire de la bavarde... Les bonnes de Roscongar durent encore faire belle

mine à Richardig, un geai, auquel le vacher apprit à parler. Mais, heureusement, ce geai, dont il ne surveilla pas assez l'aile rognée, prit de bonne heure la clef des champs, et son rôle de sentinelle des bois, pour la sûreté de toute la gent allée...

Or, cette année, ce fut mieux encore. Yann-Luch ajouta aux œufs d'une pie, œufs préalablement ébouillantés, un œuf du poulailler. Au bout de vingt-et-un jours, il regrimpait à l'arbre et en redescendait, abritant sous sa blouse une petite boule de peluche jaune. Jaketta et Corentine firent



au poussin plus cordiale bienvenue qu'à Margot et au geai. Le petit animal picorait, par la maison, l'œil vif et malicieux. Avec le temps, il devint un jeune coq, dont on pouvait dire qu'il était aussi finaud que sa nourrice. Comment celle-ci se laissa-t-elle ainsi duper par un œuf de poule ? Comment ne l'avait-elle pas reconnu, elle que ne peut tromper l'attitude de cadavre prise par le renard à l'affût ? Le corbeau naïf s'empresse d'annoncer le décès du pirate : « *Maro eo ! maro eo !* » Il est mort ! il est mort ! croasse-t-il. » *Krak e lagad ! krak e lagad !* » Son œil est vif ! son œil est vif ! riposte Margot, qui ne s'y méprend pas !

Et pourtant, le corbeau en sait long ! Il a le pouvoir de guérir de la teigne. Jetez un corbeau déjà grisonnant dans une vieille citerne ; interpelez-le par trois matins, avant le lever du soleil, sur l'endroit où se trouve le remède, et au bout

du troisième jour il y a grande chance qu'une « patte de corbeau » (*paw-bran*, bouton d'or) pousse près de l'auge. Frictionnez la tête malade de cette plante médicinale, et la guérison ne tardera pas.

Tante Berc'hed conte encore aux enfants la rancune de ces goélands qu'ils ont vus, par les grands froids, remonter très loin la rivière, au bas de Roscongar. Enfant, saint Pol, patron du Léon, les chassa des guérets de son maître Itud, et depuis, s'il faut en croire les marins de la côte, on les entend répéter dans leur vol : « *Paol gaoc'h ! Paol gaoc'h ! Pol m... ! Pol m... !* » La bonne tante parle aussi de l'alouette qui, l'été, s'élève au-dessus des sillons. Saint Hervé, dans son beau cantique, compare l'âme aspirant vers Dieu à l'oiselle dans sa montée au firmament. Cette âme pécheresse implore de saint Pierre l'entrée du Paradis :

*Sant Per digor d'in
Terri ma goug a rin !
Sant Per digor an nor d'in
Ha morse na bec'hin !*

« Saint Pierre ouvre-moi ! Je me casserai le cou ! Saint Pierre ouvre-moi la porte du Paradis, et oncques ne pécherai ! »

Mais saint Pierre est inexorable. L'alouette, ou plutôt l'âme, redescend : « *Pec'hin ! pec'hin ! pec'hin !* Je pécherai ! je pécherai ! je pécherai ! » proteste-t-elle avec insolence.

Tante Berc'hed narre maintenant aux petits émerveillés le concours entre oiseaux pour la royauté, et le triomphe du roitelet sur l'aigle. Elle rappelle les oiseaux vendus sous les ombrages de Toulfoën, auprès de Quimperlé, le lundi de la Pentecôte, en mémoire du Pardon de Saint-Maurice, qui, jeune enfant, éloigna, lui aussi, des récoltes

paternelles, la foule des oiseaux. « Ce que je gagnerais de sous avec ceux d'ici, déclare Yann-Luch, si j'allais à Quimperlé ! »

La veillée et ses terreurs

Durant la saison d'hiver, après le repas du soir, les écuelles échaudées, les cuillers de buis à leur place dans leur suspension (*parailher*), une ferme, à tour de rôle, reçoit les visiteurs. Aujourd'hui, vers Roscongar, convergent les feux des lanternes. Les enfants sont couchés, et Lanig lui-même a dû regagner son lit-clos entre la table et la porte d'entrée, les fillettes le leur, qui leur est commun avec Corentinig, au bas-bout de la maison. Au foyer pétille un tronc de chêne. Dans le fauteuil du coin (*korn-toul*), sur l'âtre même, le grand-père a pris place. S'il n'est plus le maître de Roscongar, du moins son fils lui laisse cet honneur. De sa pincette (*ki-tan*), il presse une braise sur la cheminée de sa courte pipe, avec une aspiration bruyante. Des vieilles apportent leur quenouillée de chanvre ou de laine, mais les jeunes femmes et filles ont un tricot. Les valets de ferme se sont munis de longues pailles, dont ils confectionnent les chapeaux d'été. D'autres préparent des collets. Leurs maîtres se contentent de fumer leur pipe allumée aussi au foyer. Tous les bancs sont occupés, ceux du lit et de la table. Seules les ménagères ont droit à des chaises. Dans son lit-clos, Lanig n'a pas fermé l'œil. Il sait comment, sans tarder, ô délices ! ô terreur ! il se cachera la tête sous sa couette de balle sans pouvoir éviter le souffle des Anaon (*défunts*) et l'angoisse délicieuse des « choses de nuit » !

Le maître a disposé, au coin de la table, le pichet de cidre et les bols à fleurs ou les écuelles brunes. On parle du temps, du prix des bêtes, du blé, des fermages, de la politique, dont on commence à savoir, par l'hebdomadaire du chef-lieu, qu'elle est le plus beau prétexte à l'inimitié. Les femmes agitent les questions du ménage. Mais voici que Berc'hed a pris, près du pain de seigle, sur la tablette de la fenêtre, un vieux livre roussâtre aux pages souillées. C'est la Vie des Saints (*Buhez ar Zent*). D'une voix monocorde, elle défile des miracles. La vivacité du « *Vel-se peze graët !* » (ainsi soit-il !) de la fin, marque, qu'en dépit de la dévotion portée à la lecture du saint livre, on aspire à mieux. Lanig peut, derrière ses volets, ouvrir toutes grandes ses oreilles. Il entend d'abord la kyrielle des maux qui affligent le voisinage. C'est la grande plainte du corps féminin : la gorge, les jambes, la tête ! Janie, de Ti-Lesket, souffre surtout de la tête (*poan-benn*). Saint Mathurin lui semble impuissant à la soulager. Il lui faudra aller à la Lieue de Grève, à Saint-Nic, vers saints Côme et Damien, médecins de Cilicie, venus sanctifier une fontaine bretonne ; à moins que ce ne soit la grippe, la « *fiorezza* » comme on dit. Alors le pardon de N.-D. de Kerdévoit est tout indiqué, depuis les temps lointains de la peste d'Elliant dont il y a une complainte. Les yeux de la pauvre Janie sont aussi sujets à la chassie (*pikous*). Raison de plus d'opter pour Kerdévoit ! Attendez l'été, ayez la messe de 6 heures à N.-D. de la Clarté, en Combrit, la grand' messe à N.-D. d'Izelveor, sur la rivière, et les vêpres à Kerdévoit. La guérison ne fait pas l'ombre d'un doute. Cependant, si Janie est par trop pressée de guérir, qu'elle se rende à Kerdévoit, dans la nuit du jeudi au vendredi saint : « Il n'y a pas mieux qu'un pèlerinage nocturne », conseille la maîtresse du logis.

Avec le fermier de la Tourelle commencent, pour de bon, les angoisses de Lanig. A Tregonblac'h, l'ancien propriétaire, le vieux Coulm, « revient ». En vain, le fermier a-t-il prié le recteur de mettre ordre à la chose. Le prêtre a béni la maison. Mais, après quelque interruption, le sabbat nocturne des chaînes, dans les escaliers et les étages du vieux manoir, a repris de plus belle. On a demandé au vieux Coulm s'il voulait des messes. On en a fait dire : résultat nul ! Alors le fermier a fait venir le vicaire, prêtre plus jeune et plus frais dans ses études. L'abbé a conjuré (*stoliet*) ce mort récalcitrant, sans qu'on l'ait vu lire un grimoire (*ar vif*)... Il y a trois jours de cela. Il a « bouché » le bonhomme dans une bouteille de cidre, qu'on a placée sur le haut de l'armoire... « Ça, c'est bien travaillé ! » opine l'assemblée. Le curé (*vicaire*) est plus fort que le recteur sur son métier de prêtre !...

— « Les bedeaux sont, des fois, aussi forts que les prêtres ! » hasarde de son coin *Gozetaër-Kous*, un petit homme plus mendiant que taupier, ainsi que le veut son nom. Il a été retenu à souper et couche à l'étable. Le moins est qu'il paye d'un récit l'hospitalité accordée. « Mon père, continue-t-il, a connu dans le temps Guyader-Kamm, celui du Grand-Ergué. Pas un comme lui pour « détacher » (*distagella*) les services et la grand'messe ! Pour lors, le marquis Lamarche « revenait » aussi donc. Toutes les nuits, celui-là « savait » arriver à Kerdévot pour entrer dans l'église, dans son carrosse de feu, comme il faisait quand il était en vie... Pour sûr ! en son vivant, c'était pas en feu, mais en or qu'était l'équipage. »

— Pour sûr ! (*gwir eo !*) Grande noblesse ! (*Noblanz vras !*), consent unanimement la veillée.

— Le recteur était venu bien des fois, poursuit le taupier, avec son « *Vif* » et son étole pour

conjuré le méchant seigneur. Pas moyen de rien faire autour de lui... Il eût plutôt emporté le prêtre en enfer. Qui sait ? Chaque fois, le recteur suait sang et eau. Quand il allait aux conférences, ces messieurs se moquaient de lui, qu'il en perdait l'appétit... Guyader-Kamm avait ri d'abord comme de juste, puis il eut pitié de son recteur. Et comme un jour il l'accompagnait, portant la piscine d'eau bénite dont le prêtre aspergeait le revenant, en marmottant des paroles latines, il lui arriva de s'écrier : « Ah ben ! pour un Lamarche, avec la honte d'un « équipage » de corde et d'étoupe, sur le dos de rosses plus maigres que celles de l'Ankou ! » Furieux de cette humiliation, le « marquis » mit la tête à la portière du carrosse, pour crier à ce manant qu'il en avait menti. « Allez-y, monsieur le recteur ! » cria le bedeau. Et tout soudain, le prêtre de lâcher le goupillon et le livre, et de jeter l'étole au cou du revenant... Il n'y avait plus qu'à conduire celui-ci au « *Yeun* ».

Véfa Marquer verse au narrateur une pleine écuellée.

« Dans ce village, au temps de ma jeunesse, prononce à son tour le grand-père, l'habitation était la petite maison (*Ti-bihan*) de maintenant, où on fait la lessive et où l'on prépare la nourriture des porcs (*bouët-moc'h*). Il s'y passait des choses extraordinaires. On n'a jamais bien su ce que c'était ! Le recteur est venu aussi. Il a béni également la maison, dit des messes, et ça recommençait un bout de temps après, comme à Tregonblac'h. C'était un peu avant l'heure d'aller au lit pendant la prière. Trois coups pour commencer, un faible, un plus fort, et un si violent, que tout tremblait. Pour moi, combien de fois, dans mon lit, près de la porte, soudain ouverte avec force, j'aurais été jeté dehors, sans les panneaux du lit, contre lequel cette porte

venait frapper ? D'autres soirs, tout paraissait calme. Mais malheur à celui qui entraît le dernier dans sa couche, la tête en avant. Il attrapait, sur son postérieur, une maîtresse gifle, comme n'en peut donner main humaine. Puis, un beau jour, on n'a plus rien entendu. A force de dire des messes, probable ! »

— « Dans le vieux temps, déclare Gwénolé Barguin, qui a fait son « congé » dans les pompiers, à Paris, et qui est un esprit fort, on voyait beaucoup d'intersignes (*seblanchou*), de fantômes (*eksperiansou*), quand ce n'était pas Pol Gornek (*le diable*) lui-même ! Il y avait beaucoup de menteries là-dedans, pour sûr. Part (*lod*) disaient que c'était de la physique ! Mais moi, à Loc'h-Glas, quand j'étais « moutard », j'ai vu, le matin, dans les écuries, les crinières et les queues des chevaux tressées. Qui fait cela ? »

La conversation devient générale. On est d'avis qu'il y a des choses vraies. Avoir un chat noir porte chance à la bourse. « A Kerstripou, tout près d'ici, dans le temps des Rois, intervient encore le grand-père, s'interrompant de tirer sur le tabac-carotte, un homme et une femme dansèrent tout nus au clair de lune, autour d'un bûcher où, dans une cage, brûlaient un bouc et un chat noir... Ce n'est pas de l'argent que leur donna Pol Gornek, mais de la prison, d'avec les juges de Quimper. »

— « Marivonne Lansuliec, dit Jaketta, est encore ennuyée, paraît-il, avec son beurre. Pas moyen de le baratter ! On ne sait avec qui il va. Pourtant on dit que Laouik-kromm (*Guillaume le Bossu*), de Meil-ar-big (*moulin de la pie*), sait y faire autour ! Déjà il a rendu tout son beurre à Katel Kervouillen. Et pour « décompter » les neuf fils du bubon (*vice du sang : verb*) personne ne le vaut ! »

— « C'est vrai ! assure la maîtresse de maison. On pense que faire dire des messes pour les âmes du purgatoire, c'est bon dans ces cas-là. Si Katel se doute de quelqu'un, elle devrait consulter le tamis. Elle n'a qu'à suspendre le sien à un fil, ou encore le placer sur la pointe de ses ciseaux. Le tamis penchera du côté qu'elle aura marqué pour oui, ou pour non, comme réponse à sa demande. »

Corentinig, portant, ce matin, le lait à la ville, dans sa charrette à bras, a bien failli rentrer, ayant vu trois pies sur la route... Mais elle est allée quand même, et c'est pour entendre une cliente lui dire qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, tant le diable, déguisé en chien noir, avait repassé souvent, dans la rue, avec un effroyable bruit de chaînes.

— « En ville, ils ont donc leurs « épouvantes de nuit » ? (*spontailhou-noz*), remarque Youen.

— « Moi, fait Marivonig, la servante de la Tourelle, qui ne veut pas être en reste, ce matin j'ai vu trois corbeaux croassant sur un arbre du côté gauche, et, ma foi, j'ai attendu, pour continuer, qu'ils soient allés à droite. L'an dernier, une chouette est venue frapper dans le carreau, pendant que je faisais les crêpes. Or, j'ai su, le lendemain, que ma tante était morte, à cette heure-là, dans sa logette de Trefeunteun. C'est « *Labousig ar maro* ».

— « Oh ! chez nous, renchérit Korentinig, si quelqu'un de notre famille, oncle, cousin, va mourir, ma mère voit trois gouttes de sang lui tomber du nez et le petit chariot de la mort (*Karrigel-an-Ankou*) n'est pas longtemps pour aller autour de ceux-là ! »

— « Encore une chose que j'ai entendu d'un gendarme, jette le sceptique Gwénolé Bargain. Elle est assez étonnante. Ce chapeau à cornes (*beg-e-dok*) assurait avoir vu le cadavre d'un assassiné

saigner au bout de trois jours, quand l'assassin passa devant lui. Ça c'est vrai, faut croire ! »

— « A propos, qui est, cette année, le domestique du Trépas (*Mevel an Ankou*) dans cette paroisse ? » interroge Youen.

— « Comment, vous ne savez pas, réplique sa maîtresse, qu'il n'est autre que Laouig Person, mort la veille de la Bonne Année, à 11 h. 30 du soir... C'est lui, le dernier mort, qui ouvre maintenant à l'année les barrières des fermes, devant la charrette. Il n'aura pas mal d'ouvrage... Mais ce n'est pas comme en 1881, vous vous rappelez, avec la variole. Cinq cercueils en même temps dans l'église... Elle ne chômait pas, la faux de l'Ankou, en ce temps-là. Dieu pardonne aux défunts !

— « Dieu leur pardonne ! » reprend l'assistance d'une seule voix.

Soudain Jaketta a conscience que Lanig doit trembler dans son lit. Elle commence donc : « Une fois était, une fois n'était pas, une fois était toujours ! » Suit l'histoire du clerc, à qui le roi a promis sa fille en mariage pour l'avoir soustraite au dragon (*aérouant*). Mais ce roi sans parole préfère donner son enfant à un astucieux tailleur, sauf votre respect ! Il exigera donc du clerc, entre autres choses impossibles, que, d'un monceau de métal, il fasse deux tas, l'un de froment, l'autre de seigle, sans compter une petite partie d'orge. Heureusement pour le jeune homme qu'il a sauvé du naufrage, à la traversée d'un ruisseau, la Reine des Fourmis. En reconnaissance, celle-ci lui a promis son concours dans les cas difficiles. Or, en voici un s'il en fut ! Le clerc invoque donc la Reine des Fourmis, qui arrive dans le grenier, suivie d'innombrables sujettes. On sait comment les fourmis « crochent » dans le grain, avec leurs mandibules. En un rien de temps, les trois tas sont

séparés sans qu'il s'en faille d'un grain. Qui furent bien attrapés ? le roi et le tailleur, pardi (*Feidinme !*).

Jaketta en aurait de ce calibre jusqu'à demain. Elle dirait bien encore le conte du brigand déguisé en prêtre et de la craintive nourrice, mais Berc'hed, gardienne des coutumes, juge qu'il est tard. Elle entonne le « Je vous remercie (*Me ho trugarekat*) de la prière du soir, selon l'usage de Cornouailles. Suivent de longues litanies et des recommandations de morts du quartier. C'est à eux, en somme, que fut consacrée toute cette soirée. « Dieu pardonne aux défunts ! » (*Doze da bardono d'an Anaon !*)

Un instant, trois lumières brillent dans trois lanternes. Jaketta, prudente, éteint la dernière. Trois chandelles allumées appellent le mauvais sort sur l'un des assistants.

*
**

Les petites flammes s'éloignent maintenant de Roscongar. Au loin, un chien aboie longuement à la lune ou à la mort. Un coq inexpérimenté a chanté à cette heure indue. Les plus sceptiques ne sont pas très rassurés, car rien de plus dangereux que ces mauvais coqs, d'ordinaire gris ou blancs. L'Ankou répond, volontiers, à leur appel. Nul ne se permet de siffler. Le crieur de nuit (*Hopernoz*), frère de Jean de la Grève (*Yann an aod*) qui, lui, se plaît sur les rivages de la mer à de tels jeux, ferait de l'imprudent « un homme », c'est-à-dire le tuerait. Il y a un troisième membre de cette dangereuse famille, l'enfant de nuit (*bugel-noz*), qui n'est pas moins à redouter par chemins. Ne faites pas attention à ses plaintes de nouveau-né ! Passons le moins possible sur le pont du ruisseau. Un lutin lui est particulièrement attaché pour nous attirer dans l'eau. Evitons les douets. La Laveuse

de nuit (*kannerez-noz*) nous inviterait à tordre avec elle sa lessive de suaires, jusqu'à nous casser le bras ou nous réduire en chair à pâté. Eloignons-nous aussi des dolmens. Dans le temps, on disait que les Korrigans dansaient autour de ces pierres, leur demeure, comme autour des menhirs, le ballet de la Semaine. Aurez-vous assez de présence d'esprit pour ajouter *Samedi* et *Dimanche* à la série des jours, et finir ainsi, pour eux, leur pénitence avec cette damnée semaine dont ils ne peuvent achever l'énoncé :

*Dissadorn ha disul
Hag ema graët ar zun !*

« Samedi et dimanche, et voici la semaine achevée. »

Si vous ne le faites pas, vous serez pétri par eux, en boule, comme il advint au tailleur ! On dit, par exemple, que ces nains ont quitté le pays. On ne voit plus au matin trace de leurs petits pieds fourchus et ils ne touchent plus aux crêpes et au lait que de bonnes âmes leur mettaient sur le tour du sillon (*beskel an ero*). On pense que leur carence est due à ce qu'on s'est trop moqué d'eux. On ne voit plus davantage de ces loups-garous qui parcouraient jadis la campagne nocturne. Sans doute, la formule qu'il fallait réciter pour cette métamorphose, en se frappant le derrière contre la porte de l'église, est-elle perdue...

Comme les relations avec l'autre monde ont été rompues !

Et avec elles combien de trésors de notre folklore national ont disparu à jamais, sans que se soit élevé le niveau du rêve et des désirs de l'Homme !

CHAPITRE III

LES ÉTUDES DE LANIG

L'ÉCOLE DU BOURG. — LE CATÉCHISME PAROISSIAL. — ENTRE DEUX CLASSES. — SERVICE DE DÉVOTION. — LANIG AUX LÈKES. — AU CHAMP DE FOIRE. — CHARIVARI ! SANTA MARI !

L'école du bourg

Lanig est dans l'année de sa première communion, la onzième. Non seulement il ira à l'école, mais il suivra le catéchisme de M. le Recteur. De tante Berc'hed, il apprit à lire en breton, et il annonce la Vie des Saints (*Buhez ar Zent*) et les Heures de Le Bris (*Euriou Bris*), pour le plus grand émerveillement des veillées, auxquelles il assiste aujourd'hui. Il est autant porté sur le calcul mental qu'un disciple de Taliésin, et il a dépassé depuis longtemps le cycle des « Vêpres des Grenouilles » (*Gousperou ar Raned*), que lui serinait la vieille fille, alors qu'il était tout petit, pour lui apprendre à compter jusqu'à douze. Le « *Tad Koz* », sans crayon ni papier, perpète de vertigineux calculs. Les *gwenneg* et les « réaux », unité de cinq sous, y jouent la sarabande. Cette unité, d'ailleurs, ne s'emploie qu'à partir d'un groupement de quatre. Ainsi un franc s'énonce quatre réaux (*pevar*

rael). Trois francs forment un écu (*skoëd*), mais après deux écus, le franc ou ancienne livre (*liur*) reprend ses droits dans la numération. Le vieux Breton dit aussi bien : cent francs que trente-trois écus et quatre réaux (*tri skoëd ha tregont, ha pewar raël*). Façon quelque peu déroutante pour l'étranger, mais qui, pour les autochtones sachant également le français, est, sur les marchés, la meilleure entente.

Le grand-père a, lui aussi, connu l'école du bourg. Son propre aïeul fut écolâtre, dans la proche chapelle de Saint-Jean, par un régent, à la nomination du général ou corps politique. Son père, au lendemain de la Révolution, le fut à l'école presbytérale, car la réorganisation scolaire du 27 frimaire an III resta lettre morte. C'est à cette école qu'étudia Brizeux, au presbytère d'Arzano, chez le recteur Le Nir. Il y avait, sans doute, appris, en breton, le catéchisme de Fleury, devenu le catéchisme de l'Empire, avec sa fameuse leçon sur le quatrième commandement et les devoirs des citoyens envers l'Empereur et sa famille, puis le latin du Psautier.

Le recteur y joignait quelque colloque français-breton et la lecture du manuscrit dans les vieux baux et chartes d'aveux, apportés par les enfants, ce qui eut le grand inconvénient de mettre à mal ou de détruire de précieuses archives. Du moins, les jeunes écoliers, en fait d'écriture, sortaient de l'école presbytérale sachant autre chose que signer.

Le 28 juin 1833, Guizot réorganisait l'école, en mettant le traitement des instituteurs à la charge des communes. Cette école fut celle du *Tad Koz* lui-même. Par esprit d'économie, les locaux scolaires sont, tantôt une grange, tantôt un grenier et tantôt le charnier, qui échappe ainsi aux démolitions de la bande noire, sévissant vers 1840. Les

écoliers voyaient encore, dans les anfractuosités des murs de la classe, les petites chasses à ossements, avec l'inscription : « Icy est le chef de M. X... » Ils ne s'en effrayaient pas ! A l'église, le toit des confessionnaux gardait toute une collection de ces sarcophages en miniature. A ces conditions matérielles regrettables, les parents ajoutaient leur opposition sourde. En été, ils avaient besoin des enfants pour garder les bêtes aux champs, et, en hiver, ils redoutaient, pour eux, les fondrières et les loups. Quant aux enfants des *Penn-ti*, destinés à la domesticité, aux fillettes des fermiers eux-mêmes, ils devaient se contenter de l'école de la *Seurez* ou du catéchisme du recteur. Par ailleurs, le recrutement des maîtres est défectueux et leurs méthodes sont dans l'enfance. En Bretagne, jusqu'à Guizot, on s'est cependant servi du bilinguisme. Un citoyen Lejeune, de Plabennec, édite, à Brest, en l'an VIII, chez Malassis, un « rudiment pour apprendre en peu de temps à lire et à écrire correctement comme un « grammairien » (*sic*). Montalivet, en 1831, favorise le bilinguisme, mais deux ans après, le préfet du Finistère, Belliard, et celui du Morbihan, Le Lorrois, consultés par Guizot, sont en désaccord. Le second tient pour l'enseignement bilingue, mais Belliard, s'appuyant sur l'avis d'un Comité quimpérois, conseille d'apprendre à lire le français avant de le comprendre.

Tout au plus, le maître est-il autorisé à donner une traduction verbale. Heureusement pour nos petits paysans, que les instituteurs, affranchis par la difficulté des relations de toute inspection impertune, usent du breton à l'école. Ils augmentent la part du français, mais sans négliger la langue bretonne. A Morlaix, Ledan donne l'aide de ses presses à l'adaptation bretonne de *Simon de Nantua*, devenu *Simon de Morlaix (Simon a Vontroulez)*.

Le père de Lanig a subi, à peu près, le même entraînement classique. De plus, il a « servi », ce que n'avait pas fait le *Tad-Koz*, favorisé d'un bon numéro au tirage. Aussi Stephen Louët parle-t-il bien le français. Sa femme, Vefa Marquer, ne sait trop s'en servir. Depuis est intervenue la loi de 1882, avec son obligation et ses sanctions ; mais la langue bretonne a été complètement, cette fois, frappée d'ostracisme.

*
**

Lanig ne se préoccupe guère d'assiduité aux classes. A la saison des nids, il fréquente plus volontiers l'« école du renard » (*skol al louarn*) que celle de l'instituteur. Si les parents le surveillaient mieux, ils suspecteraient sa hâte de quitter la maison et se rendraient compte de la vérité du dicton :

*Evit pakât louarn pe gad,
E renker sevel mintin mat !*

« Pour attraper renard ou lièvre, il faut se lever de bon matin !

Certain jeudi, l'instituteur en promenade, vient, à la ferme, dévoiler le pot aux roses. Appelé devant le tribunal paternel, Lanig se voit tirer les oreilles, si, ô honte ! il n'est fouetté, culotte bas (*dîvragez*), devant le « Monsieur », avec le balai de genêt.

*Skourja bugel hag hen deski
Mar de gwall-baotr er gwellaï !*

« Frapper un enfant et lui apprendre, s'il est méchant l'améliorera ». On le menace de le faire mousse sur un bateau à Quimper, de le livrer au chiffonnier (*pûllawer*), au prochain passage de ce fils de l'Arrez, dont on attend les écuelles de « troque ».

Peut-être Lanig préfère-t-il s'en aller avec le charbonnier (*glauer*) moudre sa noire farine ? Courir les bois ou être sur la mer, tout lui semble préférable à l'école ! Il n'est ni plus paresseux ni moins intelligent qu'un autre. Au vrai, il ne saisit pas très bien un enseignement véhiculé dans une langue inconnue. D'ailleurs, à l'école libre, comme à l'école publique, des sanctions humiliantes proscrirent l'usage du breton. Avoir la « vache », ou « symbole », objet infamant, revêtant, d'ordinaire, les espèces d'un minuscule sabot, entraîne, ici et là, les coups de règle sur la main, la retenue, le balayage des « communs » (*w.-c.*). Non seulement Lanig s'ennuie, mais il se révolte. Il arrivait à l'école avec le petit bagage de tante Berc'hed, il savait lire et compter. Or, on ne lui en sait aucun gré.

Le catéchisme paroissial

Combien préférable pour lui, le catéchisme du recteur, de 11 heures à midi, chaque jour, le jeudi matin et le dimanche après vêpres ! Expliqué par le prêtre, le breton de son catéchisme lui semble moins étrange. Si Lanig est réprimandé, ce n'est pas qu'il soit paresseux ou lent d'esprit, mais c'est un « jouass » (*sic*). N'est-ce pas lui qui fait glisser, loin de leur propriétaire, les sabots de *Primelig sod*, le souffre-douleur de la bande ? Cette grêle de billes, sur le pavé, qui la déchaine ? D'où cette pluie de noisettes retombant sur Marianne Penlaë, au banc des filles ? Justement elle se levait pour expliquer au prêtre son absence du jeudi précédent. « Je suis restée à garder mon petit frère. Sa luette était tombée. Ma mère était allée chercher « *Chann diskar peb droug* » (Jeanne, destructrice de tout mal) à Rosporden. Celle-là sait dans quel cheveu

il faut « crocher » pour relever la lulette ! » Le prêtre n'entend pas, tout occupé qu'il est à voir Lanig obtempérer à son ordre et s'agenouiller près du catafalque. Tout le monde rit, les filles qui ramassent les noisettes éparses, les camarades, le coupable, et enfin le bon recteur, qui prend le parti d'entonner un dernier cantique, signal du départ.

Entre deux classes

Après le catéchisme, vu l'éloignement du foyer, la troupe enfantine se disperse dans les auberges ou échoppes du bourg. Le menu ne varie guère : tartine de pain de seigle, beurrée ou recouverte de raisiné, que précède, en hiver, une écuellée de soupe... Lanig descend dans l'épicerie, en contrebas, de Madalen, une « seurez », une *sainte*, encore. Là, sur la terre battue, voisinent barils de « sardinpress », pains de savons, caisses de pruneaux, récipients de miel ou de confitures, au-dessus desquels, l'été, bourdonnent les guêpes, avant de s'y engluer... Sur les étagères, des écheveaux de laine, des caisses de biscuits et, aux poutres enfumées du plafond, des stalactites de paquets de chandelle, des régimes de sabots, de socques et de chaussons. Lanig retrouve, dans cet antre, ses compagnons de catéchisme, Hervé et Francine Coathalem, le frère et la sœur, tous deux de Saint-Cadou, près la rivière. Leurs parents ont la garde des clefs de la chapelle fameuse dans le monde des lutteurs. On voit encore, à la table où s'invitent trop de mouches, un pauvre enfant de penn-ti, sur lequel Madalen, qui a des économies, a aussi des projets... C'est son petit kloareg (*clerc*), un petit gars dont le maintien sérieux indique que déjà la vie n'a pas eu pour lui que des couleurs riantes ! Cependant, M. le Vicaire

lui apprend *rosa, rosae*, dans le dessein de l'envoyer au Petit-Séminaire de Pont-Croix. Le repas fini, Madalen fera une coche nouvelle sur trois baguettes



seulement. Cet ogham rustique constitue son livre de créance... Mais le Ciel n'a pas besoin de comptes et Dieu paiera Madalen avec usure de la quatrième dette !...

Le temps est-il mauvais, on reste chez Madalen, jusqu'au rataplan du tambour de « Monsieur », jusqu'au coup de sifflet de la « Demoiselle ». Mais, s'il fait beau, la place du bourg est là. Francine rejoint ses compagnes pour une partie de *gloukig*, jeu qui consiste à jeter, dans un trou, une certaine quantité de noix, au commandement de « pair ou n'impair » (*par pe dispar*). Arrive-t-elle trop tard

pour être acceptée dans un groupe, elle tirera de sa poche de petits osselets que l'on rattrape seulette (*c'hoari bilibam*), sur le seuil de l'école.

Ce sont là jeux paisibles que peut troubler une expédition des Tireurs de chevelures, contre les Filles. Mais les élèves de la Demoiselle ont, dans l'armée ennemie, des frères, des cousins, de précoces amoureux, ainsi que Lanig l'est, de Francine. Celle-ci sait apprécier l'héroïsme des poings de son admirateur... Nul n'oserait lui chercher noise ou se froter à lui, depuis le jour où Vissant Kermabon, qui se pensait « capable » de maîtriser tout le monde, lui avait dit, devant Francine : « Tu n'es pas pour me dresser ! » (*N'oud ket evit va lopat !*) Ah, Dieu ! quel saut (*lamm*) avait attrapé ce Vissant ! Depuis, il n'était jamais revenu « autour » et si, après la classe du soir, une bande de diables, sabots en mains, donnait la chasse aux filles, fuyant légères comme biches, on n'entendait plus, ainsi qu'avant, le fausset de Vissant s'érailler à crier le « Sus aux Filles (*Bec'h d'ar merc'hed !*)

Des alliances ont lieu, parfois, entre filles et garçons, les dimanches d'été, après Vêpres, en revenant du bourg. C'est qu'il s'agit de poursuivre les voitures des gens, rentrant de quelque pardon. Les deux bandes réunies, augmentées de tout petits, rattachés au hasard des penn-ti de la route, poursuivent ces voitures à de longues distances, répétant, sans se lasser, malgré leur essoufflement : « Part de pardon ! » (*Lod ar pardon ! Lod ar pardon !*) Des sous, une poignée de noix mettent fin à cette chasse à courre.

Le plus souvent, au bourg, les garçons établissent leur camp (*kear*) sous l'if du vieux cimetière, dont l'éternelle et sombre verdure est le symbole de l'immortalité. Ils jouent au cheval fondu (*c'hoari patati*) et courent, l'instant d'après, pour éviter la

balle (*ar bolod*). Cependant, trois ou quatre restent étrangers à ce jeu violent. Eux aussi jouent, à leur manière, au cheval fondu. Pendant des heures, on entend la répétition de la même formulette : « *Jan-Mari ! Jan-Mari ! Jan-Mari kaoc'h-ki !* » Trois fois cette formule intraduisible, puisque le français ne peut braver l'honnêteté, est prononcée par le joueur, soulevé de la main gauche sur le dos de sa monture. Trois claques magistrales, sur la croupe du cheval, répondent à chaque énoncé. Si le cavalier est assez habile pour ne pas s'affaisser, étant dans cette position malaisée, il la gardera, jusqu'à ce qu'une défaillance l'oblige d'être lui-même la bête de somme.

Service de dévotion

Service de dévotion. *Eur servich a zévotion !* (obit, en Tregor), le glas tinte à coups répétés, après le second son de la grand'messe dominicale. Ayant laissé leur blouse au Ty-Butun (*bureau de tabac*), des hommes à la *chupenn* bleue et brodée, comme le gilet emmanché de velours, franchissent l'échallier. Plusieurs femmes arborant, sur la coiffe de lin, un ample capuce de drap blanc, dit *koëff-mezer*, ou le portant sur le bras, passent sous l'arc de triomphe du xv^e siècle. Deux d'entre elles sont perdues dans une ample mante agrafée d'argent et, dans l'ombre du capuchon relevé, elles semblent des religieuses. Ces femmes sont endeuillées. L'une est Vefa Marquer, la mère de Lanig ; l'autre, la tante Berc'hed. Vefa Marquer (une femme garde, en Bretagne, son nom de fille) aumône, une première fois, les mendiants du porche, et Berc'hed se hâte vers le faisceau de chaises, enchaîné sous la chaire. Elle en desserre les mailles et prépare

à chacune son prie-Dieu. Les deux petites sœurs en auront un aussi. Elles auront même le cierge que Fanch Lopez, le bedeau, tout de bleu vêtu, comme un conte de fée, et leur souriant de sa figure glabre et paterne, vient allumer aux flambeaux du catafalque (*bazkaon*), orné de tibias, croisés sous des têtes de morts. Quant à Lanig, la première communion, la semaine précédente, en a fait un personnage et l'autorise à se placer près de son père, du côté des hommes, lequel côté commence au chœur, pour finir au bénitier de la porte latérale.

Derrière le maître, on voit, à genoux, et le chapeau sous le bras, Iouen, le grand valet. Près de lui, son fils Perig, dont le costume est la réplique des splendeurs de Lanig. Ce dernier, pour fêter le grand jour de la première communion, habilla son petit camarade, des pieds à la tête, en payant drap et façon du contenu de sa tirelire. Tante Berc'hed a arrondi la somme exigée par le tailleur Paskig. La main gauche de Lanig n'ignore peut-être pas entièrement ce qu'a fait la droite ? Mais il n'a que onze ans ! Puisse-t-il garder toujours les mêmes prévenances charitables !

L'église s'est peu à peu remplie. Chacun gagne sa place, ayant jeté l'eau bénite sur le catafalque. Il est, pour tout paroissien, d'élémentaire courtoisie de s'associer aux prières d'une famille pour ses défunts. Le curé (*vicaire*) et le bedeau alternent le service. Fanch Lopez veut faire honneur à une famille d'importance, dont il connaît, plus qu'on ne le croit, le secret des tombes. Effrayant ce qu'un bedeau est documenté sur les hôtes des cimetières, qu'il dérange, parfois, au hasard de la pelle ! Il use donc d'un latin spécial. De la terminaison *um*, il ne fera pas l'*oum* grégorien, qu'il ne soupçonne pas encore. Il prononcera *aoum* : *animaraoum*, *laza-*

raoum. Mais il juge aujourd'hui devoir presser le mouvement. Les leçons dévorées par les psaumes ne font qu'une bouchée des versets. Par la porte entr'ouverte de la sacristie, il voit Bilsig et Josig, ses fils, se débattre contre les manches de leur soutanelle rouge. Or, ces « *massikot* » (*enfants de chœur*) n'arrivent qu'au dernier moment. Puis voici Kolaig-Philip, le *korn-boud*. Ainsi l'appelle-t-on, parce qu'ancien musicien au régiment, il joue de l'ophicléide, aux offices, le vicaire ne prêtant son harmonium que les jours de pardon. Les trois fabriciens en charge s'apprentent à allumer les cierges de l'autel. Ouf ! on en est au *Libera* et dix heures ne tarderont pas à sonner. Déjà le prêtre, goupillon en main, a fait le tour du catafalque. Le chien de la Tourelle, sous l'impulsion d'une goutte d'eau bénite, se lève de la place où il était couché, au grand frisson de la petite Loulsig, qui a peur du « *tété* ». Ce chien n'est pourtant pas le diable ! Il ferait honte à bien des chrétiens. Si, le dimanche, on oublie de l'attacher, il est au bourg, dès le premier son ! Correct, dans sa tenue noire, il a élu cette place entre le catafalque et la chaire, n'abole, ni ne grogne, se couche si l'on s'assied et se lève avec les fidèles...

A la procession autour de l'église, le père de Lanig a porté la croix en raison de ce qu'il a « mis le service », puis c'est la grand'messe du vicaire. Au lutrin, M. le Recteur, debout derrière l'aigle, qui présente l'antique graduel à fermoirs, sur l'éploiement cuivré de ses ailes, M. le Recteur, disons-nous, les manches du surplis au vent, bat d'inutiles mesures. L'ophicléide de Kolaig-Philip est toujours en avant de quelques notes, tandis que le bedeau retarde et que le chantre Yvon Pernez, les lunettes sur le nez, n'en fait qu'à sa fantaisie. Ils alternent avec les voix nasillardes des femmes, dont Madalen

mène l'ensemble. Des connaisseurs opinent que leur chant a de l'analogie avec celui des chœurs grecs. Et pourquoi pas ?

Les chaises se sont retournées et Stephen Louët invite son domestique à partager avec lui son siège. En chaire, le recteur énonce la longue théorie des morts et prie pour les donateurs du pain bénit. Ce sont les gens de Roscongar qui l'ont offert aujourd'hui et, de droit, Lanig circulera, tout à l'heure, avec la corbeille de distribution. Le prêtre dit aussi quelle femme, cette semaine, filera la quenouillée de Dieu, enrubannée sur l'autel de la Vierge. La quenouille sera présentée à sa destinataire par l'un des fabriciens. Quelle occasion de rires et de chuchotements près du bénitier où se tiennent les esprits forts ! D'ordinaire, la personne à qui échoit la quenouille se rachète, par un don, de l'obligation de la filer, obligation devenue moins stricte que jadis, souvent impossible à remplir, vu l'abandon de la culture du chanvre et du lin. Autrefois l'on devait rapporter non seulement la quenouille filée, mais y ajouter une pareille quantité de chanvre ou de lin. Écoutons Brizeux, dans les *Bretons* :

*Puis, dimanche prochain, votre tâche filée,
Vous aurez soin d'offrir une autre quenouillée
Pour que l'autel, toujours, ait du chanvre et du lin
Et qu'une autre, après vous, file pour l'orphelin !*

Le prêtre énumère les charités des fidèles. Un particulier (*eur partikulier*) a aumôné saint Alor, patron de la paroisse, un autre sainte Anne, un troisième la Vierge. Il y a tant de sous et tant de réaux... D'ordinaire, à la quête de l'Offertoire, par les fabriciens, se font ces dons. Trois de ces fabriciens quêteront tout à l'heure avec gravité, rappelant à chacun « sa dévotion » et remerciant d'un

« Dieu vous paiera ! » (*Doue ho paeo !*) l'obole qui tombe au plat d'étain. Il y a un quêteur pour le patron paroissial, un autre pour saint Antoine, patron des porcelets, ou saint Herbot, des bêtes à cornes. Mais le dernier, le plus favorisé de tous, c'est le porteur du plat de l'*Anaon* des défunts (*an anaon kez*). A la sacristie, les quêteurs devront se



souvenir des recommandations spéciales qui leur ont été susurrées à l'oreille par les fidèles. Tel saint a eu, en don, tant de réaux, tel autre, tant de sous. Le prêtre a reçu, lui-même, à la sacristie, des confidences à l'allure de secret. Mais dans l'église, chaque « *partikulier* » connaît le montant de son aumône et ne permettrait pas la moindre erreur. Il s'agit de la paix des défunts ou de faveurs temporelles à obtenir par leur intercession, la bonne mise bas des poulinières, par exemple.

De plus, Notre-Dame et saint Antoine ont des cadeaux en nature, cadeaux de beurre à la première, don d'un petit cochon de lait au second. La

Vierge est souvent N.-D. du Beurre, en Basse-Bretagne, comme à la célèbre chapelle du Cran, en Spezet. Saint Herbot, aussi, a droit au beurre. Quant à saint Antoine, sa vogue est grande. A l'issue de la messe, en même temps que la moche de beurre, sera vendu aux enchères, par le bedeau, le porcelet qui lui a été apporté dans un sac. La criée aura lieu sous l'if, près de l'échalier ou sur les marches du calvaire, là où se font les bannies. D'où l'expression : monter sur la croix (*pignât war ar groaz*). Au reste, cette manière de denier du culte, en nature, n'a pas disparu.

L'office s'achève. A peine les premières notes du « Nous vous saluons ! » (*Ni ho salud !*), le magnifique « Angélus » breton, s'échappent de l'ophicléide de Kolaig, qu'un « kornandon » boîteux et cagneux, le mari béquillard de « *Barba he fenn war he c'hostez* », s'élançe sur le chapeau de M. le Maire, chapeau suspendu sous la cuve de la chaire. En équilibre sur ses bois, notre Quasimodo remet, avec révérence, le couvre-chef à son propriétaire et, brûlant le pavé, heurtant le chien de la Tourelle, il gagne, en hâte, le porche, pour y reprendre sa faction de mendiant, au nom des saints protecteurs. Il invoque aussi les chers défunts, dont les tombes délaissées, la semaine, reçoivent de tout ce peuple le tribut de la prière, car nul ne quitte le bourg sans être allé s'agenouiller sur « *sa tombe* » (*war e vez*) et avoir aumôné le Pauvre.

Lanig aux Likès

« Ce Lanig, dit-on maintenant, au bout de trois ans d'école au bourg, l'instituteur n'a plus rien à lui apprendre ! » Stephen Louet, le père, décide donc d'envoyer son fils au grand établissement des

Frères de la Salle, à Quimper. Car, aime à répéter le *Tad-Koz*, après saint Hervé :

*Gwell eo diski eur mab bihan
Eget dastum madou dezhan.*

« Mieux vaut instruire un jeune enfant que de lui amasser richesses ! »

D'excellentes études primaires font le renom des Likès, fréquentés par plus de six cents campagnards, dont le défilé, en ville, à la promenade, est comme une exposition de costumes bretons. Les régionalistes regrettent, dès ce temps-là, qu'en dépit des travaux du Frère Constantius, aucune place ne soit réservée à la méthode bilingue, qui ferait, d'enfants intelligents comme Lanig, de vrais humanistes. Ils regrettent pareillement les vexations du symbole. Mais ils se souviennent du Frère Colomban, dit le Vieux, qui, en troisième, se servait du breton, dans ses explications et comparaisons. L'enseignement du catéchisme a lieu d'ailleurs en breton, pour les campagnards.

De grandes cours plantées d'arbres, d'immenses jardins, des champs s'inclinent mollement vers la vallée du Steir. Des cultures s'offrent à l'œil ravi et connaisseur des parents. C'est à leur donner envie de redevenir moutards ! C'est là que, par un beau matin d'octobre, au trot de *Bijou*, la bourse bien garnie des sous de l'aïeul et de tante Berc'hed, est amené Lanig, dans le char-à-bancs, entre son père et sa mère. Les petites sœurs se sont égosillées au départ. Il a bien failli pleurer aussi !

Sur la route, beaucoup de voitures, de piétons, de bétail, se dirigeant, de tous les points de l'horizon,

..... vers Quimper,
Des montagnes, des bois, du côté de la mer...

C'est la rentrée des classes ! Brizeux ne l'a pas connue, mais c'est aussi le *Marché de Quimper* qu'il a chanté ! Et comme la place aux Bêtes, la cour des Moyens, aux Likès, enferme une sorte de grande panégyrie. A chaque arbre, à chaque coin, près des voitures dételées, des chevaux, le nez dans le foin, de petits bœufs de Briec, débarrassés du joug frémissent près de leur charrette, façonnée en corbeille... Coup de clairon de *Bijou*, saluant la présence des pouliches, meuglement lamentable de la vache dont on a pris le veau...

Le Frère Calamandre, chargé des paysans, flaire un nouveau. Avec des paroles engageantes, le vieux disciple de Jean-Baptiste de la Salle conduit son monde à la chapelle, dans les classes, aux cuisines. Là, le fourneau pantagruélique emplit d'aise nos gens ! Le frère cuisinier, tablier bleu sur la soutane, manœuvre la poulie d'une immense bassine, où moutonnent les flots de bouillon traversés par des nefs de lard, grées d'un petit mât de laiton, sommé d'un numéro, en guise de pavillon. Ainsi chaque élève récupère, transformé, son apport de petit salé !... Des aides épluchent les légumes, car un repas terminé, il faut songer immédiatement au suivant. Voici les réfectoires des « chambriers », aussi longs que l'église de Localor.

Sur l'étagère, courant d'un bout à l'autre, à la place désignée par le frère, à Lanig, la mère de celui-ci dispose, sur un linge blanc, la lourde tourte de seigle, cuite au four de Roscongar, les crêpes faites par Jaketta, en larmes, le pot de beurre, le plat destiné au lard sauveté des bassines. Sur la table, l'écuelle brune pour le café du matin et le bouillon des autres repas, seule chose fournie par l'établissement. Dieu veuille qu'aucun samedi ne se passe sans que soient renouvelées les provisions ! Que de pleurs amers, sous la couette de balle,

durant les longues nuits du vaste dortoir, que de larmes versées par de pauvres chambriers, oubliés des leurs...

Au champ de foire

Notre fermier veut profiter du marché battant son plein, à l'heure de midi, pour acheter une jeune vache que l'excès de sa provision en racines fourragères lui fait un devoir d'acquérir. Rarement Stephen Louët vend à ces marchés, car les bouchers ont appris le chemin de ses étables. Mais, volontiers, il achète, obéissant au dicton :

*Prenn er foar ha gwerz en da di,
Ha madou prest a zastumi !*

« Achète en foire et vends chez toi, promptement tu récolteras richesses ! »

Aussi, après le plat de ragoût aux pruneaux, de la Tourbie, partagé avec sa femme et son fils, qui ne doit rentrer aux Likès que le soir, le fermier descend avec eux la rue Tenvel, pour pèleriner, d'abord, à la cathédrale :

*Entrons dans cette église et prions Corentin
Qu'il nous garde toujours de sa crosse d'étain !*

Comme aux héros de Brizeux, le saint patron de la Cornouailles s'offre en protecteur, à nos amis Louët, dès leur entrée sous l'immense vaisseau. Sur l'autel bas de l'ami de Gradlon, les gros sous résonnent dans le plat de cuivre, et la certitude du succès inonde l'âme des suppliants :

*N'an euz sant ha na gleo
Pa ve chachet war e greo !*

« Il n'est de saint qui n'entende, lorsqu'on lui tire sur la toison ! » (*barbe*). Stephen a versé au plat dix sous d'arrhes. Il en promet quarante autres, dût le bon saint se trouver compromis, en une affaire retorse ! Le commerce n'est-il pas le commerce pour les habitants de là-haut, comme pour ceux d'ici-bas ?...

Le groupe familial sort de l'antique église. Mère et garçon vont musser parmi les étalages, sous les tentes multicolores du parvis et de la place Laënnec. Ils écouteront la complainte de *Mari-Kastellin*, sur le dernier « forfait » (*torfed euzuz*) démontré en tableaux, dans un coin de la place, par son associé du moment, aussi fort « tableauteur » qu'un prêtre de mission avec les « *taolennou* ».

Pour Stephen, il montera seul au champ de foire. Le négoce n'est-il pas affaire de l'homme ?

*En eun tren fall e vez eun ti
Pa vez kregel da embregi !*

« Mal vont les choses dans une maison quand se mêle la quenouille de commander ! »

Au champ de foire, au long du cimetière, est un vieillard de Mahalon, porteur de braies et de chupens, étagées. Il s'appuie, d'une main sur son penbaz, et tient, de l'autre, la corde d'une gracieuse pie-noire, au regard vif et doux. De suite l'attention de Stephen Louët se fixe sur le groupe, bien qu'il feigne l'indifférence. Brusquement, saisissant les cornes de la vache, il lui renverse sa jolie tête. « Quatre ans à Notre-Dame de Mi-Août, renseigne le vieillard. Fraîche vélée aussi, autant dire ! » L'acheteur ne bronche pas. Sa main se promène sur la robe lustrée et procède à de savantes chatouilles qui ne provoquent chez la bête aucune réaction. Ce n'est pas de quatre trayons, mais de

cinq, que se canalise la mamelle jaune. Elle n'aurait nul besoin pour tenir ses promesses du développement excessif causé par la non-traitte de la veille. « Combien ta vache ? » — « Cent écus et dix livres, plus le denier à Dieu ! jette le vieillard, pas un sou de plus, pas un sou de moins ! » — « Tu te moques ! Ta vache vaut quatre-vingts écus et quatre réaux ! Le boucher ne t'en donnerait pas autant ! Son poil d'entre-cuisses n'est pas assez dense. Il n'y aura jamais gros de lait avec elle ! »



Le vieillard garde le silence, un sourire moqueur sur la face, entre deux courts favoris. Stephen Louët tourne et retourne, chatouille encore, tire les pis. Au fond, il est convaincu, qu'au prix demandé, l'affaire est bonne, mais il ne se tirerait point avec honneur de ce pas sans un rabais. « Combien t'en veux, alors ? J'ai dit quatre-vingt-trois écus et quatre réaux. Et tu auras une tasse de cidre (*tassad jistr*), à la Tourbie, et tes arrhes avec. Allons, tope ! »

Stephen prend la main droite, à dessein inerte, du vieux, et de sa main gauche tente de l'ouvrir,

tandis qu'il lève lui-même la main droite. Après avoir craché à gauche, il réussit à frapper un grand coup dans la paume... Mais le vieux, lui, n'a garde de frapper à son tour. Rien de fait ! Il veut, au moins, quatre-vingt-dix écus, les dix livres d'arrhes, et une « *chopinad jistr* ». « Quel vieux radoteur tu fais, gronde sans conviction le fermier. *Feïdam-doustik !* je perds tout mon argent avec celui-ci ! Allons, donne ta main ! Entendu comme tu veux ! » Cette fois, à la tape reçue, le vieux vendeur répond par trois coups d'une force dont on ne l'aurait pas cru capable, si bien que la dextre de Stephen Louët en est toute endolorie.

Voici un marché bien gréé, dont la confirmation s'avère par la tradition, au vieux, de deux pièces de cinq francs. Tout ragallardi, le bonhomme fait un éloge dithyrambique de sa vache, tout en l'entraînant du côté de la Tourbie, au bas du marché... Il remet, lui-même, la bête aux mains de Vefa, qui requiert de l'aubergiste une grande terrine (*podez*) pour traire le lait. La mamelle dégonflée, la petite vache est installée, jusqu'au lendemain, dans un coin de l'étable, où Youen viendra la chercher... Tous les chiens du quartier, avertis de l'aubaine, ont bientôt mis à sec la terrine qu'on leur abandonne.

Dans la salle, le vieux de Mahalon a préféré, au cidre, un coup de vin. De sa bourse de cuir, le fermier a tiré des billets de banque et un louis d'or. Le vendeur fait une grimace. Ce papier ne lui dit rien. Il a, dans la tête, le souvenir des assignats (*paperiou foz*) dont il lui reste une liasse, du temps de la grande épouvante (*amzer-spont*).

Combien il eût préféré une sacquée de pièces de cinq francs ! L'aubergiste, appelé en consultation, le rassure, mais c'est en grommelant et titubant

un peu que le vieux paysan s'en va, après de longues contestations et de nouveaux rouge-bord.

Tout cela a pris du temps. Il est presque nuit quand Lanig regagne les Likès. Sa mère le recommande à Pierre le portier, à qui elle donne l'argent du tabac. Lanig est tout en larmes, cette fois. Le Frère Calamandre vient à propos le consoler. Voici le char-à-bancs, sortant de la cour des moyens, où Bijou est patiemment demeuré le dernier, après avoir vu partir tous ses congénères. Vefa mêle une dernière fois ses larmes à celles de son fils et monte près de son mari en sanglotant... Stephen Louët lui-même sent ses yeux se mouiller...

Charivari ! Santa-Mari !

Vefa tient, maintenant, sur les genoux, une lanterne tempête. Les derniers becs de gaz du faubourg piquent la nuit. Soudain des cris, des bruits de casseroles entrechoquées, de petites lumières courant les unes après les autres. Que fait donc la police ? Elle sait qu'une vieille coutume citadine veut cette aubade à veuf ou veuve qui se remarie. « Jilivari ! Santa Mari ! » s'égosillent les manifestants, devant une maison aux persiennes rigoureusement fermées. Mais les sifflets déchirants, le croassement des trompettes ont fait dresser l'oreille à Bijou, et point n'est besoin du fouet pour le faire monter à Roscongar !

CHAPITRE IV

TRAVAUX D'ÉTÉ ET PÈLERINAGES

LA FENAISON. — LE CHIEN ENRAGÉ. — A SAINT-TUJEM. — LE
RETOUR. — LA MOISSON. — LE BATTAGE AU TEMPS JADIS. —
LE MANÈGE. — FEURZORN. — DANS LA NUIT CHAUDE.

La fenaison

Miz Even ! Le soleil brille au ciel de juin... Nuits courtes, longues journées ! Ce sont les foins ! Dans l'immense prairie du bord de l'eau, au pied de la butte de Roscongar, Youen, le grand valet, donne le rythme aux faucheurs et les herbes se couchent devant eux :

*Ar falc'h a red dre ar flouren !
Deut eo ar c'houlz da droc'hi foñ.*

« L'instant est venu de couper le foin. La faux court à travers le gazon ! »

La sueur coule, sous les mailles serrées de la chemise de chanvre. Le sol se tapisse du rouge des trèfles. Le pré est plein d'herbes fauchées, argent pour le maître, nourriture assurée du bétail. Sous les ordres de Jaketta, des faneuses retournent, à l'autre bout du champ, l'herbe coupée de la veille,

afin d'en exposer toutes les parties aux caresses du soleil. Le maniement de leur fourche de bois est un travail délicat. Il faut prendre garde de dépouiller les tiges frêles de leurs feuilles. Ces femmes n'ont pour tout vêtement que la chemise et la jupe bleue ou rouge. Leur coiffure est une capeline de paille ou de jonc. Allègrement, elles font leur besogne, heureuses d'être ensemble, de tous les points du voisinage, pour ces grandes journées (*derveziou-braz*). Dès la première heure, à peine avait chanté le « fils de la poule » (*mab ar yar*), que toutes étaient déjà dans la cuisine de Roscongar. Après la soupe grasse, Katel Vrillen, la cuisinière extra des campagnes, leur avait servi le lard truculent, entouré de patates.

*Eun tam kig-moc'h hag avalou-douar
Petra c'houekoc'h war an douar ?*

« Un morceau de lard et des pommes de terre. Quoi de plus savoureux sur la terre ? »

On travaille, mais l'on boit et l'on mange à toute heure. Yann-luch, devenu jeune charretier, est allé mettre à l'ombre des saules une barrique de cidre fort. L'eau coule à côté, pour en combattre l'acidité... Roscongar reverra les travailleurs à 10 heures et demie, et ce repas-là, ainsi que celui du soir, seront aussi solides que le premier. Corentinig aura mission de porter deux fois la collation aux travailleurs : des crêpes à 8 heures, du pain blanc à 5 heures. Il faut comprendre, dans la journée, une heure de sieste, et viendra-t-on dire après cela qu'elle n'est pas bien équilibrée, cette journée ? Avant de quitter la place, les faneuses ont réédifié les petits tas détruits le matin, et qu'elles éparpillent à nouveau. Quant aux faucheurs, ils sont allés à l'écart, ont ôté leurs vêtements et se sont

précipités dans l'onde fraîche, où ils nagent et s'ébrouent, en poussant des clameurs (*youc'haden-nou*). On dirait, dans le soir qui tombe, une plainte d'âme en peine, plutôt qu'un cri de joie. C'en est un cependant, mais que d'inconsciente tristesse dans le plaisir !

Le chien enragé

De la tristesse, il y en a à la ferme. Jaketta a trouvé sa maîtresse inquiète.

— Qu'avez-vous, Vefa Marquer ? »

— « Il y a, Jaketta, qu'un chien malade (*ki-klanv*) a traversé l'aire, alors que Corentinig venait de partir avec la collation dans sa petite brouette. Il aurait passé sans rien dire, si Bismark n'était sorti de sa barrique pour lui aboyer. Alors, ils se sont « crochés ».

— « Dame Marie de Kerdévot ! » implore Jaketta.

Bientôt, tout le monde sait à la ferme qu'il y a eu un chien enragé. Le dernier à l'apprendre, c'est Stephen Louët. Aussitôt, il décide de pendre le pauvre Bismark, à une branche de pommier. Et c'est vite fait, car les aides ne manquent pas au bourreau. Quant au chien fugitif, plaise à Dieu qu'il n'ait mordu, par là, ni vaches, ni chevaux, ni porcs ! Heureusement, les bêtes de Roscongar étaient encore à l'étable, à cause de la grande chaleur.

Tante Berc'hed est d'avis que, sans tarder, Vefa Marquer fasse le pèlerinage de Saint-Tujen, en Primelin, pour supplier cet ami de Dieu d'éloigner des animaux de la ferme tout danger de contagion, car on ne sait jamais. Stephen partage cet avis. Seulement, sa femme ira seule avec Youen. Il regrette que le saint n'exerce plus à Troganvel, en Bannalec,

qui est tout de même plus près. Il faudra partir de « belle heure » (*abred kaër*), ce dimanche d'avant la Saint-Jean d'été.

Vers Saint-Tujen

Youen et sa maîtresse, après la première messe de la Cathédrale de Quimper, vont reprendre leur attelage laissé près d'une auberge de la rue des Reguaires (*ru Raker*). Un café coiffé, et en route vers Douarnenez ! Le char-à-bancs ascende des hauteurs. En se retournant, la mère de Lanig aperçoit, au-dessus du tunnel, la masse formidable des Likès. Son cœur maternel bat plus vite. Elle eût voulu emmener avec elle son enfant, mais Stephen Louët trouvait que ce n'était pas raisonnable, à si peu de distance des prix. La route est délicieuse, toute en lacets. Youen ne la connaît pas très bien, et l'on va à l'aventure, comme les pèlerins des Sept-Saints, au temps jadis, quand la voie romaine s'effaçait. Notre homme devrait, après le frais vallon de Pratanras, où M^{me} sainte Anne a un sanctuaire célèbre, prendre la route de Plozévet-Audierne. Mais non ! Youen a une idée de derrière la tête. Tant qu'à aller si loin, quelques kilomètres de plus, « *Bijou* n'en mourra pas ! »

Le léger attelage est maintenant sur les hauteurs de Plonéis (153 m.) et de ce haut lieu on découvre maint clocher. Mais Youen et la maîtresse de Roscongar, trop familiarisés avec d'imposants spectacles, n'y prêtent guère attention. Ils abandonnent bientôt la route de Douarnenez et prennent le chemin de Confors.

— « N'avez-vous jamais fait tourner la roue d'espérance, Vefa Marquer ? » interroge Youen.

— « Dans le temps, Youen Diaskorn... Avant mon mariage, je suis allée à Notre-Dame du Quillinen, en Landrévarzec, au pardon. Il y avait là une roue, comme vous dites, et avec des petites cloches dessus. Si la roue faisait le tour entier, c'était bonne chance. S'arrêtait-elle, il valait mieux ne pas insister. On dit que c'est bon aussi pour les enfants, dont on n'a pas coupé le filet de la langue (*distagella*) et qui sont en retard à parler. J'ai entendu dire qu'avant de leur faire tourner la roue, il fallait les laisser prendre dans leur main toute la monnaie de leur mère et la mettre, eux-mêmes, au tronc. Mais il n'y a plus de roue au Quillinen, les prêtres l'ont démolie !

— « Tout juste s'il reste celle de Confors, en Meillars ! grommelle le domestique. Les choses sont changées. Peut-être vous la ferez aussi tourner, Vefa Marquer ? »

— « Peut-être bien, Youen Diaskorn. »

Notre-Dame de Confors ne lui doit-elle pas un peu de chance, après cette menace de chien enragé, dont elle tremble encore ?

Les côteaux, que gravissent maintenant nos pèlerins, sont arides et couverts de landes. Voici le hameau de Confors et sa jolie chapelle, son vieux porche, son fin clocher à jour, son calvaire et son menhir christianisé. Mais il est écrit que les voyageurs ne tourneront pas la roue. La fillette du sacriste-tisserand, une gamine de 8 ans, ne sait où son père a mis la clef du sanctuaire. Youen parle d'envoyer de tels gens au diable du Juch ! « Qu'il vous emporte sur ses cornes ! (*R'ho sammo war e gernetel !*) » L'enfant se réfugie dans la maisonnette. Elle sait que le Juch est bien trop loin pour que son diable vienne jamais la chercher. La mauvaise humeur de Youen s'apaise dans quelques caresses du fouet sur l'échine de *Bijou*. On passe

Pont-Croix et Audierne, et c'est enfin le plateau d'Esquibien, avec douze lieues dans les jambes d'un bidet breton. Mais le vent de mer qui lui fouette les naseaux et incline les arbres amène un joyeux hennissement de la bête.

A Saint-Tujen

Le Cap-Sizun est plein de manoirs et de chapelles. Pas un de ces monuments du passé qui ait la célébrité de cette magnifique église gothique des xv^e et xvi^e siècles, avec sa tour carrée de 24 mètres que la Révolution priva de sa calotte de plomb, dont elle fit des balles. Comme nos « glazik » arrivent au carillon des trois cloches, les pardonneurs sortent de la grand'messe, au bras, leur panier de provisions. Ils s'éparpillent dans les champs voisins, à la recherche d'une bonne place. Vefa Marquer descend auprès du calvaire. Elle entre dans l'église sous le regard des six apôtres du porche, les autres étant juchés sur l'arc de ce porche. Youen, lui, s'enquiert d'une écurie pour *Bijou* ; il se renseigne près de deux gaillards à la barbe en collier, aux sourcils broussailleux. « Sans doute des vieux messieurs », se dit Youen, devant le tube qui les coiffe et la redingote serrée autour du buste. Aucun d'eux ne répond. Youen insiste, en français, pensez donc, avec des gens de la ville ! Quelle n'est pas la surprise du brave domestique d'entendre le plus jeune lui répondre en langue brette : « Nous ne savons pas le français » (*N'ouzomp ket a c'halleq !*) La politesse du grand valet s'évanouit. Ignorer le français et porter un chapeau haut ! (*tok mouh-uhel*) et un habit à pans ! (*lost-pig*) dépasse toutes ses conceptions d'un monde bien ordonné.

Ce pardon, s'il attire beaucoup de paysans de la région de Douarnenez et du Cap, est également une attraction pour les marins de la côte. Le costume des gens de mer, comme leur esprit diffère de l'habit et de la mentalité du terrien. Ceux-là sont des porteurs d'insignes, participants des processions arrivées, le matin, avec croix et bannières.



Enfin, une vieille de Mahalon, promenant, parmi les coiffes douarnenistes ou capistes, sa *borleden* bien tullée, sur son *bonned bleo* noir, de dessous, montre à l'homme de Quimper le bureau de tabac aux murs riant de leur chaux blanche, dans le soleil. Elle appelle son amie, Thumette Guermeur, buraliste et aubergiste. Thumette a justement de disponible l'étable de sa vache. Et chez elle des chrétiens peuvent trouver à boire et à manger.

Sans tarder, Vefa étale ses provisions sur la table hospitalière du logis. Youen se réjouit à la vue d'un filet de porc (*kabon*) et de crêpes de froment. Thumette apportera le vin, et plus tard le café. L'hôtesse s'inquiète aimablement de savoir si la grande église de Quimper est aussi belle que le sanctuaire de Monsieur Saint Tujen qui en fut le recteur. « C'est plus grand ! » fait Youen. Vefa dit le motif du pieux voyage, la visite du chien enragé.

« Personne n'est jamais venu ici sans emporter consolation ! » affirme Thumette. Au jour d'aujourd'hui, bien sûr, on ne voit plus autant de « monde enragé » comme on en voyait dans le temps ! Mais pour des miracles il y en a eu sur ce placître, ici, à l'ombre de la belle église, construite au temps des seigneurs de Lezurec, de bons nobles ceux-là (*tud a noblanz vat*). On voit leur portrait aux fonts baptismaux, sur le lambris. Saint Tujen a eu des maisons aussi à Landerneau, à Bannalec, à Landudal, à Saint-Nic, au Conquet, mais aucune pareille à celle que lui ont « levée » les paroissiens de Prévelh (*Primelin*). C'est ainsi qu'il aime à faire du bien. Le Père Eternel, lui-même, l'a fait maître sur la rage, il y a longtemps de cela, mon grand-père n'était pas en vie. On dit que c'est dans le temps où débarquèrent ici les évêques (*Eskibien*), où vint Goulven à Goulien, et la Vierge Marie à Kerinec ! Saint Tujen, marchant par pays, portait sa sœur sur ses épaules. Il avait grand souci de l'honneur de la jeune fille. En ce temps-là, c'était pas comme maintenant, il y avait des bois sur le Cap. Le saint passant à cet endroit, sa sœur lui demanda de s'écarter. Elle tardait à revenir. Quelle ne fut pas l'irritation de l'homme de Dieu, retrouvant cette fille en conversation avec un galant ? « Mieux vaut, s'écria-t-il, garder un troupeau de chiens enragés qu'empêcher une jeunesse de mal faire ! » Or, le Père Eternel, qui se promenait souvent dans le Cap, à cette époque, prit Tujen au mot : « Je te commets, décida-t-il, tous les chiens enragés de Bretagne ! Les bons chrétiens se recommanderont à toi, en mon nom ! » Qui fut bien attrapé ? ce fut Tujen. Mais comme il était saint, il ne grommela pas plus avant. Le bon Dieu lui donna, comme à saint Pierre, une clef, marque de son pouvoir.

— « C'est pourquoi, sans doute, observe Vefa Marquer, on m'avait parlé de saint Tujen de la clef (*sant Tujen an alc'houe*)... Je voudrais bien avoir de ces clefs dont il est question. »

— « Rien de plus facile, assure Thumette. La vraie clef est gardée à la sacristie de Prévelh, dans un reliquaire en or, avec un pied, comme en ont les calices. Pour aujourd'hui, jour du Pardon, on l'apporte ici. Autrefois, les Anglais volèrent cette clef. Ils n'allèrent pas loin avec et la laissèrent tomber dans la baie du Cabestan. Longtemps on n'en entendit plus parler. Un beau jour, un pêcheur captura un lieu de belle taille. Dans le ventre du poisson on retrouva la clef que l'on garde avec soin. Alors, à Pont-Croix, on fait des petites clefs de plomb pour toucher au reliquaire. J'en ai là. C'est trois pour deux sous. »

— « J'en prendrai plusieurs, acquiesça la fermière de Roscongar. On fait le foin chez nous, et il y en aura assez à demander leur part de Pardon, sans compter que j'en mettrai dans les étables et les écuries, partout. »

— « Vous ferez bien. Dès qu'on voit un chien enragé, il faut jeter la clef devant lui et dire :

*Ki klanv kerz gant da hent
Saw er park ha torr da zent
Erru ar Groaz hag ar banniel
Rag an aotrou sant Tujen !*

« Chien malade, va ton chemin ; saute dans le champ et casse-toi les dents ; arrivées sont la croix et la bannière, devant le seigneur Tujen ! »

Il n'y a pas que contre la rage ! Si vous avez mal aux dents, rien de meilleur qu'un petit morceau de pain qui a touché la clef (*bara an alc'houe*). Jamais ce pain ne moisit. Si vous étiez venue un

autre jour que celui de ce Pardon où il y a tant de monde, je vous aurais dit de vider la fontaine et de balayer l'église. »

— « Tiens, remarque Youen, à N.-D. de Kerdévot, au Grand-Ergué, on fait de même ! Seulement, là-bas, c'est la mère du Bon Dieu qu'on va voir ! »

— « Oh ! réplique Thumette, pour des Saintes Vierges, il n'en manque pas par ici : N.-D. de Confors, N.-D. de Roscudon, à Pont-Croix, N.-D. de Kerineg. Là, il y a une chaire à la fontaine, pour prêcher, tant les pèlerins étaient nombreux dans le temps ! »

— « Aujourd'hui, on va à Lourdes, observe indolemment Vefa Marquer.

— « Tout de même, pour les enragés, rien ne vaut saint Tujen, reprend Thumette. Savez-vous que tous les chiens malades de Bretagne sont obligés de venir au Cap et qu'ils ne sortent jamais plus de la presqu'île avant d'y avoir crevé ? Quant au malheureux mordu, il doit devancer son ennemi près de saint Tujen, car le chien coupable mentirait au saint. Il arrangerait les choses à sa façon et le bienheureux pourrait avoir des préventions contre la victime. Il faut donc se hâter de faire trois fois le tour de la fontaine, en l'invoquant et en regardant au fond de l'eau. Reflète-t-elle le visage du suppliant ? Rien à craindre ! La bête n'a pas encore comparu et le suppliant est sauf. Mais si l'eau lui renvoie l'image du chien, c'est tant pis pour lui ! Au bout de neuf lunes (*nao loariad*), il enragera. »

— « Autant vaut alors pour lui, remarque Youen, aller à Paris, chez Pasteur, comme on dit. Celui-là sait guérir la rage. »

— « Dans le temps, concède Thumette, mon père a vu, à ce qu'il disait, enfermer ces pauvres malades dans la chambre, sous la tour, pendant que, dans

l'église, leurs parents imploraient Monsieur saint Tujen et Madame Marie de la Pitié (*Itron Varia an Druéz*).

— J'ai entendu dire, coupe Youen, en se versant une goutte de fort (*hini kreo*) dans le café, offert par Thumette à ses hôtes, qu'on a étouffé pas mal de chrétiens dans ce cimetière, entre deux couettes ? »

— « Taisez-vous ! commande sa patronne. Si vous avez bu, vous avez pourtant assez mangé pour ne pas dire de bêtises :

*Eul lom hep eun tamm
A ro d'an den lamm !
An tamm hag al lom
A zalc'h den 'n e blom !*

« La goutte sans le morceau fait trébucher son homme ; le morceau et la goutte le maintiennent d'aplomb. »

— « Ah ! On dit cela aussi du côté de Quimper ? s'étonne Thumette. Tenez, voilà la procession ! »

Le retour

Maintenant *Bijou* trotte allègre, sur le chemin de son écurie lointaine. Les voyageurs se taisent. Vefa Marquer est calme. Sa confiance dans un destin meilleur lui est revenue, près de la belle cheminée des fonts baptismaux, comme si saint Tujen l'avait accueillie dans son intimité. Elle n'a point oublié, pour autant, les autres bienheureux habitants de la vénérable église : Notre-Dame de Pitié, qu'aiment à implorer les mères bretonnes, parce qu'elles sont, comme elle, exposées à tant de chagrins ; la Madeleine, qui, toute pécheresse qu'elle fût, a trouvé grâce ; saint Christophe, qui

fera de Lanig le plus beau gars du tirage au sort, et enfin saint Tonou, dont elle n'avait jamais entendu parler, mais qui doit bien être un saint paysan, un de ces saints qui ne font pas de bruit mais de bonne besogne pour les humbles qui les prient. Et, tard dans la nuit, Vefa Marquer, femme de Stephen Louët, maîtresse de Roscongar, rentre à sa ferme, l'âme libérée de la hantise des ténèbres et des maux multiples qui guettent les hommes...

La moisson

Lanig est en vacances pour deux longs mois. Voici la moisson. Au champ d'expérience des Likès, il a appris à se servir d'une faucille, à l'aiguiser à la pierre et au marteau. Son père, dans un coin retiré des sillons, lui enseigne la manière de couper, d'une brassée, un bel assemblage de tiges (*stropaden*), puis à l'engerber, à rassembler les javelles par petits groupes, pour que l'épi achève de mûrir au moindre rayon de soleil.

Dimanche, en allant à la grand'messe, le père et le fils déposeront la plus belle de ces gerbes, liée de rubans rouges, aux pieds de la statue de saint Flacre, en *bragou-braz*, adossée à son pilier. Ce seront les prémices du jeune agriculteur, sans compter les boisseaux de grains divers auxquels a droit ce patron des laboureurs et que Lanig versera lui-même, dans la grande arche, près des fonts baptismaux.

Plus loin, Youen mène la troupe des faucheurs, les mêmes que pour les foins. Ce sont des journées bien fatigantes, commencées à la lumière du jour (*goulou-deiz*) et achevées à la nuit noire (*serr-noz*). Aussi, s'est-on sustenté plantureusement, car : « Eur

zac'h goullo ne c'hal ket chom en e zaw ! » « Un sac vide ne peut demeurer debout ! »

Et quand ces guérets seront tondus, que les chars richement chargés d'épis auront apporté leur butin aux meules de l'aire, ce seront les pénibles journées de battage, avec le court repos de la méridienne (*kousk-kreisté*), ou des brèves heures de la nuit,



dans le tombeau du lit-clos pour les maîtres, dans les granges, les pailiers ou sur l'herbe douce du courtil, pour les engagés saisonniers. Heureux, ces derniers si, sous notre humide et changeant climat, ils ne doivent, durant la nuit, chercher un abri à l'étable ou l'appentis. Le métier des champs est dur, mais aussi quel noble métier !

Lanig apprend, de son père, à dresser la meule de ces javelles, en attendant leur passage à la machine (*dornerez*). Qu'il sache bien, surtout, comment empêcher la pluie d'y pénétrer :

*Bern ed gleb ha teil louët
'Gass eun oac'h da glask e vouët !*

« Tas de blé mouillé et fumier moisi font d'un maître de maison un mendiant ! »

Et l'on va rentrer successivement, ainsi, l'orge, l'avoine, le seigle et le froment. Puis, en fin de

compte, ce sera le blé noir, et tout cela avec les soins méticuleux, quoiqu'un peu routiniers, qu'y apporte le Breton scrupuleux quant aux choses de la terre, et travaillant plus pour travailler que pour gagner :

*Ar gwella bara da zibri
A vez gounezet o c'houezi !*

« Le meilleur pain qui se mange est celui gagné par la sueur ! »

Le battage au temps jadis

Longtemps on a battu au fléau. Et, bien que la batteuse à manège date d'environ 1850, aucun des hommes qui se pressent autour d'elle, sur l'aire de Roscongar, n'ignore le maniement du fléau. Youen, à ses heures de liberté, va parfois donner un coup de main charitable, l'été, pour battre le peu de seigle d'un autre penn-ti. Ces fléaux se composent d'un manche d'un mètre et demi de long (*fust*), manche qui se termine par deux anneaux de cuir, l'un dans l'autre. Au dernier est attaché un second bâton, long d'un mètre (*ar walen*). Le grain est étendu sur l'aire, vers les 9 heures du matin, les gerbes couchées, les épis dans le sens des bords de l'aire, et par couches différentes, ayant chacune un nom. On laisse le soleil les dessécher (*krasa*) un peu avant de commencer. Quelquefois, trois équipes se relèvent. Deux rangées, face à face, opèrent en même temps, la première avançant toujours, la seconde reculant... Le temps est au Breton comme à Dieu. Un batteur de blé, c'est un homme, et les femmes qui, de la fouche ou du balai de genêt, rangent la paille, ont des comparaisons flatteuses.

Alors, sous ces regards admiratifs, les batteurs n'y vont pas de main morte :

*An hini a vez e graz ar merc'hed
N'en deuz na naon na sec'hed !*

« Celui qui est dans la bonne grâce des filles n'a ni faim ni soif ! »

Le manège

A Roscongar on ne connaît plus que la batteuse (*an dornerez*) actionnée par un manège à chevaux. Le premier travail, exigé à Lanig avant son envoi aux Likès, fut d'être posté au centre de ce manège sur une plate-forme, simple planche tournante.



Une perte d'équilibre et, comme cela s'est vu trop souvent, le jeune écuyer est jeté aux dents avides des crémaillères. Ce rôle, rempli par un enfant, est aussi dangereux, quand on y songe, que celui de l'homme qui nourrit la machine de gerbes. Peu de saisons se passent sans que de ces deux causes ne

naissent des accidents de battage. Que de membres coupés dans nos campagnes ! Pour les enfants des indigents ou des travailleurs, c'est la condamnation à la mendicité. Les fils de famille ainsi maltraités (*marc'hagnet*) iront à la ville et feront des clercs de notaire ou d'huissier. Ils deviendront peut-être même notaires, fonction si multipliée dans la Bretagne d'avant 1789, et pour laquelle le Breton semble avoir une inclination. On a vu l'une des personnalités de notre journalisme provincial, Corentin Le Nours, directeur du « *Courrier du Finistère* », devoir à un pareil accident, qui le priva d'une jambe, d'être l'excellent écrivain que les Bretons regrettent.

Lanig est aujourd'hui presque un homme. Il a le prestige des Likès. On l'emploiera donc à autre chose qu'à faire claquer la chambrière, de son pivot tournant. Il donne la main à Youen pour continuer le tas de paille du courtil et faire prendre à cette forme rectangulaire l'aspect d'une voûte en berceau, propre au Sud breton, tandis que le Nord, l'ancienne Dommonée, a gardé, après des millénaires, le cône des fermes de Grande-Bretagne.

Plus le jour décline et plus s'émanche ce personnel saisonnier rassemblé d'un peu partout, en même temps qu'amis et voisins bénévoles, à titre de revanche. L'activité n'en est pas moins débordante, entretenue par quelques accolades à la buire... De plus en plus drues et salées tombent les plaisanteries sur les balayeuses de l'aire, dont certaines sont enchantées, dans leur modestie trompeuse, d'un hommage brutal... en paroles. Toute la concupiscence refoulée du Breton déborde en exutoire : « Dire, pas faire ! » (*Lavaret hep ober*). Comme aux foins, il y a quelques semaines, les *youc'hadennou* font passer un frisson au cœur des citadins attardés dans la campagne suburbaine.

Peurzorn !

Voici la nuit et la fin des travaux de la moisson à Roscongar. Les parents de Lanig veulent témoigner, à leurs hôtes, comme à leurs auxiliaires, leur satisfaction. C'est le *peurzorn*, le dernier repas de la batterie qui s'offre à l'appétit des travailleurs.

Katel Vrillen s'est dépassée. Les voisins trouveront place en se serrant aux tables de la maison, celles du haut et du bas-bout. Les femmes attendront que leurs seigneurs se soient repus, avant de s'asseoir elles-mêmes au festin. Cette marque d'infériorité est la coutume et c'est de cœur délibéré que la femme bretonne accepte ces apparences de servitude qui n'en déguisent que mieux sa royauté absolue. Les plus mauvais morceaux ne seront pas pour le beau sexe ! Les garçons, les mercenaires iront, en mains écuelle et tasse, camper sur les lieux du travail ou dans les hangars. Les servantes ne les oublieront pas. Il ne s'agit plus de bouillie d'avoine ou de sarrasin, craquant sous la dent comme du sable, ni de lait aigre avec des patates. Mais toutes les bassines de la maison sont réquisitionnées pour la soupe qu'apportent à bout de bras les serveuses.

*O soupe ! O grasse soupe ! Opulente préface !
O soupe aux larges yeux nageant à la surface !
O carottes ! O choux ! O légumes !*

Quand cette soupe sera bafrée, comme le dit le bon Guyader dans le poème de *L'Andouille du Recteur*, on entendra le rauque soulagement de plus d'un estomac. C'est, là, politesse vieille comme le monde, qui magnifie l'abondance et l'excellence des mets, politesse pleine de franchise et de simpli-

cité... Partout le cidre remplit les verres et les bols mobilisés du dressoir. Voici, avec une certaine confusion, toute à l'honneur des maîtres et de leurs grands biens, le bœuf et le lard, la tête de veau, la *viande douce*, les saucisses que Corentinig a rapportées de la ville et cette andouille, accrochée au travers de la cheminée par Jaketta, il y aura deux ans aux Gras (*Morlarje*) quand on tua le cochon. Par raffinement, Stephen Louët fait partager à l'homme de la Tourelle son goût pour la salade vinaigrée, saupoudrée de sucre. Quelques têtes de salade poussent, en effet, dans le courtil, égarées dans un fouillis d'églantiers. Et pour achever un repas si beau apparaîtrait l'inévitable riz aux pruneaux, des solennités.

Dans la nuit chaude

Soudain, de la cour et de l'aire, montent des chants. Le fermier reconnaît la complainte du « *serjant-major* », qu'il apprit avant d'aller au régiment. Les voix de tête poussent le *kan* (chant), dont tous reprennent le *diskan* ou « *déchant* », qui est la répétition du même vers. C'est l'étourdissement final, le coup de bâton qui achève de les rendre gris (*badawet*), car il y en a plus de soixante couplets !

Dans la maison, le père de Lanig fait apporter le café à ses hôtes principaux. Le voisin de la Tourelle invite Vefa Marquer à s'asseoir. La politesse bretonne veut cette marque de déférence de l'invité à la maîtresse du logis. Ici encore, l'ivresse monte, l'eau-de-vie est à la disposition des convives et, sur l'invitation paternelle, Lanig s'en verse bonne rasade : « Tu es un homme, maintenant ! » (*Breman cmaout eur goaz !*) Ah ! si le T. C. F. Calamandre

le voyait ! Quant au vieux Tad-Koz, il s'en est allé coucher au grenier, dès le coup de cinq heures. Il n'a plus l'entraînement. Il est « *allé saoul* » de suite. Et pourtant cette eau-de-vie n'est pas d'un degré éminent.

Cependant, on n'est pas ennemi de l'eau. Il faudrait un peu de pluie, puisque les récoltes sont à peu près rentrées dans le quartier. Cette année, tout a été à souhait. M. le Recteur n'a pas eu besoin de conduire le patron de la paroisse, saint Alor, demander à « sa sœur », M^{me} Marie-du-Drenneg, en Clohars-Fouesnant, de lui donner du beau temps. Un peu plus, c'était la Vierge qui serait venue à Localor, avec les croix et les bannières, sous deux heures d'ardent soleil, solliciter la pluie bienfaisante :

*Da sant Alor evit kaout glao
Ha d'an Dreneg vit amzer vrao.*

Enfin, rassasiés de mets, comme les héros d'Homère, nos braves gens se séparent. La nuit est belle, et pour plusieurs le gazon sera une couche moëlleuse. D'autres essayent de regagner les lointaines chaumines. Quelques-uns ne retrouveront leurs pénates que longtemps après le premier chant du coq. Et s'il nous était donné de comprendre le langage des animaux, nous entendrions le dialogue suivant :

LE COQ, sur le ton du cocorico. — *Teu ar mestr d'ar gear !* (Arrive le maître à la maison.)

LE CHAT. — *Meo ! meo ! meo !* (Saoul ! saoul ! saoul !)

LE CHIEN. — *Atao ! atao ! atao !* (Toujours ! toujours ! toujours !)

LE COCHON, pacifique. — *Peuc'h ! peuc'h ! peuc'h !* (Paix ! paix ! paix !)

CHAPITRE V

L'HIVER A LA FERME BRETONNE

LA QUÊTE DU VICAIRE. — LES TRAVAUX D'HIVER. — LA BANNIÈRE.
— LE TIRAGE AU SORT. — ON TUE LE COCHON. IL Y AURA
DES BOUDINS. — LES HONNEURS POSTHUMES. — LA VISITE DU
PILHAOUER. — PRIMELIG-AR-JEU, CONDUCTEUR DES AMES.

La quête du vicaire

Lanig a terminé ses études, — il est de la jeune classe. Son père le délègue pour accompagner le vicaire, dans sa quête annuelle. De village en village, passe, cahotant dans les mauvais chemins et les fondrières, le char-à-bancs de Roscongar. Le prêtre est trinqueballé entre le conducteur et un gros notable, dont la blouse entr'ouverte laisse voir les jaunes broderies du gilet, semées de points violets, verts et blancs. A l'arrière du véhicule, des sacs attendent les offrandes. Au long des chemins, encaissés, parfois, entre de hauts talus, les araignées ont tissé leur toile, où brillent les perles de la rosée matinale.

L'aube pointait, la terre était humide et blanche.

.....
L'araignée étendait ses fils dans les sentiers

Et ses toiles d'argent au-dessus des landiers.

Plus loin, ce sont des guérets aux sillons fraîchement charrués, et qui fument encore. Le trajet s'interrompt souvent. A chaque seuil il faut descendre, sourire d'un air entendu, recevoir l'offrande, trinquer, à condition de bien porter la toile... Quelques mesures d'orge, ici, de froment, là-bas, de blé tiré des grands coffres antiques, où il s'amasse, et qui sont, sans qu'on s'en doute, autour d'eux, avec leur sculpture linéaire ou florale, des témoins vénérables du Passé. Parfois une moche de beurre se joint à cet approvisionnement, dont le prêtre aura le souci de faire argent. Des maisons désignées ont préparé le repas de midi, où figurent les crêpes et le lard... Le menu n'a pas changé depuis Brizeux :

*Anne, sur le bahut, apporta du laitage,
Des crêpes de blé noir s'élevant par étage.
Hélène aussi servit un grand morceau de lard.
Et tous les serviteurs au régal prirent part.*

Plus que le clerc des « Bretons », Lanig devient un personnage. Non seulement il participe aux honneurs que le rang et la fortune valent aux siens, mais voici que son père se repose sur lui de l'organisation des travaux.

Les travaux d'hiver

Youen se fait vieux. Il est routinier et n'accepte aucune observation. « Vieux serviteur d'un bon maître, dit le proverbe, n'a pas coutume de bien servir » :

*Koz mevel gant eun oac'h mat
N'e ket boazet da servicha mat !*

Les innovations apportées par le jeune homme irritent le vieillard. Par un accord tacite, Youen

se réserve les opérations du vannage à la machine, qui, depuis longtemps, a remplacé l'antique procédé du crible à la main. D'ailleurs, cela l'amuse comme un enfant de tourner cette roue. De même, il préside encore à l'arrachage des pommes de terre, avec un soin méticuleux. Mais il a reculé devant les nouvelles méthodes de fabrication du cidre. Lanig veut proscrire absolument, des pressées, jusqu'aux pommes gâtées, alors que le bonhomme n'y regardait pas de si près et que peut-être plus d'un crapaud fut malaxé, de « son temps », sans qu'il y prit garde... Le jeune maître n'admet pas davantage les pommes tombées d'elles-mêmes, depuis le commencement de la saison. Il exige, des ramasseurs, le respect de la pomme qu'ils gaulent. Il veut qu'on en sépare les espèces : les amères tachetées (*c'houero-briz*), d'une part, et de l'autre les douces amères (*c'houero-dous*). Pas d'eau non plus dans la cuvée ! Toutes ces façons ne trouvent pas assez d'ironie chez le vieux. Comme s'il ne savait pas ce que c'était que du cidre !

La renommée de Lanig a dépassé son village et Stephen est fier de son fils. Nul ne s'entend mieux que lui à relever les talus, à entasser les cailloux, à les revêtir de mottes de gazon, à semer, sur le faite, l'or futur des landiers, aux piquants aigus comme des dards. Ce bon fils est encore très apprécié, aux alentours, par son ardeur aux défrichements, et surtout pour une raison qu'on ne veut pas s'avouer. Lanig est un merveilleux organisateur de ces travaux de l'hiver où fermiers et amis répondent à l'invite. Ils sont venus, nombreux, ces aides bénévoles, armés de leur tranche, pour peler la surface offerte. Il s'agit d'aplanir l'étendue de l'écobuage (*ar maradeg*), de bien répartir les tas de racines, auxquels on mettra le feu, et dont la cendre va, pour la première fois, féconder le sol.

On y sèmera d'abord de l'orge et du blé noir. On a remarqué que les terres, appropriées par Lanig, sont moins sujettes que d'autres à voir se renouveler, l'an prochain, la poussée opiniâtre des ajoncs fauves. Aussi le jeune homme est-il fort recherché parce qu'il se fait obéir sans en avoir l'air. Déjà les mœurs sont moins simples qu'au temps du *Tad-Koz* ; sans cela, on verrait, comme autrefois, la jeune fille du fermier pour qui l'on travaille venir, au moment du grand repas final de l'écobuage, offrir, au meilleur artisan de la terre nouvelle, le ruban de soie tramé d'argent, prix de sa victoire.

La bannière

Toutefois, le beau sexe rend volontiers à Lanig l'hommage qui lui revient... Cette année, pour le pardon d'automne, et comme c'est la coutume, la grande et lourde bannière de saint Alor a été confiée aux jeunes gens de la classe. Le sort a désigné Lanig pour la sortir de l'église... Grande affaire... Les versets du *Magnificat*, alternés avec le tambour de Jilvestr, avec le chœur des jeunes filles, sont comme un hosannah à la force de Lanig, force accusée par le jeu des bras, du buste en arrière, de la tête, levée, au moment où, comme un joueur de perche (*c'hoarer-laz*), il abaisse, sous la tribune, la formidable enseigne paroissiale... Sur le velours vert, se détache, en relief, le bon saint Alor portant rochet, chape et rabat... Comme notre jeune homme redresse élégamment l'enseigne, une fois franchi le tunnel des porches ! Un prompt regard à travers les tombes, et il a reconnu, rougissante, sa douce de Saint-Cado qui, bien sagement, avec sa mère, attend en l'admirant la sortie de la procession.

Le tirage au sort

Le conseil de revision est, aujourd'hui, la seule opération militaire précédant le service. Il n'en était pas de même à l'époque, encore si proche, dont nous parlons. Le Conseil ne venait qu'après le tirage au sort, la conscription. Au temps du *Tad-Koz*, un seul jour de terreur régnait dans les campagnes, comme l'a conté le vieillard à son petit-fils... Tel quittait le matin son village n'y revenait qu'au bout de sept ans, à moins qu'il ne fût de retour le soir même, ayant échappé à l'armée par un bon numéro ou acheté un remplaçant au marchand d'hommes. On trouvait, à Quimper, des remplaçants pour cent écus, à l'enseigne du *Grand Kerengo*. Pour cela, il fallait être bien de chez soi. Le *Tad-Koz* avait eu la chance de tirer un chiffre élevé, et il était retourné, le soir, à Roscongar, délivré de tout souci militaire, chagrin, cependant, de ce qu'il avait vu. Ses camarades, moins heureux, avaient dû laisser tomber, sur-le-champ, leur longue chevelure, sous les ciseaux, en pleine place Saint-Corentin. Bientôt des pantalons militaires usagés remplaçaient les braies et guêtres brunes, et on voyait les conscrits partir par compagnies, au service du Roi des Français. Ils gagnaient ainsi leur lointain exil, à force de longues étapes. Dans un coin du parvis de la vieille cathédrale, des chanteurs populaires faisaient entendre la *gwerz*, alors toute récente (1839) des *Paotred-Plomeur*. Ce chant, le barde de Scaër l'avait « levé » comme un encouragement aux conscrits de son temps. Il recommandait à ceux-ci la résignation, en face d'un sort moins terrible que celui de leurs devanciers. « Il n'était plus ce temps, disait la chanson, ce temps noir et cruel, où les jeunes gens jetaient malédiction à leur jeunesse,

« où » Napoléon était le vrai chef, le vrai loup de guerre, sans pitié pour les pauvres mères, et leur enlevait leurs enfants. Avec Dieu, ils sont, hélas ! sous la terre, leurs os sont plus blancs que la cire. »

La *gwerz* montrait les *Conscrits de Plœmeur*, célébrant eux-mêmes leurs propres funérailles, puis elle s'achevait sur une note consolatrice :

*Tud iaouank, tud glac'haret da guitât ar Vro
Ar peoc'h a zo er bed, hag ar bed a zo brao
It eta a galon vad, epad ho iaouankiz
C'houi a lavaro eun deiz : Gwelet em euz Pariz !*

« Jeunes gens désolés de quitter le pays — La paix règne en ce monde et le monde est beau — Allez donc de bon cœur, durant votre jeunesse — Vous direz un jour : j'ai vu Paris ! »

Or, le père et la mère de Lanig sont venus en ville, malgré un temps affreux, et sur cette même place de Saint-Corentin, qui avait vu tant de réfractaires, tant de luttes de jeunes paysans contre les gendarmes, tant entendu de cris et de lamentations des mères :

A strinke, o tifronka o ene d'an env...

« qui lançaient, en sanglotant, leur âme vers le ciel... », les époux Louët, eux aussi, sont venus, comme l'avaient fait leurs vieux. Entre l'Hôtel de Ville et la Cathédrale, les a frappés l'annonce du mauvais numéro tiré par Lanig : 5 sur quarante conscrits de la paroisse. On le voit bientôt sortir avec, à son chapeau, un chiffre gigantesque. Il lance des *youc'hadenn* peu sincères, où se traduit la détresse intime de son âme. Mais ses réflexions sont abrégées par Bastien Foll, autre conscrit de Localor et cérémoniaire des beuveries. Bastien met,

dans la main de son camarade, le drapeau de la classe... Lanig ne remarque pas Vefa Marquer, le mouchoir sur les yeux, à la pensée des « pays



chauds » (*broiou tom*) où va guerroyer l'infanterie de marine, réservée aux numéros malchanceux. De tenir le drapeau est, pour Lanig, le rappel de la bannière. Il crâne. Ses *You!* ont plus de sincérité.

On lui a épinglé, au velours du chapeau, un camélia rouge et un autre au haut bout de la hampe. Les camarades, derrière, se prennent par le bras et, en dépit de la pluie qui ruisselle des chapeaux aux larges bords, sur les chupens piquées, le groupe de Localor prend la direction de la lointaine rue du Chapeau-Rouge. Leurs braillements sont bientôt couverts par d'autres, plus proches. Il faudra peut-être, selon l'usage, en découdre avec les gars des autres paroisses.

Ainsi, tout le jour se passe d'auberge en auberge. Cidre et eau-de-vie alternent, avec, parfois, du vermouth, qui commence alors à paraître dans les campagnes. De pauvres vieux, des vieilles, abrités sous le grand parapluie de cotonnade bleue, à chaque sortie des cabarets, implorent : « *Va faotr ! Va faotr ! deomp d'ar gear !* » Les instances des vieux parents sont vaines. Eux-mêmes, d'ailleurs, se piquent au jeu de la bouteille. Eux aussi, pour se réchauffer, pour avoir moins de peine, goûter quelque joie, srotent du café avec du « fort ». Mouillés au dedans, mouillés au dehors, ils se mettent, de leur côté, à chanter « *Serjant Major* » ou quelque couplet de « *Kimiad ar soudard iaouank* » (les adieux du jeune soldat) de Prosper Proux, bien en accord avec leur douleur folle :

*Va c'halon a zo fraïlhet
Dre nerz va enkrezou
Va daoulagad entanet
N'o deuz mui a zaëlou !*

« Mon cœur est brisé — Par la force de mes angoisses — Mes yeux sont enflammés — Et n'ont plus de larmes. »

Enfin les époux Louët sont rentrés à Roscongar, avant leur fils, plus épris de boisson (*badawet*) que

son père. « Le pire, pense Vefa Marquer, c'est qu'il va falloir recommencer pareille journée pour le conseil de révision, sans pouvoir souhaiter que Lanig échappe, cette fois, à la déclaration d'être bon pour le service. Refusé au Conseil, trouverait-il seulement une jeune fille pour l'épouser ? Et dire que, jadis, on a vu des gens cachés pendant des années, dans des retraites inaccessibles, pour fuir l'obligation militaire. Aujourd'hui, le petit-fils d'un réfractaire se doit, pour être regardé comme un homme d'honneur, de « faire son congé » !

On tue le cochon !

Il y aura des boudins !

Le ciel de Bretagne est bas et gris, dans cette fin d'hiver ; on approche des jours gras, et l'atmosphère sera accueillante aux buées de la « lessive du cochon » (*kouez ar pemoc'h*). Stephen Louët et son fils se sont résolus à occuper la journée du samedi précédant la fête à la tuerie de la bête grasse. Ainsi, le dimanche, rendront-ils aux voisins et amis les politesses dont ils ont été les obligés, à l'occasion d'écobues (*maradegou*), de charrois (*charreou*), d'aires neuves (*leuriou nevez*), travaux rustiques où l'invité paye de sa personne, de ses attelages et de ses chevaux, mais vit au compte de l'amphytrion, en perpétuels festins. Roscongar donnera donc, cette année, le festin du cochon (*fest an hoc'h*) et le festin de boudins (*fest ar gwadigennou*). On tiendra table ouverte jusqu'au mercredi des Cendres, journée pleine, encore, de la tentation des Gras. On mettra deux barriques de cidre en perce, et une de gros vin bleu, que le marchand assure être du bordeaux (*Gwin Vourdel*). Assez de « barbotages » (*gweleten*) sont allés avec

le seigneur *Tatac'h*, comme disait Lanig, quand il était petit, en parlant du cochon (*ar Pemoc'h*), sauf votre respect ! (*resped deoc'h !*). Qu'il en a absorbé de vidanges de soupes de casernes, ce porc ! Deux fois par semaine, Lanig et Bijou, l'un transvasant, l'autre tirant le haquet, sont allés chercher les restes au quartier de la ville proche. Après nouvelle ébullition, sur le foyer de lande, dans la petite maison (*ti-bihan*), au bout de l'écurie, et mêlée de balayures de greniers, d'épluchures de patates, cette lavasse a été servie aux porcs encore libres, dans les auges de pierre, éparses sur la cour, et dans celle de hêtre pour le prisonnier de la soue. Avec les vapeurs, se dispersent d'aigres odeurs... A peine, chargé de graisse comme il l'est, l'animal condamné peut-il se soulever sur ses courtes pattes, futurs *ex-voto* à saint Antoine, alors qu'elles seront bien fumées. Le pauvre avale encore goulûment ce trempage et sa tête retombe, bientôt fatiguée, dans sa fange éternelle... Des *hoc'h*, *hoc'h* gloussent, antiques onomatopées, qui valurent au cochon son nom celtique. C'est lui que les gens de la ville, gens à manières (*begou figus*), amenés par leurs affaires à Roscongar, passant près de la soue, ont proclamé : « *Sale comme un cochon !* » Pour lui, il exige un épais barbotage et les vieux disent qu'on a vu, dans le temps, des bêtes à l'engrais s'enfuir si, d'aventure, elles apercevaient se reflétant, dans le brouet, leur image...

Et pourtant, dans sa conscience obscure, le porc ne se trouve pas si heureux qu'on le prétend :

*N'eo ket brao bout eur pemoc'h !
War va fe, me lavar deoc'h !*

« Ma foi ! je vous le dis : « Il ne fait pas beau être un cochon ! » Petit porcelet rose, on l'a diminué

(*spazet*) de ses attributs, pour lui ôter tout souci autre que celui de cultiver son embonpoint. Afin de l'empêcher de dégrader les routes communales, au hasard de ses errances, ou de fouir les talus, on a armé son groin d'un anneau de fer (*minel*). Ce n'est pas que ses maîtres ne fassent pas cas de lui ! Pour le protéger de la trichinose, de l'angine, il a été recommandé à saint Antoine. De sa portée, un de ses petits frères est allé au bourg, dans un sac, payer pour les autres. D'ailleurs, la statue du bon saint, en robe de bure et pèlerine à capuchon, encadrant une forte barbe blanche, la main gauche appuyée sur le bâton en T des Pères du Désert, s'accompagne, à l'église paroissiale et dans les moindres chapelles de dévotion, d'un porcelet portant sonnette au col et la queue en vaille... Mais depuis un moment, l'animal, trop gavé, comprend, à certains regards humains sur sa douillette personne, qu'on s'occupe beaucoup de lui...

Moc'h zo er wiz !

« Il y a porc dans la truie », philosophe-t-il, voulant dire, par là, qu'il y a « anguille sous roche ». Il a entendu parler de la prochaine arrivée de *Creac'h-Bin* et n'oublie pas que c'est depuis la dernière visite du hongreur qu'il occupe cette soue, son frère qui l'y a précédé ayant disparu...

Creac'h-Bin, prévenu en effet, par Stephen Louët, arrive, de bon matin, le samedi. A travers sa somnolence et les fentes de l'huis, le porc considère ce petit homme à mine chafouine, rasée, pleine de componction, propre dans sa blouse bleue et le pantalon blanc d'étoffe poilue (*bragou poulloudek*), de mise pour les corvées sales... A vrai dire, les fonctions de *Creac'h-Bin* participent, à la fois, du Ciel et de la Terre. A cette heure, il ordonne (tel

entasser dans la jarre de terre cuite (*kelorn*), sur le couvercle de bois de laquelle, dans un endroit frais et sec, on mettra de grosses pierres. L'hiver prochain, de cette saumure, on fera un remède contre les engelures des pieds et des mains. Excellent également pour les coupures, le fiel raccorni dans un coin de cheminée. Ainsi la brave bête change en bienfait, pour ses bourreaux, la sécrétion symbolique de la Haine et de l'Envie... Que dites-vous du legs touchant que voilà ? D'autres boyaux, mis en sel, sont réservés pour une confection plus solennelle et plus privée de l'*andouille*, qui, suspendue à sa claie dans l'intérieur de l'âtre, parlera, longtemps à l'avance, des festins futurs...

Les hommes ont mis à part le filet (*kabon*) pour M. le recteur et surtout pour sa domestique (*kara-bassen*). Pour le gentilhomme du manoir, avec qui on échange de bons procédés de chasse, on réserve la longe (*lounezen*). Les rognons, qu'on ne saurait manger sans dégoût, les bourgeois de la ville, clients de la petite laitière, seront ravis d'aise qu'on les leur offre... Chacun son plaisir !... Les gens de la ville sont tellement étranges... Ils mettent du madère avec ! Passe quand Katel Vrillen arrose de madère des anguilles frites, ça se comprend, encore qu'il vaudrait mieux le boire ! Mais avec des rognons, qui comme chacun sait... Enfin, pouah ! A tous ces présents, se joindront quelques saucisses, une tranche ou deux de fromage d'Italie. Vefa Marquer ira elle-même les porter. Ils seront enveloppés dans une serviette bien blanche. Elle sera aimable. Elle connaît le degré de révérence due à chacun. Elle sera, elle-même, fraîche et appétissante ménagère, dans ses habits de dimanche.

Fest-an-hoc'h ha gwadigennou !

Dimanche ! après la messe, de nombreux parents et amis répondent à l'invite. La nouvelle s'en est répandue partout.

*Ar re vouzar hag ar re-zall
A zigassas kelou d'ar re-all !*

« Les sourds et les aveugles l'ont annoncée aux autres ! » La maison est pleine de convives, comme au « *peurzorn* » :

*Kanomp an tatak'h hor mignon, hor porc'hel !
War zaw Breiziz ! Kanomp a vouez uhel !*

« Debout, Bretons ! chantons à haute voix, chantons le *tatak'h*, notre ami, notre cochon !... »

La soupe de lard est engloutie, le lard aussi. C'est le tour des boudins, reptiliens et noirs comme le diable. Il y a place pour eux, dans ces estomacs insondables, où le cidre les aide à descendre et le vin les pousse... Les saucisses suivent, plus discrètes, et le pâté (*ar fourmach*), encore chaud, va-t-il clore le défilé ? Nenni dà ! Nous sommes au Morlajez ! (les *Gras*). Il convient de faire encore fête à cette omelette baveuse, saturée de beurre noir.

*Netra gwell hag eun elumen viou
Gant silsig ha gwadigennou !*

« Rien de meilleur qu'une omelette avec saucisses et boudins ! »

La visite de Pilhaouer

*Pilhou ! Tam ! Digorit ar gloued !... Chiffons !
Morceaux ! Ouvrez la barrière ! — Qui va là ? —
C'est moi ! Herveig le chiffonnier (pilhaouer !)*

A cet appel, Lanig est sorti. Bientôt il rentre, avec un petit homme noiraud et sec, au pantalon de pièces disparates et collant sur des fesses absentes. Par-dessus sa courte chupen noire, cet homme porte une peau de bique sans manches, et sa coiffure est celle d'un « torero ». C'est le nomade montagnard qui, dès les jours longs, descend les



pentons de l'Arrez vers la plaine cornouaillaise ou léonarde, au choix. Il vient chercher les chiffons pour les papeteries, les vieux os pour les raffineries, et il paye en marchandises de troc, assiettes et bolées, poteries communes dont Jaketta a déjà plusieurs spécimens pour le ménage de ses vieux jours. A elle, en effet, selon la coutume, chiffons et os de Roscongar ! Tout à l'heure, elle chargera elle-même, de sa marchandise, la charrette attelée du petit bidet aux longs poils, mais en attendant elle pousse les plats devant l'assiette d'Herveig, emplit son verre d'un coup de vin.

Herveig aime à rire et à conter. Il a des histoires dans son sac et à ne jamais s'arrêter, et surtout de celles qui intéressent le plus ce peuple, dont les préoccupations les plus matérialistes de l'heure ne prévalent jamais contre le fond mystique : les histoires de revenants et des histoires de revenants facétieux. Mais Herveig s'est aperçu de la présence de Créac'h-Bin, et il est visible, à sa réserve, qu'il l'avoue pour son supérieur, dans une hiérarchie secrète. A toutes les prières qu'on lui fait, il jure de ne parler qu'après lui.

Creac'h-Bin n'est pas en effet qu'un hongreur et un égorgeur de porcs. Il est surtout ce qu'on appelle un saint (*eur Zant*), comme la tante Berc'hed et Madalen du bourg sont des « saintes ». On est « saint » ou on ne l'est pas. Il n'y a là aucun reproche de bigoterie, mais la constatation d'une sorte de sacerdoce inférieur, ou plutôt étranger à celui du prêtre. Saint ! il ne serait venu à la pensée de personne que Creac'h-Bin ne fût pas un saint, lui qui assiste les mourants et récite les *grassou* aux veillées funèbres. Cependant, soit fausse modestie, soit pour se faire prier, Creac'h-Bin se tait.

« Primelig-ar-jeu » conducteur des âmes

Alors Herveig de demander : « Qu'advient-il de Primelig-ar-jeu ? Je ne l'ai rencontré, cette année, ni du côté de Saint-Rivoal, ni à Loqueffret, ni à Brennilis ! Il est conducteur d'âmes, si je ne me trompe. »

— « Oui bien ! répond Creac'h-Bin, Primelig est mort, un peu après la fête de l'Anaon (*Doze d'o fardono* !) »

— « Comment est-il parti avec l'Ankou ? »

— « Les médecins ont parlé de chaud et de froid, comme si c'était quelque chose qui ne serait arrivé qu'à Primelig ! Après la pluie, le beau temps, après le chaud, la glace. Ça a toujours été ainsi. Rien de changé ! M'est avis qu'il était trop vieux, à présent, pour conduire ses barbets sans yeux. En a-t-il lâché un qui l'aura assailli ? A-t-il rencontré au retour du « Youdi » les gars du Sabbat (*Paotred ar-Sabbat*) ? En ont-ils « fait un homme » ? Et d'ailleurs on ne peut être et avoir été. Il était sur l'âge... (*Erru e oa war an oad.*)

*Warlec'h merc'her e teu iaou
Biskoaz n'int henvel o daô !*

« Après mercredi vient jeudi — Jamais ils ne se ressemblent. »

— « Vous le connaissiez bien, Creac'h-Bin ? »

— « Comment donc ? rue Tenvel, depuis quarante ans, nous habitons sur le même palier (*pondalez*) et c'est moi qui « ai fait autour » pour l'ensevelir et pour les grâces. »

— « Oh ! racontez-nous comment étaient ses manières (*e doareou*) » insiste la maîtresse de maison, avec l'approbation générale.

Toutes savent fort bien cette histoire de conjuration des morts pour l'avoir cent fois écoutée. Mais quel plaisir de l'entendre d'une bouche si experte en ces matières, et quel assaisonnement, au plaisir, l'épouvante des choses du trépas !

Evithi da gaout drein e karer ar rozen ! Malgré ses épines, on aime la rose !

Or, voici en substance les façons de *Primelig-ar-Jeu*. On nommait ainsi le défunt, parce qu'aux fêtes de Lokmaria et dans tous les pardons d'alentour, Primelig tenait un tir à la roulette, où se gagnaient, sans jamais faire sauter la banque, de

paisibles macarons. Mais il avait un métier plus dangereux. A lui ces « messieurs prêtres » (*aotrounez-beleien*), lorsqu'ils avaient « conjuré » un revenant du genre du vieux Coulm, de Tregonblac'h, et l'avaient mué en barbet noir et sans yeux, confiaient l'animal pour le conduire au *Youdig*, un trou sans fond et bouillonnant, comme une chaudronnée de bouillie, au milieu des tourbières du Yeun-Elez, entre le Mont Saint-Michel et la Feuillée. L'animal, conjuré par le dernier prêtre visité à la suite d'un long parcours, quelquefois de neuf presbytères, se noyait lui-même dans ce trou, à condition que Primelig ne lâchât qu'à l'extrême minute l'étole du dernier de ces prêtres, étole dont venait d'être lié l'animal maudit. Lâché à lui-même, le mauvais chien eût entraîné Primelig à sa perte. La commission achevée, tout danger n'était pas écarté de la route du retour à Quimper. Toutes les épouvantes de nuit (*spontailhou-noz*) surgissaient à chaque pas. Nous en connaissons déjà quelques-unes. Mais ici s'y joignaient le sillon des éclairs, dans la nue, et, sur les cimes dénudées, le roulement du tonnerre, de gorge en gorge, la pluie tombant à décourager les lavandières maudites et les « lutins » de la lande (*tuzigou nog*), amateurs des paisibles clartés lunaires. Ils en cessaient leurs danses, pour rentrer dans leurs souterraines demeures, près de ces trésors qui, malheureusement pour les fils des hommes, s'évanouissent comme leur rêve. Que de fois Primelig avait cru sa dernière heure arrivée, tapi sous quelque buisson, à deux pas de la ronde infernale des Gars du Sabbat, plus à craindre que les facétieux korrigans :

Ha dal a naô

Prim a droad paotred !

Ha dal a naô

Dansomp ataô !

*Graët eo ar stal
Kerzimp raktal
D'an ifern da echu ar bal !*

« Et tiens du (nombre) neuf — *Vifs du pied* les gars ! — Et tiens du neuf ! — Dansons toujours ! — Le nombre y est ! — Courons de suite — En enfer achever le bal ! »

Mourut-il de l'assaut du chien noir, du battoir de la lavandière, de la rencontre du « garrou », d'un mauvais tour des « gens du Sabbat » ? « Pour moi, conclut Creac'h-Bin, je l'ai vu devenir tout jaune comme la cire des vœux faisant trois fois le tour d'une chapelle. Les couleurs de l'Ankou étaient peintes sur sa figure, bien avant qu'il ne fût fauché... »

— « Est-il vrai, fait la curieuse Coentinig, que les prêtres ont un gros livre, appelé le *Vif*, où sont écrits les noms des diables et le compte de chacun ? »

— « On disait cela, jadis, remarque Herveig le Pilhaouer. Quand on en parle à un prêtre d'aujourd'hui, il dit qu'il n'y en a jamais eu... »

— « Pourtant vous pouvez être sûr, affirme Creac'h-Bin, qu'on trouverait des *Vifs*, de grands livres où toutes ces choses sont imprimées (*moulet*). Il y en a, sûr, à la mairie de Quimper, dans la grande chambre aux livres, et mon cousin, qui est agent de ville, m'a assuré qu'on les avait attachés avec des chaînes, comme dans le temps. Mais personne ne va plus autour, car on n'apprend plus dans les écoles à lire à l'envers. »

— « Vous devez dire vrai, Creac'h-Bin intervient la fermière. Quand Chann Lagadec, d'auprès la gare de Quimper, a eu son mari (cheminot, qu'il était) écrasé sur le ballast, près de l'étang de Coroac'h, où on travaillait pour la ligne de Pont-l'Abbé, elle alla trouver son recteur, pour « mettre une messe »,

comme de juste. Trois francs que c'était, même qu'elle avait quêté, sou par sou, dans le quartier, comme il faut. Elle a besoin de ses sous ! Alors, elle dit au prêtre que si son homme était damné, ce que lui devait savoir, ce n'était pas la peine de dépenser trois francs « avec celui-là ». Le prêtre n'avait, n'est-il pas vrai ? qu'à consulter son livre... Or, ce prêtre s'est mis à rire, disant qu'il n'y avait jamais eu de livres pareils. »

— « De vrai, que leur apprend-on au Séminaire, au jour d'aujourd'hui ? remarque le pilhaouer. Autrefois, c'était réglé. Un clerc (*kloareg*) était instruit à chanter, à dire la messe et à conjurer (*stolta*). Pour maintenant, c'est le bâton changé avec eux, de bout en bout ! (*chenchet penn d'ar vaz*). Aussi ne sont-ils plus aussi savants comme dans le temps. »

— « Ils le sont peut-être davantage, hasarde Lanig, en riant. Dans le temps on mettait un peu le diable partout, et il y avait beaucoup de menteries dans ces racontars (*konchennou*). »

— « Si l'on peut dire ? » s'écrie Vefa Marquer, qui craint que son fils ne blesse Creac'h-Bin.

— « Les jeunes gens ne croient plus à rien », conclut tristement le petit homme.

Mais, comme dans le temps, il y a des peines et joies pour tous. Les uns pleurent, les autres chantent :

*Darn a ouel ha darn a gan
Ar bed a zo dudi ha poan !*

— « Pour de la peine, j'en aurai assez avec mon fils, quand il partira au régiment, se plaint la fermière. »

— « Dieu vous le gardera et Madame sainte Anne », assurent les convives.

— « Ainsi soit-il et Dieu vous entende ! » conclut la mère, dolente, avec un soupir profond.

*
**

Sans doute, longtemps, dans la nuit, Vefa répètera les vers du poète :

*Evit va mab am eus graët ar pez a hellen.
Peülhet am eus huelvar, melchon ha bentec'henn
Da noz war bord an hent distro.
Eur walenn staën, er bourg, zo d'in beniget mat,
En eur feunteun santel eo goalc'het an dilhad
Pere warc'hoaz' vo war e dro !*

Ainsi Hippolyte Violeau a-t-il adapté la plainte d'une mère bretonne, dont, près de la Vierge de Rumengol, s'était fait l'écho l'abbé Clec'h, mort curé de Plouguerneau et ami du poète brestois :

*Pour préserver mon fils, j'ai fait ce que j'ai dû.
J'ai cueilli, vers le soir, dans un sentier perdu,
Le gui, le trèfle et la verveine.
J'ai fait bénir au bourg une bague d'étain,
J'ai lavé les habits qu'il portera demain
Dans l'eau d'une sainte fontaine.*

CHAPITRE VI

LES PASSE-TEMPS ESTIVAUX A LA CAMPAGNE

LE SANG DU COQ. — L'AIRE NEUVE. — SOUS LES OMBRAGES DE LA MÈRE-DE-DIEU. — LES LUTTES. — LES FEUX DE LA SAINT-JEAN. — AU PARDON DES CHEVAUX. — UN CASSE-CROUTE. — LA BÉNÉDICTION DES CHEVAUX.

Le sang du coq

« Le maçon de Quimperlé veut avoir un coq, ma pauvre fille ! », clame, dans ce matin ensoleillé de la semaine de Pâques, Berc'hed, en arrivant chez les Louët.

— « Oui dam ! Vefa Marquer », approuve l'homme qui la suit de près. Mon compagnon-gâcheur (*darbarer*) et moi sommes autour des fondations du hangar. Alors, comme de juste, à Quimperlé, n'est-ce pas, on arrose le travail du sang d'un coq. Sinon, à ce qu'il dit, le premier qui entrera dans le hangar, une fois fini, mourra dans l'année. »

— « Vous avez entendu, Jaketta ? ordonne la fermière. Attrapez le coq gris et donnez-le à Lisslour en même temps que la goutte ! D'ailleurs, il n'est pas trop tôt qu'on coupe le sifflet à cette

vilaine bête ! Pire que le coq de saint Pierre, il a chanté trop souvent avant l'heure ! Un coq de *Polig* (*le diable*) que c'est !...

— « Sans compter, ajoute la servante, qu'il a pondu un petit œuf damné... »

— « Un œuf de serpent, pardi ! précise le Quimperlois. Gros comme un œuf de tourterelle, n'est-ce pas ? Pas de jaune dedans, mais un petit ver à queue fourchue ? Si vous aviez fait couver cet œuf, Jaketta Menguy, il en serait sorti un serpent, avec une crête de coq jaune et bleue. »

— « On dit cela, par ici, également », confirme la fermière.

Après bien des échappées, le coq hétérodoxe se laisse prendre dans le cul-de-sac d'une étable. Lissilour, l'ayant égorgé, prend le volatile par les pattes et asperge de son sang le carré de mur émergeant du sol. Lanig arrive, à ce moment, et devine le but de cette aspersion. Il plaisante le maçon :

*Me gred ne gontez domp a c'haou,
Nemet eun hanter pe zaou !*

« Je ne pense pas que tu nous contes des mensonges — Si ce n'est un demi ou deux ! » Mais tu aurais plus raison de croire que ce coq de Polig fera un bon ragoût. Nous ne mangeons pas en campagne aussi souvent de poulet que les bourgeois de la ville ! Ce serait, cependant, très bon marché pour nous, qui avons tant de grains à courir par là. Et puis on ne « lève » pas un hangar et on ne fait pas une aire neuve tous les jours, comme celle qu'on va fêter incessamment...

L'aire neuve

Elle est arrivée, en effet, pour l'aire de Roscongar, l'heure de la réfection. Il n'est pas toujours exact, comme le veut le dicton, que le fléau se fatigue avant l'aire :

Kentoc'h e skuitz ar frailh evit al leur !
« Plutôt se fatigue le fléau que l'aire ! »

Cette année, le temps de mai est un temps couvert, prometteur d'une belle récolte à engranger avant de partir au régiment.

*A lak an arc'h de vont barrek.
Miz maë koumoulek*

« Mois de mai nuageux emplit le coffre jusqu'au bord », disaient les Anciens, alors qu'il y avait encore des coffres à mettre le blé. Mais il y a des greniers à Roscongar, dans la nouvelle bâtisse, aux fondements arrosés du sang d'un coq propitiatoire, et bénite, ce qui vaut mieux, par M. le Recteur. La bannière de l'aire neuve a eu lieu « sur la Croix » après la grand'messe. Dans la semaine qui a suivi, Lanig, aidé des proches voisins, a pétri, à grand renfort de barriques d'eau, puisée à la rivière, la terre glaise, où les chevaux galopent d'abord, en cercle, sous la chambrière. Souvent, le *Tad-Koz* est venu fumer sa courte pipe près des travailleurs. Assis sur le brancard d'une charrette, il a observé que, de son temps, la queue et la crinière des bêtes se paraient de rubans rouges. Du moins a-t-il demandé qu'on n'oublie pas d'en orner les ruches du courtil, car il ne faut pas oublier les abeilles, soit dans la joie, soit dans le deuil. Elles vous quitteraient pour ne plus revenir et cela porte malheur :

*Ces faiseuses de miel en faisant leur ouvrage
Preignent une âme douce et qu'un rien décourage.*

Ainsi, il y a un siècle, le constatait Brizeux. Lanig sait que tante Berc'hed n'oublie rien des vieux usages, en ce qui la regarde. Le jour venu, elle a paré de branches de hêtre, piquées d'églantines, l'encadrement de la porte et des petites fenêtres de l'habitation. Aidée de Corentinig, elle change les meubles en miroirs : lits-clos, dressoirs aux belles assiettes à fleurs, tables et bancs. Cuireries des portes, balancier de l'horloge, bassines sur le haut des armoires et des lits-clos resplendissent comme des soleils. C'est ensuite le travail à la cuiller de buis, qui laisse de décoratives entailles dans les moches de beurre. On décore aussi ces mottes de pastilles rouges, de guirlandes de lierre, de houx. Après le lever matinal du grand jour, des toiles blanches recouvrent les couettes des lits-clos, les bancs, où sont exposés des chefs-d'œuvre. Alors, les invités, comme engagés à parfaire cette richesse, déposeront, sur ces autels votifs de la famille Louët, leurs offrandes beurrières, les pots de crème fraîche, les pommes rouges comme des joues de jeunes déesses rustiques. Ces cadeaux se font, pour ainsi dire, en cachette. C'est le savoir-vivre breton. Aussi, si vous voyez quelqu'un s'introduire, durant le jour, dans la maison, pratiquement abandonnée, ne criez pas au voleur ! car ce n'est pas un larron, mais un porteur de présents...

De cette façon l'hôte sera, en partie, défrayé de sa dépense. Car, tandis que sur l'aire, à demi desséchée, s'allonge la chaîne des danseurs, d'immenses marmites trônent, rangées contre le talus, dans le courtil. Près d'elles, des vieilles affairées, un bident pour sceptre, répriment l'audace des viandes qui

roulent dans la mer écumeuse du bouillon. Sous tous les appentis, sous le hangar neuf, réservé aux intimes, courent de longues tables, revêtues de nappe de chanvre écru. Les servantes apportent des piles d'assiettes creuses, des cruches, tout un assortiment de couverts de fer blanc. Dans un autre coin, des gens se pressent autour de monceaux de crêpes, de pain blanc, de moches de beurre, et ces denrées font patienter les convives. De ceux-ci, il en arrive toujours, et, de chaque côté de la barrière de l'aire, Lanig avec son père, chacun ayant en main sa buire et son écuelle, présentent aux arrivants le cidre de la bienvenue, à moins que ce ne soit l'hydromel (*souchenn*). Chacun son goût, n'est-ce pas ! L'amphytrion crache d'abord du côté gauche, trempe les lèvres dans le breuvage, et le passe à celui qu'il veut honorer. Celui-ci boit et jette à terre les dernières gouttes, en souvenir, peut-être, d'anciennes libations.

Ce qu'il faut voir, c'est la jeunesse ! Toute la classe de l'année, filles et garçons, toute la paroisse de demain est là ! Pas un n'est resté à la maison s'il a pu s'échapper. Justement Francine Coathalem, de Saint-Cado, un beau brin de fille maintenant, arrive avec sa mère. Lanig est devenu en un instant plus que timide d'être ainsi transformé en chef de maison. >

*Dridat a ra e galon
O klevet ar sonerien o son !*

« Son cœur tressaille en entendant les sonneurs ! »

N'est-ce pas pour lui, de la part du biniou et de la bombarde, cette invite à la ronde, où il est passé maître des pas compliqués, du coup de jambe, de la volte-face ? Écoutons Taldir :

*Paotred ha merc'hed assamblez
Meromp al leur a strop botez
Paotred ha merc'hed assamblez
Houma zo eul leur nevez !*

« Gars et filles réunis — Mesurons l'aire d'une sabotée — Gars et jeunes filles — Voici une aire nouvelle ! »

Lanig est enfin libre ! C'est une gavotte à ce coup. Tel un gentilhomme, il laisse passer Francine à sa gauche, puis la fait tourner sur elle-même,



comme une marquise. Les invités les dévisagent et se croient autorisés à supputer la dot de la jeune fille et les arrangements que prendront Stephen Louët et Vefa Marquer, en vue du mariage. Mais on a le temps d'en parler. Lanig a encore à faire son congé...

Sous les ombrages de la Mère-de-Dieu

Les amoureux ne se préoccupent pas de l'avenir. Ils sont tout à la joie d'être ensemble, encore que

cela leur arrive souvent cette année. Les dimanches de Carême, les jeunes gens de la classe et les jeunes filles se sont retrouvés, sans trop le vouloir, au sanctuaire de Ty-Mam-Doue (maison de la Mère-de-Dieu), en Kerfeunteun, ou plus loin, sous les ombrages de Kermaner. D'abord, les deux sexes se sont plantés, l'un en face de l'autre. On s'observe et l'on se sourit en silence. De temps à autre, se risque une plaisanterie gaillarde. Tout le monde rit, mais le silence retombe. Aussi la destinée envoie vers ces timides une vieille marchande de noix. « Alors, vous ne jouez pas à « *gloukig* » ? On n'attendait que cette invitation. Chacun paie une « soutée » de noix à l'élue de son cœur. Puis, seules, les jeunes filles se mettent au jeu, non sans que l'une d'elles, au moins, ait confié son parapluie au spectateur préféré. Tout à l'heure, cet élu demandera à sa « douce » s'il peut la reconduire chez ses parents et il respectera sa décision. Francine n'a pas encore autorisé Lanig à de telles privautés...

Les luttes

Louis Le Gouyec, gros propriétaire à Stang-an-Aman, sur les bords du Jet, en Saint-Yvi, s'apprête à fêter les noces de son unique héritière (*penherez*). Chacun sait, dans le pays, que ces noces auront tout le cérémonial de jadis. La mariée portera, le premier jour, la robe rouge plissée, les scapulaires de perles, les « manchous » de fine batiste, sous le corsage brodé d'argent. La coiffe sera constellée de petits miroirs et les cercles de la jupe seront innombrables : elle est si riche ! Son fiancé l'enlèvera en croupe, selon les vieux rites, et la noce, qui durera trois jours, se terminera par la soupe au lait... On ne dit pas comment se passeront les trois

premières nuits, jadis sacrées, mais on pense que, comme à la ville, il y aura voyage de noces.

Certes, Louis Le Gouyec est un richard. En attendant ce triomphe nuptial, il a voulu, ce dimanche, 23 juin, tâter de la popularité en donnant des luttes, dans sa belle prairie riveraine, nouvellement fauchée. Le préfet et le député sourient à ses ambitions de futur conseiller général. Tous deux viendront joindre leur suffrage à celui de la jeunesse du pays. Les aubergistes dresseront, sur le pré, le tunnel des tentes brunes. Les domestiques de Stang-an-Aman, avec des cordes et des pieux, ont formé une enceinte. Pas de sciure de bois, l'herbe du pré seulement, pour marquer des épaules !

Des hauteurs de Stang-an-Aman s'avance le cortège, précédé des binious. La splendide journée ; le ciel est dans sa gloire !

*An de zo brao, an heol zo splan
Bombard ha binou sklentin o c'han...*

chante Pareour.

Le vieux Iouen Postig souffle dans sa cornemuse et Dall Rosporn dans sa bombarde, infidèle, pour un jour, à la gare de Rosporden, dont cet aveugle charme les voyageurs, au passage des trains. Derrière les sonneurs, marche le fiancé, Moris Hervet, bien pris en son costume d'Elliantais (*melenok*), tout brodé de fleurs jaunes et vertes, à même le drap noir. Il porte, au bout d'une perche, un cercle d'où pendent les gages : des chapeaux, aux velours ornés de chenilles, des mouchoirs, un turban de laine, des couteaux, des paquets de tabac. Puis vient un valet, sur les épaules un bélier noir (*maout*), aux pattes liées. Moris plante sa perche à un bout de la lice, et le mouton est déposé au pied de ce mât. Chaque concurrent vient le soupeser... Les compagnons de Lanig s'étonnent de voir leur

camarade tourner d'abord autour du bélier, puis, comme prenant une décision, lever les yeux vers les chapeaux.

Dans la prairie, un grand cercle s'est formé autour de l'arène. Les gendarmes sourient. Ils ne dresseront aucun procès-verbal, mais ils ont des auxiliaires que leur donne la coutume. Ce sont deux garçons de Le Gouyec, Saout-Koz, armé d'une poêle à frire, toute noire de suie, et Gwilhaou Beuz, dont le fouet claque. Tous deux ont les yeux bandés. Ils se serviront au hasard de leurs engins de correction, contre tout venant qui voudrait s'introduire dans la lice. Sur les talus, dans les arbres, des gamins font craquer les branches.

Le maître de la lice, c'est Le Gouyec lui-même, plus important que jamais. Il oblige, de sa gaule blanche, les premiers rangs à s'asseoir. Il y a là des bourgeois, des ouvriers de la ville, paysans eux-mêmes hier, et plus enragés que tous à ne rien perdre du spectacle. A l'entrée de la prairie, brancards en l'air, on voit des breaks, des dogs-cars, des calèches. La « société » n'a pas dédaigné la fête : ça ce sont les « Blancs » ; mais voici la voiture du préfet, arrivant avec le député, ami de Le Gouyec, et les « Rouges » n'ont plus rien à réclamer.

Après les salutations, Le Gouyec commande : « En lice ! » Un enfant de 15 ans a, en effet, décroché un paquet de tabac. Il fait le tour de la lice, en le montrant avec défi : « Arrête ! » (*Chom en da zao !*) lui crie un autre « moutard » de son âge. Alors, au milieu de l'arène, Le Gouyec les interroge tous deux, sur « l'herbe d'or » qu'ils auraient pu coudre, le matin, dans leur culotte. Ils jurent qu'ils n'ont sur eux aucun sortilège. Ils se tapent d'abord dans la main, après avoir craché à gauche, et s'embrassent. Une dizaine de cama-

rades sont également aux prises, les uns pour du tabac, les autres pour des mouchoirs. Ils sont tous en chemise de chanvre étroite et collante, en pantalon, nu-pieds.

A viskoaz er vro-ni' ma bet ar gournerien.

« De tout temps, dans notre pays, il y a eu des lutteurs », dit avec vérité Pareour.

Soudain, ayant fait le signe de la croix, ils se saisissent à bras le corps, cherchant à se déplanter.

*Harpomp hon zreid, reudomp hor chouk
Ha gwaskomp stard hep ober drouk !*

« Appuyons des pieds, raidissons la nuque, étreignons fort sans faire de mal ! » recommande le poète Le Cam. Le plus patiemment adroit fera tomber l'autre d'un croche-pied (*taol-bez-troad*), mais il ne sera vainqueur que si l'adversaire a fait le saut (*lamm*), c'est-à-dire que, tombé sur le dos, il a touché la terre des deux épaules. Tomber sur le côté, c'est faire *koztienn* et cela ne compte pas. Si la lutte est loyale et qu'il n'est pas d'entente, l'emprise peut durer longtemps.

Ainsi juge Le Gouyec, expert-maitre de lice. Il décide donc de convoquer simultanément, à la lutte, les poids moyens. Il en a pesé plusieurs dans sa bascule, le matin même. Il y a le choix, car ont répondu à l'appel, non seulement

*Les plus forts de Corré, du Faouët, de Kérien
Et ceux de Bannalec et ceux de Saint-Thurien,*

mais enore les Scaërois, chers à Brizeux, et leurs inséparables adversaires, les gars de Guiscriff. Il en est venu de Fouesnant, d'Hennebont, de Lanvaudan, de Kervignac, et jusque de La Roche-Derrien, dans le lointain Trégulier :

*Paotred Breiz, gournerien dispar
Paotred Breiz'n euz den'vit ho tiskar !*

« Gens de Bretagne, chantait l'Alouette du Trégor, Gars de Bretagne. Lutteurs sans égaux, nul ne peut vous vaincre ! »

Une foule se précipite sur les chapeaux :

*Warlec'h ar mouchouërou an tokou'ra an dro
Gwelet'rer o sevel gournerien vraz ar Vro !*

« Après les chapeaux, les mouchoirs font le tour (de la lice). On voit se lever les grands lutteurs du pays. »

Cristof Naëlou, de Scaër, vient précisément de s'emparer du chapeau que Lanig considérait avec tant d'attention. Soudain, il s'entend appeler : « Halte ! gars de Scaër ! » (*Chom en da zao, paotr Skaër !*) Et le releveur du défi est un « glazik » inconnu de ce professionnel ! Veut-il ce nouveau venu se moquer ? Mais la jeunesse de Localor, les conscrits sont là. Ils ne savaient pas que Lanig fut tellement le disciple de saint Cado ! Leur surprise fait place à l'enthousiasme. C'est l'honneur de Localor qui est en jeu, l'excellence du *Glazig* sur le *Duig* (petit noir, allusion au costume de la région de Quimperlé). « Ce n'est pas un, vocifèrent-ils, qui donnerait une leçon aux Scaërois, mais dix d'entre nous, vingt si l'on veut ! » Des rires éclatent. Tiens bon, gars de Quimper ! (*Dalc'h mat paotr Kemper !*) Les deux lutteurs sont bientôt en corps de chemise et quatre autres couples s'égaillent sur le pré. Après les rites habituels, les voici, comme nous les montre Pierre Martin :

*Troad oc'h troad, penn oc'h penn, tal oc'h tal,
fri oc'h fri !*

« Pied contre pied, tête contre tête, front contre front, nez contre nez ! »

Leurs mains tâtent le dos de l'adversaire serré dans la rugueuse chemise qui moule le buste. Ils restent longtemps immobiles comme deux taureaux qui s'affrontent (*o tourtal*). Par un savant coup de croc-en-jambe (*taol kiked*), Naëlou a renversé Lanig sur l'herbe. « *Lamm eo!* » crient les gars de Scaër. Ils se trompent. La foule qui, d'ailleurs, tient à l'honneur du pays quimpérois, vocifère : « *Nan ! kostien !* » Lanig n'a fait, en effet, que tomber sur le côté. Il se relève. Cette fois, les doigts crispés arrachent les chemises de la ceinture des pantalons. Loyalement les mains empoignent les torsos. Mais, Lanig a pu saisir, du pied (*bez-troad*), le talon de Christof. Christof perd l'équilibre, recule, tombe, les deux épaules sur l'herbe verte « *Lamm eo!* » Malgré la poêle noire de Saout-Koz et le fouet de Guillhaou Beuz, la foule se précipite et fait une ovation à Lanig. On traduit très bien le sentiment qui la guide par ces vers du poète Rio-Le Gall, se mariant à ceux de Pareour, le grand maître de la lutte :

*Oui, vivent nos vaillants et gloire à la Bretagne !
Ses enfants resteront ce qu'ils furent jadis,
Qu'ils viennent de l'Arvor, de l'Argoat, des
[Montagnes,
Dignes de leurs aïeux, dignes de leurs Pays !*

Lanig, vainqueur, aide son adversaire à se relever. Désormais amis, *Glazig* et *Duig* s'embrassent. On les voit, ayant repris leurs habits, disparaître seuls tous deux sous une tente, où ils vont trinquer fraternellement. « Tu pourrais bien enlever le mouton », conseille Christof. — « Non, après mon service », assure Lanig.

Le mouton s'en ira dans la soirée, au milieu des « *youchadennou* », avec un homme de Kervignac, du côté d'Hennebont, à la suite d'une longue

emprise. Il y a longtemps, à cette heure, que l'heureux Lanig fête son triomphe entre sa douce, fière de lui, et la mère de Francine, par un bon repas chez Cosquer qui, dans la rue de Brest, « sert à boire et à manger, loge à pied et à cheval » et fait les repas de noces quand on les lui commande... et que la tête des gens lui revient...

Les feux de la Saint-Jean

Lanig quitte les deux femmes, au seuil de l'auberge. Sur la route du retour, dans les tavernes du quartier de la gare, on entend les cris joyeux des lutteurs prêts au départ. Des gamins se croisent et portent leurs fagots aux feux de joie (*tantajou*) des carrefours. A l'angle de la route nationale et de son vieux tronçon solitaire, jalonné des peignes du cordier, le jeune paysan entend sortir, d'une corbelle de joncs fleuris, de roses et de glaïeuls, les miaulements plaintifs d'un chat, destiné à être guindé dans cette prison, au haut du mât, qui s'érigera d'un bûcher. Cruelle coutume, en voie de disparition, que cet autodafé. Lanig reproche aux gamins leur dureté. Mais ils le traitent de « *sale paysan* » ! de « *bezouille* » ! et de « *pemzek* » !... De quoi s'occupe-t-il, ce *gouin-là* ? Un moment, Lanig a envie de courir après cette marmaille et de lui tirer les oreilles. Mais il ne veut pas se mettre en retard. Tante Berched ne serait pas contente, et Lanig presse le pas. D'ailleurs il calcule que, passant devant huit feux, celui de Roscongar fera le neuvième, nombre rituel des feux qu'il faut avoir salués, la veille de la Saint-Jean. Alors la chance vous sourira. S'il était une jeune fille, il se marierait dans l'année. Mais il n'est qu'un conscrit !

A Roscongar, le tas de landes sèches, avec son mât couronné de roses du courtil, s'élève dans un carrefour de voies charretières. Au loin mugit la corne d'appel (*korn-boud*) qu'on se passe de main en main, ou la bassine de cuivre dont l'eau aciculée baigne de la ferraille.

Un jonc, maintenu de part et d'autre de la bassine et pincé comme la corde d'une harpe, rend une plainte bizarre. Tout le quartier est là. Les pauvres, eux-mêmes, ont apporté leurs fascines de lande et Youen, sa fourche en main, s'apprête à nourrir le brasier que le *Tad-Koz* allume, tel le prêtre du Foyer. Dans la nuit tombante s'élève la flamme rouge qui pétille. Un clair-obscur crée de l'irréel sur tous ces visages. Le feu gagne le haut du mât, desséchant les fleurs vives. Tout s'affaisse. Alors, les enfants sautent au travers du feu, des rondes s'organisent, en chantant, autour du brasier, tandis que des vieilles retirent, de dessous le tablier, les pierres plates qui seront les sièges de l'innombrable *Anaon* (la collectivité des morts). Une fois ramené le calme nocturne, Il va venir se réchauffer, Lui, l'éternel glacé...

Les vivants lui doivent la nuit ! Berc'hed entonne la prière du soir. Elle a réuni les enfants, par elle catéchisés, et veut terminer par le cantique léonard que lui apprit le vicaire. On entend le chœur des voix nasillardes :

*Embaner braz ar binijen
Hirio selaouit hor peden
Sant Yann !*

« Grand héraut de la Pénitence. Entendez aujourd'hui notre prière. Saint Jean ! »

Et les voix d'hommes d'éclater : « *Sant Yann !* »

Youen, aidé du pâtour, amène quelques vaches ainsi que le vieux *Bijou* près du feu. Youen prie

saint Herbot pour les bêtes à cornes et saint Alar, un saint protecteur des chevaux, qui semble réunir en lui saint Eloi, saint Alor, et saint Théo, un vieux Breton. C'est surtout en ce moment de l'année que le ciel est supplié en faveur du cheval. Tout à l'heure, après un court sommeil, avant l'aube, Lanig et Youen se rendront à Ploudele, dans le nord-ouest cornouaillais, lui, sur sa jeune pouliche de trois ans, et Youen sur le vieux *Bijou*. Lanig presse un peu les retardataires, et bientôt chacun a regagné sa couche, emportant, pour le placer sur la corniche intérieure de son lit-clos, près du buis du dimanche fleuri, un tison qui le préservera de la foudre.

Au Pardon des Chevaux

Nos cavaliers suivent la vallée paisible du Steir, d'où s'élèvent les écharpes des fées, sous les premières lueurs de l'aube. Leur cœur est rempli de joie :

*Pa darz sklerijen goulou-deiz
C'hoarz kalon mab-den en e greiz !*

« Lorsque pointe l'aube, le cœur de l'homme se réjouit. » Mais tous deux se taisent, car c'est un pardon silencieux (*pardon mut*). Ils ont laissé, à leur droite, N.-D. de Lorette sur ses hauteurs, et, à gauche, le moulin de Launay. D'autres cavaliers, de légers chars-à-bancs, sortent de tous les chemins. Voici Ploudele, sur la lisière de l'ancienne forêt ducal, son fin clocher découpé, flanqué de son élégante tourelle d'escalier. Déjà, de nombreux pèlerins, à quatre pattes, tournent trois fois autour de l'église, à l'encontre du soleil (*a enep an heol*). Mais avant cela leur maître, ayant en mains la

bride et une poignée de crins (*bochad reun*), est allé s'agenouiller au pied du maître-autel, surmonté d'un haut-relief représentant saint Thélo, en habits d'évêque, mitré et barbu, à cheval sur son cerf, escaladant les pentes du manoir de Châteaugal.

Ainsi voyons-nous Lanig et Youen, réconciliés dans leur dévotion envers les saints, supplier le patron du lieu de faire que la pouliche, une fois suitée, soit prise pour la remonte, et que diminue la gêne que *Bijou* ressent de sa « pousse ». Youen dépose dans le « lit du saint », dans le grand sarcophage qu'on appelle ainsi, la rituelle poignée de crins, arrachés aux deux bêtes. Nos suppliants ont plus de confiance en l'eau de la fontaine que dans les embrocations du vétérinaire ou de l'empirique. Saint Thélo ne tient-il pas tous les jours la promesse qu'il a faite aux Bretons, qu'ils seraient les meilleurs cavaliers du monde ? Quels saints valent les nôtres ?...

*Dreist ar Zent all, Sent hon Bro.
Mar o fedomp hor chilaouo !*

« Plus que tous les autres saints, les saints du pays, si nous les prions, nous écouteront ! »

Lanig a laissé tomber, avec bruit, dans le plat de cuivre, une pièce de bronze. Mais, s'approchant discrètement du fabricant qui, en grand costume bleu et brodé, se tient à côté de la recette, il lui glisse dans la main une pièce de cinq francs : « Pour une messe en faveur de l'*Anaon*, sur l'autel du saint, afin que ma pouliche mette bas dans de bonnes conditions ! — Vous serez nommé « partikulier » avec vingt réaulx (*ugent raël*) », promet l'homme d'affaire de saint Thélo. Un clignement d'œil réciproque confirme la promesse :

*Rei d'ar Zent koz, rei da Zoue
A dalv ouспен prena leve.*

« Donner aux vieux saints, donner à Dieu — Vaut mieux qu'acheter des rentes. »

Maître et domestique quittent l'église et, remontant à cheval, dévalent vers la fontaine. L'œil la découvre au milieu du pré, avec son pignon aigu,



où, dans une niche en plein cintre, se tient le patron des chevaux. Le bassin s'offre, dans une enceinte rectangulaire aux bancs de granit. De vieilles sybilles présentent aux pèlerins l'écuellée d'eau sainte et, ce matin, plus de trois cents chevaux et juments se succéderont jusqu'à la grand'messe. Ces prêtres d'un vieux culte christianisé ne cessent de servir et de recevoir leurs deux sous. Les poches de leur

tablier de « *pillhou* » rebondissent. Le maître arrose les oreilles, le dos, la croupe de sa monture. Puis, l'ablution finie, trois fois, et toujours à l'encontre du soleil, cavaliers et chevaux, les pieds dans la boue, qui jaillit, font le tour de l'édicule.

Un casse-croûte

Les chevaux attachés à une barrière, nos hommes pénètrent sous le chaume d'une auberge. Comme ils prennent place devant une platée de lard froid et une tourte de seigle, un vénérable vieillard, assis sur le banc d'en face, les dévisage. Des boucles blanches et soyeuses tombent de chaque côté de son crâne dénudé, comme s'il portait la tonsure de saint Thélo. Il a gardé braies, guêtres brunes et ceinture de cuir (*gouriz-ler*). Après quelques considérations sur les foin qui se présentent à ravir, il fait savoir qu'il est de Cast. Jadis, il n'a jamais manqué de conduire ici ses chevaux, chaque année. Maintenant qu'il a fait son « abandon » (*dilez*), il ne néglige aucun pardon de chevaux durant la saison. Il confesse, d'ailleurs, avoir un secret pour guérir ces bêtes, un secret transmis de père en fils, mais il ne l'emploie jamais plus, depuis que le recteur lui a, pour cela, refusé ses Pâques.

« Alors, vous comprenez ? Mais avez-vous jamais été à Landeleau ? »

— Non ! répond Lanig, à qui le vieux s'adresse. Et qu'y fait-on de plus ?

— Mon Dieu ! Une petite troménie dans le genre de Lokorn (*Lokroman*). Beaucoup plus courte ! C'est là-bas la vraie maison de saint Thélo. Il y a demeuré dans le temps, depuis que M. de Châteaugal lui avait donné de terre autant qu'il en pourrait enclorre en marchant, jusqu'au chant du coq. Tel était la condi-

tion. Bon ! Mais saint Thélo avait ménage, avec sa sœur qui lui servait de « karabassen » (*servante de prêtre*). Or, comme il « était à siffler » sur le pas de sa porte, un grand cerf, sorti de la forêt, vint s'agenouiller devant l'homme de Dieu. Le saint lui grimpa sur le dos, comme vous l'avez vu dans l'église d'ici, et en costume d'évêque. Un cerf, ça court vite et le « *minihy* » (*asile monastique*) allait être un beau domaine ! Malheureusement, comme le cerf passait dans la cour de Châteaugal, les molosses excités par les valets, ainsi qu'il y en a toujours dans une « *noblanz* » (*lieu noble*), lui coururent après. Le saint, ayant pris peur, sauta dans un chêne, mais le cerf n'était pas revenu le prendre quand le coq chanta, donnant le signal à tous les coqs d'alentour !

— Un coq gris ou un coq blanc, pour sûr ! interrompt Youen.

— On n'a jamais su de quelle couleur était ce coq. On dit que c'est la sœur de saint Thélo, jalouse de son frère, qui mit l'animal dans le tuyau de la cheminée et alluma dessous un feu de genêts verts pour le faire chanter avant le temps. Et voilà pourquoi la Troménie de Landeleau est plus courte que celle de Locronan, aussi donc !

— Dans ce temps-là les saints avaient leur sœur à demeurer avec eux ! remarque Youen, car on dit quelque chose de semblable au sujet de saint Edern. Vous savez que la paroisse d'Edern est comme enfermée dans Brieç. Saint Edern, lui aussi, traçait les limites de son territoire, en courant, la nuit, sur le dos d'un cerf, et il devait s'arrêter au chant du coq. Sa sœur, non par jalousie, mais pour lui épargner le fardeau d'une grande paroisse, « crainte qu'il aurait été fatigué », usa d'un stratagème. Elle mit un coq sous son tablier et partit, avant le jour, à la rencontre de son frère. Edern allait passer,

comme l'éclair, quand la jeune fille ayant découvert la tête du coq, la pauvre bête fut éblouie par les rayons de gloire qui se dégageaient du front d'Edern. Le coq pensa avoir fait lever le soleil et lui aussi chanta. On dit que le cerf ne quitta jamais plus Edern :

*Hag a chomaz ar c'haro-ze
War dro Edern, diwar-neuze !*

De telles histoires valent bien un café ou deux ! Le bonhomme ne se fait pas prier. Il a longue route pour regagner Saint-Cast après l'office. En voici le second son, annonciateur de la grande bénédiction des chevaux. Les hommes de Roscongar retournent à leurs montures.

La bénédiction des chevaux

Tout un escadron est rangé sur la place, devant le mur du cimetière. Il se présente face à l'église, sous les ordres de quelque ancien maréchal-des-logis. Le célébrant et ses acolytes montent sur la croix. Au milieu des hennissements, la bénédiction du formulaire tombe sur les bêtes impatientes, mais ce n'est ni au nom de saint Alor, d'Elor ou de saint Eloi, ni en l'honneur de saint Thelo ! L'oraison les concilie tous dans saint Antoine ! Pour le peuple, saint Antoine est « bon » à l'égard des porcelets. Quant aux chevaux, ce n'est pas son affaire. Chacun son métier, là-haut comme ici-bas ! Heureuse la race des hommes, dont tant de Bienheureux rivalisent au ciel, pour ses intérêts !

CHAPITRE VII

LA MORT DU TAD KOZ

SOIR DE TOUSSAINT. — LA DERNIÈRE MALADIE. — LA VISITE DU MÉDECIN. — LA GARDE-MALADE. — LES DERNIERS SACREMENTS. — D'UN CÔTÉ OU DE L'AUTRE. — L'AGONIE. — APRÈS LA MORT. — LES RECOMMANDATIONS DE CRÉAC'H-BIN. — FUNÈBRE VEILLÉE. — ON VA DÉPLACER. — VERS LE BOURG.

Soir de Toussaint

Per Louët, le *Tad Koz*, en dépit de sa résignation à la volonté de Dieu, n'a pu se faire à l'absence de son petit-fils. Bien plus loin que l'Algérie est allé Lanig : « Madagascar, qu'ils appellent ! » Encore un an, lui certifie-t-on à chaque lettre du soldat de marine, lettre qu'on lui traduit. Lanig écrit en français ; le vieux n'entend guère « gaeek ». Il est fier de savoir que son petit-fils est sergent, qu'il a la médaille coloniale et que, blessé par un soldat de Ranavalo, il aura droit, libéré, à une petite pension... Aussi le bon vieux a-t-il donné le nom de Ranavalo à un jeune chat qui, pas plus que lui, ne quitte guère le coin du foyer. Les jeux de l'animal égalent Per Louët, un moment, puis l'ancêtre retombe dans sa tristesse ; on le voit égrener son chapelet. Cependant, il goûte l'honneur d'être le plus ancien de la paroisse. Il est mécontent si on

l'oublie. Né sous le vieux Napoléon, il est contemporain du temps où les disciples des Le Déan avaient mille peines à faire passer la pomme de terre dans l'alimentation paysanne... Il aime à rappeler que, de son temps, on essayait ce tubercule sur des poulets, par crainte du poison...

On est au jour de la Toussaint. La matinée a été une belle éclaircie. Le vieillard a voulu aller au bourg faire ses dévotions pour ses morts, car, ainsi que le dit le barde Calloc'h :

Sonjal en traou maro' zo va flijadur...

« Penser aux choses de la Mort est mon plaisir. »
Aux vêpres, chantées sur les « grands tons », il a entendu l'appel déchirant des Ames :

*Breudeur, kerent ha mignoned
En han' Doue hor sikouret !*

« Frères, parents et amis ! Au nom de Dieu, secourez-nous ! »

Après le sermon, tête nue, bras croisés, il a processionné à travers les tombes. De ces délices de la mort, il s'est rendu à l'auberge amie. Pour un peu, il resterait là, assis dans l'âtre, regardant les allées et venues. Au dehors, la nuit tombe et la tempête, qui menaçait lors de la cérémonie du cimetière, a éclaté, faisant gémir les portes et les panneaux des fenêtres, que l'aubergiste vient de fermer avec le rituel : *Doue da bardono d'an Anaon !* Mais ne dirait-on pas les Ames elles-mêmes qui, dans les ténèbres, chantent :

*C'houi n'ho kwele 'zo kousket aez
An Anaon paour a zo diaez
Emaint an tan war o genou
O krial fors d'ho pedennou !*

« Vous qui êtes couchés à l'aise dans vos lits — Les pauvres morts sont bien mal — Ils ont du feu sur leur bouche — Ils réclament ardemment vos prières. »

« Ce sont les chercheurs de pain de Guiscriff », annonce l'aubergiste, un aveugle et une jambe de bois, s'aidant l'un l'autre. Tous les ans, ils reviennent ici chanter leur lamentation (*goëlván*). Mais je crois qu'il serait temps, Per, d'aller chez vous. On doit vous « espérer » et il ne fait pas bon rester tard, cette nuit, par les chemins. »

Le vieillard obéit tristement, car les vieux n'ont autre chose à faire. Le voici qui s'enfonce dans la nuit. Il pleut maintenant à torrents. Malgré la rafale, le voyageur s'efforce de garder le milieu de la chaussée, car le soir de la Toussaint les côtés de la route sont aux morts, aussi nombreux que la « farine de l'air » (*bleud an er* : les atômes). Les âmes se hâtent vers leurs logis d'autrefois. Hélas ! plus de croyances naïves, plus de crêpes, plus de lait à les attendre, plus de bûche au foyer ! Les gens d'à présent ont le cœur dur pour l'*Anaon*, pour cette grande collectivité des Morts, dont le vieux Per fera lui-même partie, sans tarder... Ce soir, ils viennent supplier qu'on prie, pour effacer leurs péchés d'antan, leurs fautes de campagnards :

*Pa 'z it d'ar foar, ha d'ar marc'had,
Kasit genoch ar muzul mat
Sant Mikel gant 'e valansou
Bouezo' an droug deus ar madou !*

« Lorsque vous irez à la foire ou au marché — Prenez avec vous bonne mesure ! — Saint Michel, avec ses balances — Pèsera le mal à part des choses bonnes ! »

Ainsi prêche la complainte des deux estropiés. La foire ? Vieilles joies humaines de tromper un peu le prochain ! Comme elles sont loin, mais les balances de saint Michel les apprécient encore à leur valeur...

La dernière maladie

Le vieux arrive trempé à Roscongar. Son fils, Vefa Marquer, Berc'hed le couchent dans son lit-clos du haut-bout (*pennkreac'h*). « Ce ne sera rien »,



dit Stephen. — « Pensez-vous ? » craint Vefa. Dans de pareilles nuits, des choses mauvaises (*traou fall*)

assallent les gens par chemin ! » Berc'hed ne dit rien. Un oiseau vient frapper dans la vitre que la chandelle rend lumineuse. La « Seurez » esquisse un signe de croix... Intersigne ? peut-être. Elle sait qu'un vieux attrape facilement un coup de sang (*taol goad*) :

*An droug a deu d'an daou lamm
Da vont kuit a vez morzed ha kamm !*

« Le mal vient au galop. Pour s'en aller, il est engourdi et boiteux. »

Tous s'empressent ; rien de meilleur qu'un bon flip (cidre, eau-de-vie de cidre et sucre) pour remettre d'aplomb un malade. On peut se coucher sans crainte.

Or, dès le lendemain, la fièvre est maîtresse de ce vieux corps. Le *Tad Koz* tousse et ses crachats sanguinolent. Qu'on lui donne du flip, à moins qu'il ne préfère du vin chaud. Il faut lui accommoder une omelette au sucre et qu'il en mange tant qu'il en voudra. Il ne sera pas dit qu'à Roscongar un Louët n'ait pas eu, pour son père, tous les égards. Hélas ! le bonhomme détourne les yeux du chaud breuvage et l'omelette ne passe pas...

A la nuit, Berc'hed assure avoir entendu, comme elle venait des Stankou, l'orfraie appeler : « *Deut ! Deut !*... Venez, venez ! » Ce qu'il y a de certain, c'est que dans l'aire, au bout de sa chaîne, Turc hurle, lamentable...

Au bout d'un jour entier, on se décide à aller le lendemain chercher le médecin. Vefa et Berc'hed pensent aussi à Vonn Clec'h, une vieille pèlerine par procuration. Elles la font venir et stipulent, avec elle, les conditions d'un voyage à saint Diboan, qu'aucuns nomment *Tu-pe-du* (d'un côté ou de l'autre). Ce saint demeure en Tremeven, au delà

de Quimperlé. Vonn Clec'h prendra le train jusqu'à cette ville et se rendra à pied de la gare à la fontaine de Loguivy, non loin de la chapelle. Vonn se munit d'une baguette de saule écorcée en spirale et met dans son corsage une petite croix faite de deux ramilles de cet arbre...

D'autre part est mandée Philomenig Cariou, du bourg, garde-malade... A Jaketta qui va la prier de venir, Philomenig ne montre aucune surprise. Elle est prête, car elle a entendu le matin même, dans son courtil, comme la plainte d'un malade. Aussi savait-elle qu'on la viendrait chercher pour son office.

La visite du médecin

Le docteur lui aussi est venu. C'est un courtaud bon vivant et goguenard, d'une cinquantaine d'années, haut en couleur, la moustache grisonnante et militaire. Il est coiffé d'un demi haut de forme et cravaté de blanc. Il a plaqué son chapeau sur la table, cuve en bas, et jeté dedans ses gants d'un geste vif. Stephan et Vefa sont remplis de déférence. Entendant le râle faible encore qui s'exhale du lit-clos, l'homme de l'art n'a aucune illusion. Il fait quand même les gestes appropriés, monte sur le banc du lit, et son buste courbé disparaît entre les panneaux. Après un moment, il s'en retire en s'ébrouant, prononce le mot de « congestion » et dit que la médication des boissons chaudes doit se continuer. On l'a appelé trop tard. Le sujet est vieux et usé ! Il sait que ça peut aller quelques jours encore. Mais il se gardera de dire quoi que ce soit d'alarmant. Il rassure et parle d'autre chose, puis, accompagné du fermier, il rejoint son dog-car dans l'aire. Sur un signe du chef de maison, Youen, qui

travaille sous le hangar, apporte un maître-choux pommé, que le garçon du docteur fait disparaître dans le chenil du véhicule, car notre Esculape a coutume d'accepter, outre l'honoraire de 5 francs, des cadeaux en nature, ce qui le rend populaire.

La garde-malade

Philomenig s'est installée à demeure, encore que Jaketta lui fasse froide mine. Sans se soucier du malade, elle y va de la langue. Elle s'empresse de dire qu'elle a double vue, car celle qui la porta à l'église y entra, par inadvertance, avant l'arrivée du prêtre. Elle aussi voit les enterrements par avance. Mais elle ne peut dire qu'elle ait vu celui du vieux Louët, « comme de juste ! » Quant à Gregor Mezar-nou, il y a un mois, la nuit qui précéda sa mort, elle entendit, comme elle le veillait, arriver, dans l'aire, la charrette de la Mort (*Karr-an-Ankou*). Elle l'observa par l'étroit carreau, au clair de lune. Un large chapeau, un grand manteau d'où sortait le bras squelettique tenant la faux, tel était le cocher du sinistre attelage. Ses chevaux étaient blancs, celui du timon maigre à faire peur, comme le cheval de Kerfler, l'équarisseur, celui de fièche, gras, au contraire, tel un cheval de bourgeois. Une autre fois, pour Perig Kamm, de Menezuhel, dont la veuve s'est remariée, comme Philomenig passait la nuit au bourg, elle a vu — et elle serait contente que la maison tombe sur elle si elle ment ! — elle a vu un cierge faire tout seul, et trois fois, le tour de l'église, avant de disparaître près de l'ancien ossuaire, dans la tombe des gens de Menezuhel.

« J'ai ouï dire qu'une bonne manière de savoir si le malade est sur son départ est de lui poser les pieds nus sur la terre. Si on ne peut le remuar,

il suffit de mettre de la terre dans ses sabots. Après cela, ou il passe, ou il guérit rapidement. »

Les Louët sont un peu gênés de ce verbiage. Berc'hed se méfie elle aussi de cette matrone aux allures de sorcière (*strobinnellerez*). Ce n'est certes pas une bonne chrétienne ! On dit qu'elle connaît les secrets des « *viltansou* » (esprits nocturnes).

Philomenig restera cependant toute seule près du vieillard, de moins en moins porté sur le flip. Pour elle, elle préférera le café dont la « grecque » a constamment aux tisons son ventre rebondi. Croyons que le noir liquide tient notre commère éveillée, car le lendemain elle apprendra à ses hôtes que bancs et chaises se sont fort agités en leur absence, et cela est bien mauvais signe.

D'ailleurs, en quittant hier son chez elle, n'a-t-elle pas vu, dans la garenne de Ti-Glas, une hermine (*garrelig wenn*) se musser, en hâte, sous les feuilles sèches du fossé ?... Et ce qui l'inquiète beaucoup, c'est que le malade n'éternue pas !

Tout le jour, c'est un défilé de commères apitoyées et un étalage de science prophétique. L'une confie, les yeux baissés, à Vefa que, plusieurs nuits de suite, en rêve, elle est rentrée du lavoir, ployée sous un faix de linge dégouttant d'eau ; celle-ci a rêvé de chevaux noirs. Cette autre, pas plus tard qu'hier, alors que tout le monde savait le *Tad Koz* au lit depuis la Toussaint, l'a vu « comme je vous vois », dans la prairie du bas. Il marchait dans le sentier (*gwenojenn*) qui longe la rivière... Mais à peine l'avait-elle remarqué, qu'il avait disparu...

Les derniers sacrements

Malgré tous ces pronostics le vieux tient bon, mais le recteur a jugé prudent de l'extrémiser. Le prêtre

arrive, un matin, précédé de la lanterne-clochette du fils du bedeau. Après avoir déposé l'hostie sur le napperon blanc, recouvrant le bout de la table, entre le crucifix d'os jaune, le cierge de la dernière Chandeleur et l'assiette creuse remplie d'eau bénite, il prend le rameau de buis et en asperge la maison : « *Pax huic domo* ». Pour un instant, tel, la veille, le médecin en redingote noire, le dos de l'ecclésiastique, nuagé de blanc, disparaît dans les arcanes du lit-clos. On entend le prêtre parler du Palais de la Trinité, de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, des Saints de Bretagne et surtout de saint Corentin, patron des Cornouaillais. Pierre en a conduit du monde au cimetière ! Ce sera son tour d'y être conduit. Il doit avoir confiance, car il a fait sa part de travail (*e zamik labour*) sans se plaindre. Saint Pierre, son patron, qui fut lié, le déliera des chaînes de sa fragilité et lui ouvrira la porte de la demeure du Père, avec sa grande clef. Puis, disant les paroles latines, le recteur tourne et se retourne, car il procède, dans cette arche, aux onctions des pieds et des mains. Enfin, s'étant essuyé les doigts avec de la mie de pain de seigle, il communique le vieillard...

Maintenant, il ramasse surplis et étole, dans ce sac noir (*sac'h an nouen*), dont la seule vue rappelle les gens aux pensers graves et, sur quelques mots de réconfort, il quitte la ferme.

D'un côté ou de l'autre

Un jour, deux jours encore, et le pauvre vieux n'est pas arrivé sur son passage. On entend le râle de sa gorge. Vonn est revenue de Loguivy. L'agonie sera longue, car la croix de saule n'est allée au fond de la fontaine que lentement. Peut-être l'ambassadrice aurait dû faire dire la messe de déli-

vrance, dans la chapelle même, tant qu'elle y était ? Il est vrai que l'on peut aussi bien prier saint Diboan ici-même et offrir, en son nom, la messe *du sou*, un sou par tête de gens sollicités, et cela jusqu'à l'écu de trois francs.

M. le Recteur voudra-t-il la dire, cette messe ? objecte Véfa, qui sait le clergé en défiance contre certaines pratiques.

« — Oh ! vous n'avez qu'à demander une messe pour le malade, sans préciser. »

La Procureuse est donc autorisée à faire la quête du sou et, une fois cette quête achevée, à demander la messe au premier prêtre de la ville. Justement, elle a à porter, dans le bénitier de la cathédrale, une partie de sa chair chrétienne, une grosse dent qui lui est tombée. Ainsi doit faire tout chrétien de cette portion de son baptême, si mieux il ne la brûle.

L'agonie

Nous sommes au vendredi, huitième jour de la maladie. Dès la veille, le vieux est entré en agonie. Berc'hed récite les litanies, où les saints sont suppliés d'obtenir le pardon aux mourants. De temps à autre, elle asperge le lit et le malade, de son buis béni, pour mettre en fuite le Malin. Elle commande à l'âme de l'aïeul, au nom des Anges et des Prophètes, dont l'armée va venir au devant de lui, d'abandonner son corps ! Qu'elle soit reçue, du ciel, cette âme, par saint Michel et les apôtres ! Stephen sent une larme perler, Vefa pleure à genoux et Jaketta sanglotte avec Corentinig, près de l'âtre.

Quelqu'un entre dans la maison. C'est un marin de la rue Neuve, à Quimper, un de ces pêcheurs de la rivière, dont le domaine finit à Bénodet. Passant

par Roscongar, il est entré pour chiner un coup de cidre. Dès le seuil, il a deviné la scène, il ôte son bérêt et y colle sa chique. Un genou en terre, il se signe. Stephen, dont les mœurs sont hospitalières, le conduit au cellier... Alors le marin lève la tête : « Les vents sont hauts, opine-t-il, il y a jasant... S'il démarrait à présent, il arriverait *là-bas* de belle heure. »



Or, comme s'il n'attendait que l'avis du matelot, Per Louët a passé... Son fils lui baise le front. Ainsi font les femmes, chacune à leur tour, puis une serviette est placée sur le visage. L'âme est partie, devant le Tribunal de Dieu. Mais elle va revenir sans tarder, sur le cadavre, pour n'en plus bouger jusqu'à l'enterrement. Tous s'agenouillent et réci-

tent le *De profundis*, les aspersions se multiplient et Berc'hed a le buis, la dernière. Comme elle est consolée à l'idée de cette mort, le samedi, jour de la Vierge !

Passion da vener,
Maro da zadorn,
Interament d'ar zul.
D'ar Baradoz ez ay sur.

Passion le vendredi — mort le samedi — enterrement le dimanche — au Paradis, il ira certainement.

Après la mort

Jaketta fait bouillir de l'eau et raccroche immédiatement le trépiéd, au fond fuligineux de l'âtre. Philomenig vide sur le seuil tous les récipients d'eau. L'âme est sujette, au retour du jugement, à de cruelles mésaventures. Elle pourrait se brûler en voulant s'asseoir sur le trépiéd, car l'« Anaon » a toujours froid, ou se noyer dans un vase, sauf dans le lait dont elle s'alimente et se purifie. Corentinig dispose le balai la tête en bas. Nul ne balayera que le corps ne soit parti, un heurt est si vite donné au pauvre mort qui souffre.

Vefa fait quérir le barbier Cariou et sa femme Franceza pour la dernière toilette. Le corps lavé est revêtu de sa plus belle chemise et de son habit le meilleur... Tout le reste sera distribué aux pauvres, car il n'est pas bon de garder les habits des morts, et d'ailleurs plus on distribue leurs vêtements et moins ils ont froid dans l'autre monde. On a mis au « *Tad-Koz* » ses braies antiques des grands jours, on le ceinture de cuir, on le chausse comme pour un long voyage. Berc'hed va, dans le courtil, endeuller les ruches ; puis les femmes dis-

posent, sur la table, le meilleur drap de l'armoire, drap gardé pour cela, drap de noce du défunt. Des poutres, descendent d'autres draps, en forme de dais. C'est ce qu'on appelle le « Paradis ». Contre la muraille, la croix d'argent de la paroisse domine la tête aux boucles blanches éparses sur l'oreiller, placé là où se trouve d'ordinaire la tourte de seigle. Quatre chandeliers occupent les coins, avec le bénitier. Sur la poitrine du mort, au-dessous de ses mains croisées et ornées du chapelet, est l'assiette au gros sel, contre les mauvais esprits.

Youen et le jeune domestique ont été au bourg chercher les objets sacrés. Ils y sont allés tête nue et sans parler à personne plus qu'il ne faut. Ils ont seulement invité Creac'h-Bin, le « prieur », à venir pour les « grâces » de cette nuit et de la suivante, ainsi que le vieux menuisier Laouig Gall, qui prendra les mesures de la chaise. Ce Laouig, très averti, les attendait. Il savait qu'on viendrait le chercher, car il a perçu du bruit, dans le tas de planches de chêne, préparées pour des funérailles de riches. L'inégalité règne même dans la mort, Brizeux l'a dit :

Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.

Trois fois le jour, l'angélus a tinté en glas de noblesse. Le prêtre viendra, tant que le corps demeurera dans sa chapelle blanche, alterner avec le petit clerc les Vêpres des morts ; tout le monde ne peut se payer « passopo », lisez *Placebo*.

Mais, après les funérailles, le vieux maître de Roscongar n'aura pas dans son lot plus que n'en a un mendiant :

Eur sierj a deir, pedetr blankenn
Eul linselig a deir walenn
Eur boched plouz didan e benn.

« Une châsse de trois à quatre planches, un petit linceul de trois aunes, un bouchon de paille sous la tête. »

Les recommandations de Creac'h-Bin

Voici à peine terminé le repas du soir, par le *De profundis*, en usage là où il y a un mort.

*Eun de profundis goude koan
A lamm' n ene paour a boan.*

« Un *De profundis* après souper ôte la pauvre âme de peine. »

Creac'h-Bin est suivi de cinq à six visiteurs. Ils s'arrêtent sur le seuil : « *Doué da bardonno d'ho Anaon !* » (Dieu pardonne à vos défunts !) disent-ils d'une seule voix. « *Ha d'ho re !* » (et aux vôtres) leur est-il répondu de même. Ce n'est plus, aujourd'hui, le petit boucher de campagne, autour du porc de Roscongar, c'est le « diseur de grâces ». On va le voir, de façon noble et simple, d'ailleurs, s'acquitter d'une fonction sacrée, où se mêlent une dévotion réelle et quelque peu de vaine observance. Il jette d'abord l'eau bénite, de gauche à droite, et ses compagnons l'imitent. Puis ils passent au bas-bout, pour la collation de pain beurré et de café qui leur a été préparée, et qu'ils renouvelleront, deux fois encore, avant la fin de la veillée. Négligemment, Creac'h-Bin rapporte, qu'en quittant la rue Tenvel, il a vu une étoile filante, à droite, ce qui est d'excellent présage, sans cependant signifier l'admission définitive dans les « joies ». A Vefa et Berc'hed qui pleurent, Creac'h-Bin, en sirotant son café, recommande de ne pas trop verser de ces

larmes qui pourraient incommoder le défunt. D'ailleurs, n'est-ce pas le sort commun ?

*Ar vouc'hal lemm d'ar gwez
An ankou d'ar vuhez
Ar vouc'hal dioc'h pep koad
An ankou falc'h peb oad.*

« La hache aiguisée aux arbres — La mort à la vie — La hache coupe tout bois — La mort fauche à tout âge. »

Creac'h-Bin félicite la famille d'avoir fait les choses comme il convient à une grande maison (*ti-meur*). Avant la sortie du bourg, il a entendu le pauvre de l'hôpital bannir, de ses deux clochettes, la mort et l'heure des funérailles. Les religieuses ont chargé de la commission un pensionnaire entendu dans les deux langues, et chacun a bien compris : dimanche, à quatre heures, après les Vêpres, au bourg. A-t-on envoyé chez les amis des paroisses lointaines le message de mort (*Kan-marro*) ? A-t-on fait prévenir les recteurs, pour le prône ? On lui répond que Youen va partir demain en ambassade, dès le petit jour. Portera-t-on le mort à bras ou dans le char-à-bancs ? Jadis, on se servait de la charrette à bœufs, on la voutait de draps, étendus sur des cerceaux. Qui conduira ? Ne sera-ce point Youen ? Un homme doux, n'est-ce pas ? Qu'il prenne soin de marcher un peu derrière le cheval, de ne le point frapper du fouet. On doit seulement exciter de la parole une bête qui tire un chariot funèbre. Si elle s'arrête, attendez son bon plaisir. On ne sait qui l'immobilise. Youen n'oubliera pas qu'il lui faut, s'il y en a, emprunter les vieux chemins, suivis jadis par les enterrements (*hentchou ar re varo*), s'arrêter devant les calvaires.

Quelqu'un restera-t-il à la maison, durant les funérailles ? Berc'hed y a pensé. C'est cela. Creac'h-Bin est heureux de constater, qu'à Roscongar, on connaît encore les mœurs de l'Anaon. Si le logis est totalement abandonné, il y a chance que le défunt y revienne, durant la cérémonie, et l'on aura ensuite grand'peine à se débarrasser de sa hantise. De là tant de revenants, sans compter ceux que le bon Dieu envoie faire leur pénitence dans les lieux où ils ont vécu ! Si, par hasard, on se sentait tant soit peu tourmenté, il ne faudrait pas hésiter à retourner à Loguivy, interroger directement saint Diboan. On fait dire la messe et l'on allume une queue de rat ou un petit cierge. Si, durant l'office, la flamme est triste, charbonneuse ou s'éteint, c'est que la condition du défunt est mauvaise. Est-elle, au contraire, gale et joyeuse, cette flamme ? La messe est pour lui la délivrance et la paix. On ne l'entendra plus. Des gens de Concarneau ont assuré Creac'h-Bin, qu'allant à Loguivy, ils avaient senti comme un pesant fardeau sur leurs épaules. Au retour, ils avaient l'agilité du cerf.

Ainsi parle l'homme des « grâces ». Il laisse courtoisement Berc'hed présider, comme de coutume, à la prière du soir, puis, les dernières invocations faites, il congédie la famille, avec toute l'autorité affable d'un ecclésiastique.

Funèbre veillée

Et maintenant les « Grassou » défilent sans arrêt, entremêlées de psaumes latins et de cantiques bretons. D'oraisons, Creac'h-Bin en a pour deux heures d'affilée, et quand elles sont achevées, il recommence. Ce sont des maximes tirées des *Euriou Briz*, vieux et désuet livre de dévotion (Heures de Le

Bris), d'écrits du Père Maunoir, des Litanies de la Vierge et des Saints, de réflexions sur les mystères, le tout coupé de *Pater*, d'*Ave*, de *De profundis*... Il y a le chapelet des morts, à grand renfort de *Requiem*, toute une liturgie populaire. Non seulement l'Homme aux Grâces prie pour le mort présent, mais encore pour tous ceux de la paroisse, du village, de la famille, pour celui des assistants qui mourra le premier. Ne sont point oubliés ceux qui, si généreusement, donnent trois fois la collation nocturne. Le réciteur supplie, il appelle à l'aide la Trinité, la Vierge, celle de la Clarté, dont les rayons guideront les pas du défunt, celle de Ty-Mam-Doué et de Kerdevot, les Apôtres, et plus spécialement saint Pierre, patron du *Tad-Koz*. L'assistant encore saint Yves, saint Mathilin (saint Mathurin), patron des âmes souffrantes, les Anges, à leur tête saint Michel, l'introducteur des âmes devant le Souverain Juge, et qui pèse leurs mérites, comme se plait à le rappeler tant de fois l'iconographie bretonne :

*Sant Mikel balanser an eneu
Balansit e ene d'an tu deou !*

« Saint Michel, balanceur des âmes, balancez son âme du côté droit ! »

Peut-être, une oreille attentive démèlerait-elle quelque hétérodoxie, dans ces longues prières, erreurs qu'un réciteur moins savant que Creac'h-Bin pourrait se permettre :

Santez Anna Fouen, santez Anna ar Palud, santez Anna Gwened : Teir c'hoër !

« Sainte Anne de Fouesnant, sainte Anne la Palud, sainte Anne de Vannes (d'Auray) : Trois sœurs !

A l'observation qui lui en serait faite, notre brave homme déclarerait tenir cela de son père, lequel l'apprit du sien, et ainsi de suite.

Il n'y pourrait rien changer ! Ne répéterait-il pas, s'il savait le latin, la parole célèbre : « *Sint ut sunt, aut non sint* » ?

Après la seconde collation, à minuit, Creac'h-Bin prononce l'éloge funèbre de Per Louët. L'assistance est nombreuse.

« Ce fut, dit-il, un être de choix, un bon chrétien et un bon laboureur. Il était rusé en foire et pas un ne l'égalait pour tenir le manche de la charrue.

*Eun den oa eus ar choaz'mat evel labourer
Finik er joar, mat' tre' peg en arer.*

« Il fut bon père, bon époux et regretta toujours celle qui avait été la gardienne de son foyer. Jamais il ne la battait. Il n'avait pas la « boisson méchante » (*boësson fall*) et si, en revenant du marché, il était un « peu chargé de cidre », il se laissait mettre au lit, comme un enfant. Il s'est acquitté de la part de peine échue à chacun ici-bas. C'était un bon voisin, détestant la chicane. Les pauvres ont toujours connu la route de Roscongar, comme ils connaissaient autrefois la route de Kermartin, au temps de Monsieur saint Yves de Tréguier, et Jésus lui dira les douces paroles du pauvre divin. C'était un homme de bon conseil. Dieu veuille que ses enfants lui ressemblent, et surtout son petit-fils, là-bas à se battre contre les sauvages. L'aïeul a eu beaucoup de chagrin de ce départ et cela l'a tué.

*Gwall dreut e dammig korf hag e lagad melen
Krommet e dammig kein, e veg livet gwen
Ankeniet e galon ha kastizet e benn.*

Ainsi le voyait-on « bien maigre son pauvre corps et son œil jaune, courbé son pauvre dos, et sa bouche pâle, son cœur angoissé et sa tête penchée ».

Il parle si bien, Creac'h-Bin, que de temps à autre il y a un murmure approbatif : *Gwir eo vat !* (Cela est vrai, assurément). L'assistance, sans cesse renouvelée, se promet de revenir la nuit suivante, entendre cette religieuse éloquence et se sentir de nouveau remuée jusqu'aux entrailles par la funèbre veillée.

On va « déplacer »

Le repas de midi vient de prendre fin. La maison s'emplît de parents et d'amis. Les jeunes femmes portent, sur le bras, la coiffe de blanc lainage (*koëff mezer*) et, parmi les premières à jeter l'eau bénite sur le corps, les commères remarquent Francine Coathalem et sa mère. Berc'hed, qui les voit d'abord, est heureuse de leur arrivée. Elle laisse un moment, sans y répondre, les oraisons de Creac'h-Bin, oraisons qu'il n'a pas interrompues depuis la grand'messe. Il s'est assuré, lui-même, au bourg, de l'ouverture de la fosse, près du calvaire et, sur les remblais gras, il a noté quelques ossements brunis. Voici Laouig Gall. Aidé de son apprenti, le menuisier aux planches enchantées tire de sa charrette à bras une longue boîte, dont le couvercle a la forme d'une toiture. A cette vue, des cris, non d'effroi, mais de douleur trop forte, se déchaînent. Vefa, Berc'hed, Perrine, Louisig, Jaketta, Coentinig se renvoient des « *Ma Doué, Santez Mari Kerzëot !* » (Mon Dieu, Sainte Marie de Kerdévot ! » Pleusement, les ensevelisseurs ramènent, sur le corps, les pans du drap de noces et le *Tad-Koz* est maintenant couché sur le lit de copeaux et de rubans. Vefa recouvre, elle-même, du suaire le cher visage et, tandis que le marteau de Laouig enfonce les clous comme s'il participait à l'œuvre du Calvaire, Creac'h-Bin récite une der-

nière fois le *De profundis*, car son rôle s'achève : on va « déplacer ».

Vers le bourg

Enfin le cercueil est chargé sur le char familial. On y a attelé un cheval de grand âge. C'est le



vieux *Bijou*, fort étonné de ce labeur dominical, lui à qui, en faveur de ses vingt-cinq ans, est concédée, chaque jour, la joie de la prairie, jusqu'à sa « belle mort », a-t-on dit. La clochette de Mabig

Paour, l'innocent, sonne déjà devant les deux croix d'argent, portées par les conseillers municipaux, tandis que le maire vient, en troisième lieu, avec la croix d'or. Le cortège s'ébranle. Derrière le cercueil, recouvert d'une couverture en tricot, comme celles dont on pare un nouveau-né, marche le deuil des femmes de la très proche famille, en mantes noires, leurs capuchons rabattus. Les hommes n'ont plus d'autre signe de deuil qu'un gilet moins brodé, car leur manteau (*mantel-kanv*) s'est envolé à un tournant de la ruine des coutumes.

Youen, les guides en mains, marche près du brancard, fidèle aux consignes que nous savons. Ni le vent, ni la pluie ne lui seraient une excuse d'éviter les « fondrières » des bouts du « chemin des morts », subsistant aux issues de Roscongar. C'est d'ailleurs bientôt la grand'route, avec, au tournant, son calvaire d'une mission célèbre, et le frôle le moyeu de la roue. Sur ce chemin, la semaine passée, dans la nuit pluvieuse, se hâtait un vieillard, accablé de noirs pressentiments. Et voici que les cloches de sa paroisse l'appellent à elles :

*O lavaret evitan kenavo
Da dud ar c'harter tro-war-dro !*

« Disant pour lui adieu — Aux gens du quartier, à l'entour. »

Il vient, ce vieillard, balayé de la vie, telle une feuille desséchée tombe de l'arbre. Avant ce soir, un tertre seul dira, aux pèlerins du cimetière, que Per Louët a passé sur cette terre. Des enfants, des amis suivent ses funérailles et, tout à l'heure, il sera seul sous la terre froide. Plaise à Dieu que parfois on entende, sur sa tombe, d'autres voix que celles des oiseaux, des voix qui prient et se souviennent !

Depuis longtemps la voiture roule sur le cailloutis gras où « flaquent », l'un après l'autre, les fers du cheval. C'est enfin la place du bourg. Là attendent une foule de gens, venus de la ville. Dès que le cercueil, porté par quatre vieux pères de famille, a pénétré dans l'église de Localor, c'est la poussée d'une mer humaine, dans la pénombre, où, parmi la lueur des flambeaux du catafalque et des torches aux mains de la famille, monte la prière très orthodoxe de l'Eglise...

Maintenant les cordes remontent, en grinçant, sur les flancs du cercueil, gisant au fond de la tombe. « Qu'il repose en paix ! » dit le prêtre. Des cris qui n'ont presque rien d'humain redemandent le vieillard. Rien, hélas ! ne relèvera le vieux chêne renversé, « *an dervenn diskaret* ». Rien, hélas ! L'eau bénite se mêle aux larmes des grosses nuées endeuillées, des mottes de terre sont lancées, selon un très vieux rite, sur le bois de la châsse. Puis, peu à peu, l'apaisement se fait, la solitude règne dans le champ de repos, les lèvres de la fosse se referment :

*Eno'ch' efet holl Bretonned
Da vreina en deun ar vered !*

« Bretons, vous irez tous là pourrir au fond du cimetière ! »

Pourrir ? Oui, comme le blé à l'automne, mais vivants et morts gardent chez nous une espérance, s'il est vrai qu'il n'y a pour l'homme qu'une nécessité unique : le Trépas. Or, après ce passage, il est une certitude...

Doué da bardono d'an Anaon !

CHAPITRE VIII

LE MARIAGE DE LANIG

POURPARLERS. — LA VISITE. — LES PRÉPARATIFS DES NOCES. — L'ARMOIRE. — LES TAILLEURS SOUS LA GRANGE. — AU MATIN DES NOCES. — LA NOCE AU BOURG. — LES DANSES SUR LA PLACE. — NOUS N'IRONS PLUS CHEZ LA MARIÉE. — CHEZ COSQUER... QUI FAIT DES REPAS DE NOCES. — LES REPAS. — LES DANSES. — QUI PAYERA LA DÉPENSE ? — JOURNÉE DES PAUVRES. — EN ROUTE POUR LOCALOR. — LA SOUPE AU LAIT.

Pourparlers

Au mois de septembre, le sergent Alain Louët, médaillé colonial, pensionné, après une balle dans le mollet, blessure qui lui donne une légère claudication, est rentré dans ses foyers. Comme le dit le proverbe :

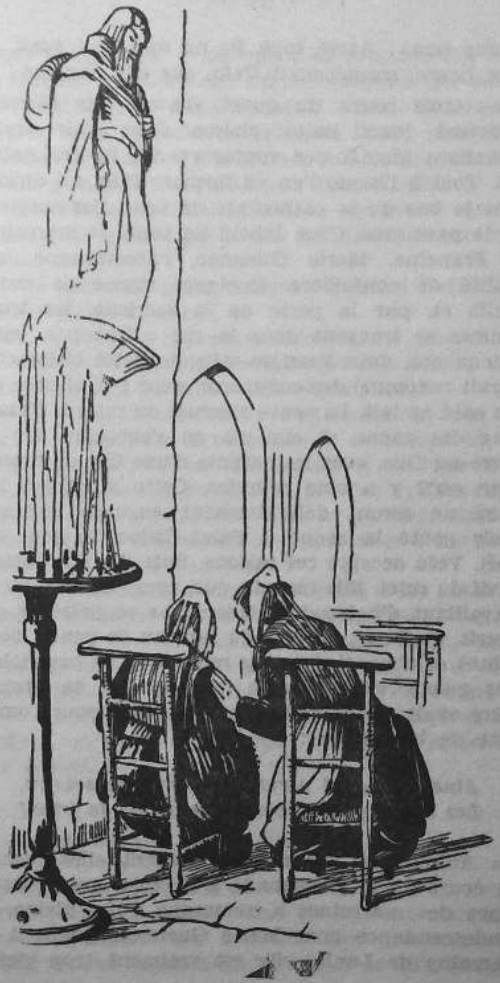
*Gant an amzer hag an avel
Ez a peb anken war o diouaskell !*

« Avec le temps et le vent — S'en va toute angoisse sur leurs ailes. »

Le service militaire appartient au passé. A peine Lanig a-t-il déposé l'uniforme aux passepoils jaunes, qu'il reprend, avec l'habit de Cornouailles, ses occupations rustiques. Un bout de ruban sur le

velours de sa *chupenn* et beaucoup de considération pour l'ancien soldat le relèvent aux yeux de ses concitoyens et des héritières d'alentour. Mais les entremetteurs de ville et de campagne, insinuants tailleurs, graves mendiants, ont beau lui faire des propositions féeriques, le fidèle Lanig ne veut entendre parler que de Francine. En vain, Stephen lui oppose que la mort, presque coup sur coup, du père et du frère de la jeune fille, en ont fait une héritière, peut-être trop riche pour lui, et que, du coup on va jaser. Le jeune homme déclare s'en rapporter à Francine elle-même. Berc'hed d'ailleurs est de son avis, et Vefa Marquer ne tarde pas à s'y rallier.

C'est pourquoi, ce soir d'un samedi de décembre, Vefa a donné rendez-vous à la veuve Coathalem, dans la cathédrale, au pied de la statue de saint Jean-Discalcéat, dit aussi *Santig-Du* (petit saint noir), que l'on prie pour retrouver les objets égarés. Assise sur une chaise basse dans l'ombre croissante que troue à peine la flamme vacillante d'un cierge aux pieds de la Madone, elle égrène avec une impatience fébrile et distraite son chapelet, l'esprit visiblement aux aguets. Elle ne prend aucun intérêt au jugement, digne cependant de Salomon, prononcé par Justin, le bedeau, entre deux pauvresses prêtes à se disputer le pain déposé sur le tronc du *Santig-Du*, non plus qu'à la violente reprise d'une chaise, saisie opérée, avec des anathèmes, sur un pauvre chanteur ambulants, par l'expéditive chaisière. Cet héritier de Yann-arminous se reposait là de sa foire, sans penser à mal. De plus en plus, les personnages des vitraux s'absorbent dans le néant, et Jabel Kerdaoulas, veuve Coathalem, ne vient pas. « Kerdaoulas ! Coathalem ! vieille « noblanz » de jadis, avant la Révolution. C'est trop fier pour de pauvres gens



comme nous ! Après tout, ils ne sont eux aussi, à cette heure, monologuait Vefa, que des paysans ! »

Les trois coups du quart, d'avant six heures, égouttent leurs notes claires dans l'air froid retombant glacial des voûtes et des hautes galeries. Tout à l'heure l'on va fermer. Enfin on dirait, dans le bas de la cathédrale, le bruit des socques sur le pavé gras. C'est Jabel ! La tante et marraine de Francine, Marie Guenneec, l'accompagne, en qualité de conseillère. Quelques signes de croix hâtifs et, par la porte de la sacristie, les trois femmes se trouvent dans la rue « Raker », puis, à deux pas, dans l'arrière-salle du débit Gaonac'h, retrait renommé des commères, pour l'excellence de son café au lait. La veuve s'excuse du retard. C'était foire des gages, et elle n'a pu s'entendre sur la Terre-au-Duc, avec les parents d'une fille de basse-cour, qu'il y a cinq minutes. Cette fillette et les siens ne seront définitivement engagés qu'après avoir goûté la soupe à Saint-Cadou, le jour de Noël. Vefa accepte ces raisons. Puis elle entre dans le vif du sujet. Elle rappelle que, pour elle, le tailleur travaillant d'habitude à Roscongar se présenta au Peurit, en Brieec, porteur du rameau de genêt (*bazvalan*) et chaussé d'un bas rouge et d'un bas violet. Dès qu'elle avait aperçu le messager, sa propre mère avait mis la poêle sur le trépied, pour l'omlette de bienvenue :

*Ainsi dès qu'il parut, les lèvres de sourire,
Les tisons de flamber et les poêles de frire !*

« Aujourd'hui les mères engagent elles-mêmes, au cours d'une promenade à la ville, avec l'assistance des marraines », remarque Vefa, pleine de condescendance pour Marie Guenneec. Quant à la marraine de Lanig, elle est vraiment trop vieille

pour se déranger : une pièce de soixante-dix ans ! D'ailleurs, la chose est simple. Stephen est encore bien jeune pour faire abandon (*dilez*). Puisque les jeunes gens se plaisent, nous, les Louët, nous donnerons à Lanig 20.000 francs en avance d'hoirie. Ainsi pourra-t-il s'installer à Saint-Cadou. »

— « Et moi ? fait la veuve. Qu'est-ce que je deviens à ce compte ? Où irai-je chercher mon pain ? »

— « Qui vous parle de cela ? rassure Vefa. Mais vous resterez avec eux. »

— « Non, c'est une affaire décidée. Ma fille mariée, je viendrai dans une chambre en ville. Alors, vous comprenez, ils me feront une rente (*leve*). »

— « Sûrement. Il vous faut au moins 600 écus, ma pauvre fille, affirme la marraine. A ce compte-là, les Louët doivent donner davantage à leur fils. Kerdoulaz et Coathalem ne sont pas des « pillawers » ! Et puis faites mettre sur le papier que leur char-à-bancs vous prenne chez vous, pour aller à Kerdévot en septembre, ma pauvre fille ! »

— « Vingt mille francs de capital, c'est pourtant quelque chose ! se défend Vefa, désappointée. Stephen n'en voudra pas démordre, j'en ai peur. Enfin, venez, demain manger la soupe à Roscongar, et l'on s'arrangera. On peut toujours parler, n'est-ce pas ? »

— « Sûr, fait la marraine, avec du temps et des redites, on arrive à s'entendre : *gand an amzer ha dre ravodi...* »

La visite

L'ordinaire visite est celle de la famille du jeune homme, chez la fiancée. Mais ici les rôles sont renversés. Francine est une héritière (*penheres*) et Lanig a deux sœurs à souler. C'est ce qu'a compris

tout de suite Stephen, après avoir réfléchi sur le rapport que sa femme lui a fait de l'entrevue un peu pénible. Il se résoud donc à un petit sacrifice. Il y a encore des poulains à l'écurie !

Ce dimanche, les jeunes gens et les parents, s'étant retrouvés à la grand'messe, reviennent ensemble du bourg à Roscongar. Lanig et Francine sont au courant des difficultés pécuniaires agitées autour de leur bonheur. Mais ils ont la certitude que rien ne peut les séparer.

Quelque impatience Francine ait pu avoir de connaître son destin, jamais elle n'est allée, comme tant de dévergondées, glisser ou s'asseoir sur les pierres mystérieuses de la lande, ainsi que cela se faisait dans le temps ! Saints et saintes de Bretagne ne suffisent-ils pas à rendre ces naïfs oracles, sans avoir à faire de nains ou du diable ?...

Que de fois, par contre, durant la longue absence de son doux ami, n'a-t-elle pas consulté les fontaines votives ? Chaque fois, l'épingle de son corsage, jetée dans l'eau claire, a surnagé, quelque temps, avant de s'enfoncer. Quel meilleur augure ? Plus d'une fois, aussi, des ronces ont accroché sa robe et sous la poutre d'une auberge, dans quelque pardon, cet été, elle a bu le dernier verre d'une bouteille de cidre bouché. Au printemps, les barbes du pissenlit s'envolaient à son souffle curieux. D'ailleurs leurs deux cœurs n'ont qu'un avis sur la question, et c'est celui de la sagesse des nations :

*Gwelloc'h karantez leiz an dorn
Eget n'eo arc'hant, leiz ar forn !*

« Meilleur est l'amour plein la main — Que n'est l'argent plein le four ! »

Aussi après le repas, où figure une platée d'excellentes tripes (*sklipou*), nageant dans une sauce

au beurre roux et aux oignons grillés, nos jeunes gens ont planté là les plénipotentiaires de leur avenir et ils sont retournés, seuls, au bourg, sous prétexte d'assister aux Vêpres, dont on entend le premier son. Au surplus, Lanig a son idée. Il s'est muni, à la ville, chez l'orfèvre des campagnes,



Kerider, dans la rue Kéréon, d'un anneau d'argent, représentant un cœur enflammé saisi par deux mains, et, tout à l'heure, gauche, mais tendre à sa façon, en passant près de la tombe du *Tad-Koz*, il fera accepter la bague à Francine. Il n'ose pas encore un baiser et se contente d'une amicale bourrade.

Lentement, les « promis » reviennent à Roscongar, avant la nuit, et c'est pour trouver leur monde d'accord. La veuve Coathalem est enchantée de tout ce que lui a révélé sa visite domiciliaire à l'étable, dans la grange et le grenier, derrière les battants noblement sculptés des armoires, que la cire rend éclatants comme des miroirs. Aussi le moment venu de retourner à Saint-Cadou, avec Francine et la marraine, Jabel Kerdaoulas dira-t-elle au compère Stephen, après dans la main tape réciproque et comme au marché :

*Ça, fixez-nous le jour où selon son métier
Le notaire inscrira deux noms sur le papier !*

Les préparatifs des noces

Nous n'assisterons pas, chez le notaire Bargued, à l'élaboration du contrat, des apports, de la dot (*argourou*), du douaire (*embarzerer*). Nous n'appuierons pas sur la peine réelle de Stephen lorsqu'il lui faut se séparer, en face du notaire, de pièces blanches et jaunes, puisées à même le sac. Cet argent, ne le remettrait-il pas, lui-même, aux jeunes époux après le mariage ? Mais la prudente Jabel exige le versement immédiat devant l'Homme de Loi :

*Lavaret zo eun dra
Hag ober ar gwella !*

« Dire est une chose — Et faire est le mieux ! »
Stephen a seulement déduit du total les dépenses de Lanig « en vue des noces et des cadeaux à sa fiancée ».

Celle-ci se mariera en costume noir et pailleté, avec les scapulaires, la « Jeannette » et la ceinture. Hier, les mariées portaient encore le costume

blanc, brodé de soie bleue, et avant-hier le drap rouge plissé. Au vrai, en ce temps-là, la noce durait trois jours ; le costume rouge était porté le premier, le blanc le second, et la nouvelle toilette des jours fériés (*tilhad-zul*) le troisième. Tout change en Bretagne comme ailleurs, encore qu'on ait déclaré, *ex-cathedra*, le contraire. Nous ne vivons pas en dehors des règles humaines.

Lanig a donc fait, lui-même, chez Kerider, sous l'œil de Vefa, l'achat de l'anneau d'or des fiançailles, et de la « Jeannette », avec son cœur et ses franges d'or, sur le velours noir du tour de cou. Il veut aussi une belle horloge, dont le balancier de cuivre, orné de roses rouges et de feuillages d'émeraude, scanderait, de son tic-tac, les minutes, que nous lui souhaitons heureuses, de la vie.

L'armoire

La place de cette horloge sera entre le pignon du lit-clos et le beau dressoir. Une nouvelle armoire sera commandée au vieux Le Gall, aussi entendu à étaler, sur ses bas-reliefs, la queue de ses paons, ou à courber avec grâce les guirlandes de ses paniers d'abondance, qu'à parfaire un cercueil. Sur les besognes de ce menuisier du terroir planent la tristesse et la joie, car, en Bretagne, elles s'excluent moins que partout ailleurs. Combien de ces beaux meubles fit jadis le bonhomme, en y clouant, à jamais, la date, avec des pointes jaunes ? L'armoire de Lanig, ornée de ses ferronneries, sera un chef-d'œuvre !

Jadis, on l'eût conduite en grande pompe, binious sonnants, à la future demeure des époux. Traînée par chevaux ou bœufs enrubannés, elle eût déchaîné, devant la maison, une lutte courtoise. Les gens

de Saint-Cadou auraient fait mine de la repousser, puis la conciliation serait advenue, à grand renfort de bolées et de crêpes de froment et aussi de chansons. Les seules bolées bues, ici, seront celles du vieux Laouig et de son mousse, au jour de la livraison. Quant aux chansons, une allusion mélancolique sera faite par lui sur les coutumes qui s'en vont. Il s'agissait autrefois d'un dialogue rituel entre le « défenseur » de la jeune fille au dedans de la maison et l'« avocat » du jeune homme, dans l'aire. Hélas ! où est la poésie d'antan ?

Invitations

Cependant, comme jadis, inviteurs et invitées se rendront chez chacun des six cents invités de la noce, fixée au mardi de la seconde semaine de Pâques. Les invités appartiennent aux communes de la périphérie, où les deux époux comptent une innombrable parenté à la mode de Bretagne. La fonction d'inviteur exige un estomac à toute épreuve. Plusieurs couples s'y adonnent et Lanig tout le premier, avec son parrain, Yann Bergot, un homme de 60 ans. Francine délègue ses amies. Aujourd'hui, les imprimeurs ont fait adopter leur beau papier à nos campagnards, mais ces politesses de France valent-elles la cordialité de la formule prononcée par de jolies bouches d'invitées : « Vous êtes prié de la part d'Alain Louët, de Roscongar, de venir, le second mardi après Pâques, chez Monsieur saint Alor béni, pour assister au mariage de notre ami, avec Francine Coathalem, de Saint-Cadou. Vous viendrez ensuite manger la soupe avec nous, chez Cosquer, rue de Brest, à Quimper. On aura à manger et à boire tant qu'on voudra jusqu'après souper (*koan*). Tout le monde

est prié, les bonnes et les valets. Et surtout prenez garde d'y manquer. » Or, comme on ne reçoit rien sans retour, vous offrez de trinquer, à ces belles commères, qui se défendront de goûter autre chose qu'« *eur banig traou douz* » (quelque chose de doux).

Les tailleurs sous la grange

Durant le Carême, on peut voir, cette année, travailler sous la grange de Roscongar, accroupis sur leurs talons, deux tailleurs. Ils ont une besogne monstre. Brodeurs magnifiques, ils connaissent les secrets du point de chaînette et de la dent de loup. Ce sont de fidèles observateurs des géométries stylisées, vieilles comme le monde. Ils vont mettre à jour deux costumes pour le marié, un autre pour Stephen, d'autres encore pour chacun des domestiques, habillés de neuf à l'occasion du mariage. Ils ont bon appétit, ces tailleurs et, quoi qu'ils préfèrent le lard, ils ne rechignent pas, les trois jours de maigre, sur la chaudronnée de bouillie d'avoine dont, en leur qualité d'hôtes, on leur laisse la part honorable du gratin (*kreïen*), et tout le jour ils ont dans leur bouteille, jamais vide, ce qu'il faut,

*Da c'hlebia o c'hourlanchen
Eur bannac'h sistr melen !*

« Pour humecter leur gosier — Une goutte de cidre jaune ! »

Au matin des noces

Dans la cour de Roscongar, un cortège se forme. Ayant goûté aux crêpes de froment de Jaketta, les

invités de Lanig remontent dans leurs légères voitures et quelques-uns à cheval. Au galop, derrière le char-à-bancs traîné par le jeune homme, accompagné de son père et de son parrain, la chevauchée se hâte vers Saint-Cadou. Tels les Français se ralliaient au panache du Béarnais, les invités ont devant les yeux le fiancé :

*Seiennou archant d'e dok
Ar gwaz nevez' ya war araog !*

« Ruban d'argent à son chapeau, le nouvel époux prend les devants ! »

Non loin de la rivière, entourés de grands arbres, s'estompent les ardoises et les chaumes du village. Déjà la rabine offre ses voitures dételées, brancards en l'air. On entend, dans les étables, mugir les vaches et, sur un if, le coq chante la gloire des œufs frais pondus. Dans l'aire, c'est le va-et-vient des servantes, des hangars à la maison, bras nus et jupes troussées, portant des montagnes de crêpes où l'encensoir fumant des cafetières. Des domestiques attardés remontent, à grand bruit de tourniquet, le seau du puits, pour le déverser dans l'auge de pierre et s'y ébrouer en une toilette à fond. La troupe des nouveaux venus s'éparpille parmi les déjeuneurs. Mais la mariée est prête. Nul discourreur ne comparera les vieilles à des pommes odorantes, toutes ridées, et Francine à une tourterelle captive, comme elles l'étaient dans cette antique sône, alternée jadis, avant que le fiancé ou son garçon d'honneur (*kondluer*) ne ravit la belle en croupe. Non ! celui qui aura l'honneur de mener la « nouvelle », c'est un très prosaïque notaire, M^e Bargued, à qui appartient la belle calèche attelée de deux alezans, au front étoilé (*baïh*), et dans laquelle la mariée prend place.

On part ! On est parti ! Toujours le marié en tête, mais les deux convois sont mêlés de façon à précéder et suivre le noble attelage notarial. Des pauvres, à besace, tendent leur chapeau des deux côtés du chemin. Or, le cocher de M^e Bargued, au courant des us et coutumes, ralentit, car il sait que ces truands n'ont pas que leur chapeau à tendre, au passage de la mariée. En effet, une corde s'est élevée au travers de la route, jusqu'au poitrail des alezans. Au nom de saint Alor, puisqu'on est sur son terroir, les miséreux réclament un droit de péage. M^e Bargued sert lui-même de grand argentier à la reine du jour. Il jette au chef des mendiants une aumône royale. Alors les bénédictions montent dans l'air. L'homme de loi se garde bien de refuser le tribut, depuis le jour où, ayant conseillé, dans un cas pareil, d'envoyer promener ces parasites, ses clients et lui reçurent tels souhaits :

*Doue da greski al loned
Etre ho kein hag ho roched
Etre ho roched hag ho kein
Ra vezo laou kement ha mein !*

« Dieu fasse crottre les bêtes — Entre votre dos et votre chemise — Entre votre chemise et votre dos — qu'il y ait autant de poux que de calloux ! »

La noce au bourg

Les cloches sonnent à toute volée. Les gamins abandonnent la classe et viennent s'accouder au muret, comme hirondelles sur un fil de télégraphe. D'ailleurs leur maître est aussi le secrétaire de mairie, et c'est devant cette mairie (*Ty-kear*) que stoppent les alezans de M^e Bargued. Les chars-à-

bancs, le break du négociant, la charrette anglaise du marchand de vins se dispersent dans le bourg. Les formules de la loi sont vite prononcées, mi-partie en français, mi-partie en breton, et les cloches redoublent l'hosannah des noces. Chose étrange en un pays si religieux, bien peu des invités accompagnent les fiancés dans le saint lieu. Eux-mêmes y arrivent l'un après l'autre, et Francine la dernière, comme gourmandée par sa marraine, Marie Guenneg, celle-ci toute vêtue de velours noir, avec sa coiffe en forme de tulle, très large, et sa petite ruche à trois godets au cou. Les parents formeront à peu près toute l'assistance. Le rite s'achève promptement. Ici, non plus, pas de discours. Fanch Lopez et ses fils, délaissant leurs cloches, sont venus chanter le *Te Deum* et, du porche latéral, des pauvresses épiant le luminaire de l'autel.

*Comme un présage heureux d'union conjugale,
Tous les cierges brûlaient d'une lumière égale,
Et nul à leur clarté n'aurait pu découvrir
Qui des nouveaux époux devait d'abord mourir !*

Aucun présage funeste, non plus que pour Anna et le clerc de Brizeux ! M. le Recteur a gagné la sacristie. Chacun le suit, pour signer au cahier et recevoir les congratulations du prêtre. Jadis, les mariés offraient, en ce lieu, au clergé et à leurs invités, le pain et le vin bénits par l'officiant, comme une sorte de festin sacré. Si les gens de la noce ne viennent pas à l'office, c'est qu'ils cherchent peut-être, dans les auberges du bourg, une compensation à cet usage disparu...



Les danses sur la place

En désordre, le cortège sort de l'église de Localor, non sans que chacun soit allé, un moment, prier sur la tombe familiale. Mais les deux époux ont passé l'entrée du cimetière. Aussitôt les saluent, pour la première fois, binlou et bombarde. Tous s'empressent autour du couple. Soudain la mariée quitte la main de son mari. Seule, elle esquisse un pas de gavotte.

Le parrain et la marraine ne tardent pas à l'imiter. Puis le mari, la couturière de la robe de noce, les tailleurs qui travaillèrent à Roscongar, d'autres encore, forment des groupes de quatre, deux femmes au milieu de deux hommes. Enfin, tout ce qu'il y a de gars et de filles se tiennent par le petit doigt et la gavotte est déchaînée.

Nous n'irons plus chez la mariée

Autrefois, le cortège retournait du bourg chez la mariée, après libations à chaque auberge et danses que la politesse bretonne exige devant chacune. La rentrée s'opérait au grand galop et sans souci des

mariés, chaque cavalier songeant à s'attribuer le mouton du premier arrivant, tout au moins le coq du second, ou les rubans des plus favorisés après eux. Telle est l'origine de la course dont nous parlons ci-dessous. Repas et danses avaient lieu au village, alimenté, le matin, des cadeaux en nature des invités : moches de beurre, sacs de farine, quartiers de lard, de veau ou de bœuf, et chaque denrée était reçue d'une aubade. Au retour de l'église, les donateurs retrouvaient leur provende au sein des marmites en plein air. Les longues tables étaient dressées sous les tentes brunes voûtées en cerceaux, dans les hangars. La place des époux s'abritait d'un « paradis » de draps blancs, de verdure et de fleurs. La mariée y conviait ses parents et marraine, ceux de son mari, ses jeunes gens d'honneur, les notables et, à la fin du repas seulement, ces messieurs du presbytère venant réciter les grâces. Dans le champ, dans les sillons, sous les pommiers voisins s'allongeaient les tablées recouvertes d'une nappe blanche, et le service était présidé par les mêmes dignitaires, précédés des binious. Les plats circulaient sur une charrette légère. C'était de partout une clameur de gens et de bêtes, d'appels et de hennissemens d'étalons à l'odeur des pouliches.

Chez Cosquer, qui fait les repas de noces

Il y a bien une cinquantaine d'années que l'auberge s'est substituée à la ferme de l'épousée, et ce fut grand dommage pour bien des coutumes disparues de ce fait. Du bourg de Localor, le long cortège des légers chars, conduits par des phaétons d'azur, d'or et d'argent, a ébloui le quartier sur

plus de deux kilomètres. Les étrangers que les trains débarquent, vers le coup de midi, ont la plus agréable surprise d'un peuple heureux en pleine magnificence. C'est donc chez ce Cosquer où, le soir des luttes, Lanig, Francine et sa mère avaient peut-être jeté les fondemens de leur futur bonheur, qu'aura lieu le festin des noces (*fest-an-eured, friko*). Aussitôt l'arrivée des mariés, ce sont, sur cette grand'route ombragée de platanes, les courses des jeunes, pieds nus et en corps de chemise. Puis vient la course des chevaux, mais à cru, sans selle et sans étriers, sans autres rênes souvent qu'une longe de corde. Les domestiques ont, là, occasion de prouver qu'ils savent, en vrais Bretons de saint Thélo, faire marcher les chevaux « *touch kezeg* ». Certes, on pourra dire des noces de Lanig : « Il y a sûrement plus de cent ans qu'on n'a pas vu, à Quimper, de chevaux lever ainsi les pattes :

*Sur oc'hpen kant vloaz zo n'eus ket bet e Kemper
Kezeg hag a zave' giz-se o dtwisker !*

Avec qui alla le mouton ? Nous ne saurions le dire, mais il en valait la peine, justifiant, par son poids, la place qu'il tient, chez nous, de l'antique laurier. On ne dit pas en effet que quelqu'un a remporté la victoire, mais que le « mouton est allé avec lui ! » (*Aët ar maout gantan !*)

Les repas

Une demi-heure de danses devant les sonneurs, juchés sur les barriques, et c'est le moment du repas. Il y en aura trois, y compris la collation. Dans la cour et le jardin, c'est le même tableau de chaudrons en ébullition et de tonneaux en perce, que nous vîmes à l'aire neuve. Mais ici le couvert

est dressé dans des salles, aussi grandes que des églises. L'usage du paradis subsiste, à la table d'honneur, comme le dais à celle des souverains. Le menu mêle, après la soupe fumante, au souvenir des mets campagnards, l'astucieuse conquête des plats de la ville : le bœuf et les tripes précèdent les côtelettes au madère ! Si le ragoût aux



pruneaux apparaît à la collation de quatre heures, le poulet coupé dans le sens longitudinal et qui a baigné dans le pot-au-feu figure au souper du soir, sous les apparences du rôti. Il est précédé des binious qui jouent un air semblable à cette marche de Lochaber que le « piper » des Highlands sonne, à Londres, sauf le dimanche, autour de la table royale. Vieilles évocations celtiques ! A vrai dire, nos cuisinières campagnardes, dépourvues de broches et de fours, ont fait revenir la volaille dans leurs immenses poêles. Des loustics jugent plaisant

de mettre, au goulot d'une bouteille, la tête d'un poulet, qu'ils « embèquent » d'une cigarette. S'il y a trois repas, combien de vieux à qui la danse ne dit plus rien ne quittent pas la place et font honneur aux termes mêmes de l'invitation. Comme les chanoines du *Lutrin*, ils jugent bon qu'un

..... ample déjeuner
Longtemps les tienne à table et s'unisse au dîner !

Rien ne leur manque d'ailleurs ! Les servantes, au blanc tablier, tiennent, à l'honneur des jeunes époux, que chacun soit content. Un certain gaspillage des viandes, du cidre, du gros vin montpellierain, dont les flots teignent jusqu'aux nappes de la table nuptiale, est de mise. Les assiettes en calotte sont aussitôt remplies que vidées, par ces vigilantes ancilles, filles de bonnes maisons d'ailleurs, et pour qui servir aux noces de cette « nouvelle » est un plaisir et un honneur. Leur seul salaire est de manger et de boire à leur gré et, la serviette en mains, d'entrecouper le service d'un pas de gavotte.

Mais quels sont ces deux personnages, le crayon et le carnet en mains ? « Debout ceux qui sont du côté de la Nouvelle ! » commande l'un d'eux. C'est un bourgeois, comptable à la ville, peut-être. Les invités de la mariée se sont levés, mais ceux de l'époux demeurent assis. Gravement des chiffres s'inscrivent. Un moment de confusion pour celui des époux dont le nombre des invités s'est deviné le moindre. Un tel recensement est le thermomètre de la considération...

Pas de chants aux noces, en ce temps-là. Le soir, quelques attardés feront entendre des mélées attristées d'eau-de-vie. Mais si on ne chante pas, on danse !



Les danses

La jeunesse s'en donne à cœur joie, sur cette route de Brest, où le passage de l'auto est encore le secret de l'avenir. Lanig et Francine montrent d'ailleurs l'exemple : gavotte, bal an daô, bal à quatre, stoupig et jibidi vont se succéder :

*Sethu paotred an ebat !
Digoromp ha raktal
'Vit eur banne fistr mat
A ra domp tridal !*

« Voici les gars des divertissements — Ouvrons et de suite — Pour une goutte de bon cidre — Ils nous mettront en train ! »

Tantôt gracieuses et tantôt rudes, les figures martelées sur le sol, oncques ne fatiguèrent de bons danseurs ! Les rivaux des Mathilin an Dall et de Fanch ar Japel interrompent souvent de souffler dans le buis (*c'houeza er beuz*) pour assouplir leurs lèvres (*evit soublât o muzellou*) et ils vident chopines !

*Eun tol sut ha souden
Paotred skanv d'an abaden !*

« Un coup strident et les gars lestement en joie ! »

De la barrique où ils sont juchés (*diwar ar variken*) les pieds des sonneurs scandent l'allègre appel de la gavotte. Lanig a pris la main gauche de Francine dans sa main droite, tandis que sa propre senestre se replie sur ses reins à lui. Un autre saisit la main droite de l'épousée, et les chaînes éparses ondulent en biais, vers la gauche. Du groupe des nouveaux mariés, le dernier se trouve être le parrain de Fanch. En dépit de la soixantaine, Yann Bergot n'a pas de rival pour le « pas arrière » (*paz-dreon*). Est-il si loin cet hier où à la dérobée se décochaient vers lui les regards énamourés des jeunes ?

*Kroaz archant 'no c'herchenn.
Borleden fin war o fenn*

« Croix d'argent sur le sein. » — « Larges coiffes de lin sur la tête. »

Cependant Lanig, une joie grave sur la figure, qu'auréole le chapeau où se mêlent rubans de velours et d'argent, bat la cadence, sa main dans celle de Francine, pimpante comme rose au courtil.

*He diou chod a zo ruz-wenn,
Henvel ouz diou rozenn.*

« Ses joues sont rouges et blanches, ainsi que deux roses. »

Les autres danseurs se donnent le petit doigt, selon l'antique coutume. Des retardataires s'insèrent dans les chaînes ou en commencent d'autres. Voici *Picket-Roget*, portefaix des halles, venu parasiter dans la cour, à l'entour des servantes, car

*Eno zo bara ha kig
Koulz d'ar paour ha d'ar pinvidik.*

« Là il y a pain et viande pour le pauvre comme pour le riche. »

Il a délaissé, pour un moment, la goinfrerie pour les danses. Le voici esquissant au milieu des groupes un pas dérisoire. Mais Cosquer vient le prendre et le bousculer dans le fossé, avec des mots rudes.

Les groupes s'entrecroisent, changent de conducteurs ; le dernier est le premier. Yann Bergot, dans cette position nouvelle, les yeux au ciel, déploie des grâces antiques qui ne le cèdent en rien à la belle cadence dont le marquis de Guerrand émerveillait M^{me} de Sévigné. Tous n'ont pas cette science chorégraphique. Les uns glissent, les autres se contentent de lever la jambe gauche, sans souci de la mesure, déroutante d'ailleurs pour des citadins. Les gens de la ville (*chass-kear*) sont de plus en plus nombreux à mettre, involontairement, la note discordante. Aucun, cependant, n'ose réclamer des danses de ville...

Voici la fin de la gavotte. Cosquer veille à ce que les sonneurs puisent du souffle au fond de la boîte. C'est le bal à deux, où la gavotte se mêle avec grâce à une pompeuse promenade ; ce sera tout à l'heure le bal à quatre où, à la promenade, les couples mêleront dans la marche le pas de la gavotte. Chaque cavalier prend les mains de la cavalière, la conduit, par trois fois, de gauche à droite et de droite à gauche.

Une bande de gosses revient de classe, le cartable en main et la vache au dos. Ils se mêlent aux enfants des invités, garçonnetts ou fillettes, délicieusement parés, mais le gilet ou le devantier gluants de bonbons. Tout ce petit monde est curieux de voir les grands danser *jabadao* ou de battre, hélas ! des entrechats, au risque de compromettre l'ensemble.

Les mêmes réclameront un *jibidi*, que dansent huit danseurs à chaque groupe et se tenant par le petit doigt. Cela se mène en tournant dans le sens du soleil, puis le refrain immobilise la ronde, cependant que le pied droit alterne avec le pied gauche, pour frapper quatre fois un coup sec au centre, en chantant :

Jibidi, jibida, on dit qu'elle est malade.

Jibidi, jibida, on dit qu'elle mourra pas !...

Qui payera la dépense ?

Ainsi, pendant trois jours, il n'est que de manger et de danser. Danser ne coûte guère, mais manger ! Quel est le payant ?

Les repas à l'auberge ont changé la coutume. Les cadeaux de jadis ont cédé la place à une discrète offrande de 5 francs le premier jour, d'un écu de 3 francs le second, particulièrement réservé à la parenté. Enfin le troisième, gratuit, est la

Journée des Pauvres

Le troisième jour est, à l'origine, celui des Pauvres. Le matin se chante encore, à l'époque dont nous parlons, et dans l'église paroissiale, un service pour les défunts des deux familles. Parfois il se fait à une autre date. Mais alors il n'a plus pour conséquence l'invite faite à l'*Anaon*.

A se mêler un jour aux fêtes de ce monde.

De bonne heure, Lanig, Francine, leurs parents, parrains et marraines se sont rendus à Localor ouïr un grand service et prier sur les tombes. Du

fond des vallées, le chant du coucou salue les chars-à-bancs grimpant la côte :

*Koukou ! koukou ! kou !
Klevit tud an eured
Aët ar goanv ebïou
Me' zeu d'ho kwelet !*

« Coucou... — Ecoutez, gens de la noce — L'hiver est allé à côté — Je viens vous voir ! »

Et les pauvres de Localor sont après l'office descendus rue de Brest. Ils y ont retrouvé ceux qui, à la cathédrale, hantent le porche et que la nouvelle de ripaille, chez Cosquer, a mis en joie. Il y a là « *Soulez, Madame, soulez !* », figure pou-pine, correcte blouse bleue et pantalon de molleton blanc, comme un propriétaire qui vient chercher son fumier à la ville. Voici François Lozac'h qui a la danse de Saint-Guy, et Barbaïg Vihan, une naine à la langue bien pendue, son éternel tricot à la main, et encore Lenig Glugear, une mystique mendicante, et d'autres de tous les coins et entours.

Tout ce monde prend place autour des tables, où de plus heureux se sont repus hier. Les « nouveaux » et leur service d'honneur apportent les fumantes soupieres dès que tante Berc'hed a dit le *Benedicite*. Dans toute l'assemblée impatiente, il y a un recueillement :

*O soupe abondante et grasse et bien trempée,
Des tripes à foison, une franche lippée.*

Pour tous ces éclopés, ces loqueteux, c'est un moment d'aise dans la vie rude. Aujourd'hui ils auront

Leiz o c'hoff, ha ganto o gwalc'h !

« Plein leur ventre et à leur contentement ! », du bœuf, du lard, du riz et, mon Dieu, grâce aux sonneurs, leur part de noces, comme tout le monde !

*Na glevit ket mouez ar biniou
Oc'h ober an embannou ?
E vouez, en avel o nijal
A lak peb baour da dridal !*

« N'entendez-vous pas la voix du biniou — Et ses appels ? — Sa voix voletant sur les vents — Fait tout pauvre tressaillir ! »

Et sur la grand'route, quelle gavotte !

*Haut le pied, les truands, et donnez votre main.
En danse ! la bombarde entonne son refrain !*

Selon le rite, Lanig invite Lenig Glugear, dont les yeux s'abaissent comme ceux d'une timide jeune fille, et Francine, sans répulsion, le plus loqueteux des mendiants de Localor. C'est un mélange de costumes seyants et de guenilles. Fanch an Sart et Youen y mettent cœur et poumon et le souffle du buis réveille les ardeurs des plus éclopés. Que vaut la danse macabre d'Holbein, près de cette chaîne de danseurs épris, sans y penser le moindrement, de cette égalité primitive qui ne se retrouve, hélas ! que dans la mort ?

En route pour Localor

Mais voici le soir venu, l'heure de l'ultime repas, groupant les derniers survivants des fêtes matrimoniales. Par égard pour Jabel Kerdaoulas, l'installation des jeunes époux, à Saint-Cadou, est renvoyée à plus tard, et c'est à Roscongar que se

dérouleront les derniers rites. Vefa, Jabel elle-même, Marie Guennec hâtent le départ. Ce soir les époux ne s'attarderont pas à la sortie, le marié avec sa bouteille d'*hini-krenn*, de *fort*, la jeune femme offrant le cassis aux partants. Vefa et Jabel ne remettront plus aux gens qui se sont acquittés de leur écot, près du comptoir, le succulent récépissé d'autant de « *gwastell* » (gâteaux) aux raisins qu'ils ont de bouches à leur foyer !

Evit ar re 'zo chom er gear !

« Pour ceux qui sont restés à la maison ! »

Non ! Il s'agit de partir bien vite pour Localor. De l'immense cortège d'il y a trois jours, quelques voitures seulement, quatre ou cinq. Le nouveau marié lui-même, Stephen, Yann Bergot, d'autres encore les conduisent.

O pegen loc'hus ar Breizad

Gant e' charban hag eur marc'h mat !

« Combien fier le Breton avec un char-à-bancs et un bon cheval ! »

D'al lamm-dall ! Au grand galop dans la nuit ! Il ne faut pas que Berc'hed, partie en avance, puisse s'inquiéter. Sonnez ! sonneurs. Sonnez !

La soupe au lait

Selon l'ancienne coutume d'Arvor, la première nuit a été consacrée à la Trinité et la seconde à la Vierge Marie. Ce soir du troisième jour, parrains et marraines installeront les nouveaux mariés dans la couche nuptiale.

Mais Stephen n'a pas voulu céder sa place de maître de maison, dans le lit-clos à gauche du foyer, du *penn-kreac'h*, ou haut-bout, qu'il occupe

depuis la mort du grand-père. Ce sera de l'autre bout, dans le *penn-traon*, où l'ameublement est la répétition, peut-être plus soignée, de la pièce principale.

Malgré les raisons effarouchées de la veuve Coathalem, née Kerdaoulas, Lanig a persuadé à sa jeune femme et l'a vite convaincue de ne pas se soustraire, par une fausse pudeur, à l'ultime cérémonie de la *soupe au lait*, farce nuptiale, en usage sur bien des points de l'ancienne Gaule. En Poitou, le lait fait place au vin, et c'est la *Rôtie*.

Les amis de Lanig, conscrits de la classe, encore célibataires, ont, avec les binious, précédé le jeune ménage à Roscongar. Les époux sont couchés dans le lit-clos, dont tante Berc'hed veille sur les panneaux entr'ouverts. Le voici, l'instant attendu de Lanig, lui qui si souvent répétait en son cœur :

*Da lakin da gousked, er gwele 'tal an tan
Ebars ar gwele-kloz, e linsellou ker moan.*

« Je te ferai coucher dans le lit, près du feu — Dans le lit-clos, aux draps si fins ! »

Ils vont venir en cortège, hommes en tête, apporter la jatte, plus jaune que l'or et chantée par Brizeux. Dans le lait blanc, nagent des morceaux de pain que relient des fils. Et de bonne humeur il leur faudra, avec des cuillers percées, avaler ce potage dérisoire, cependant que la troupe joyeuse chantera l'hymne à la *soupe au lait*, dont le texte primitif s'agrémentera des drôleries de son invention :

*Sonet c'hui sonnerien, sonnet mibin ha skav
Ema' souben al laez o vont war ar bank !*

« Sonnez, vous, sonneurs ! Sonnez fin et copieusement ! — Voici la soupe au lait, s'avancant vers le banc ! »

Francine près de son époux est quelque peu émue.
Son cœur bat...

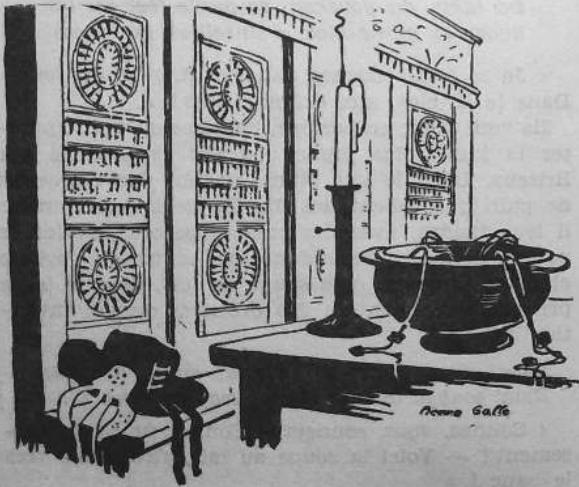
*Kalon eur c'hwreg zo eun deien
Hag a zon kaër, pa gar eun den !*

« Le cœur d'une épouse est une harpe — Sonnant
bellement quand elle aime un homme ! »

La clameur des binious est bientôt couverte par
les cris de joie et les *youc'haden* de la troupe.
D'ailleurs, ni Fanch ar Sart, ni Youen ne tiennent
debout à vrai dire... Ils se sont affalés après les
premières notes sur la pierre froide du foyer.
Heureux les époux si, aux couplets rituels, il n'en
est ajouté d'autres, si quelqu'un ne propose de
remplacer le lait par du « fort » ou du vin.

Zo deut ekspress eus a Vourdel...

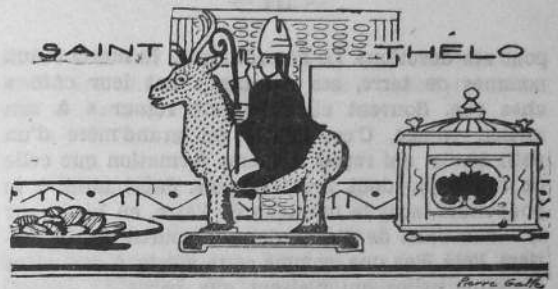
« venu exprès de Bordeaux ».



Il y aurait bien des chances que cela durât jus-
qu'à minuit, si tante Berc'hed, dont Jabel doit
partager la couche, n'annonçait qu'un dernier café
bien coiffé attend chacun, dans sa « noblanz » des
Stankou, à deux pas. La place est bientôt vide et
la chandelle éteinte.

*Pa ve larc'het ar goulou
War ar memeuz penn-wele
E tenveler ar gwele
N'euz ket ezom a c'houlou !*

« Lorsqu'est soufflée la chandelle (chante le barde
Bothorel) — sur le même oreiller — dans l'obscu-
rité du lit — il n'est pas besoin de chandelle !



CHAPITRE IX

LA TROMÉNIE SEXENNALE DE LOCRONAN

A SAINT-CADOU. — L'ANCIEN CAPITAINE DE LANIG. — LA LETTRE DU CAPITAINE. — EN ROUTE ! — A KROAZ-KEBEN. — LE PÉRIPLÉ SACRÉ. — ORIGINES DE LA TROMÉNIE. — LA JUMENT BLANCHE. — ST GERMAIN-D'AUXERRE. — UN PEUPLE QUI VIT SA FOI. — A TRAVERS LE MARAIS. — LEVAVI OCULOS MEOS IN MONTES ! — PLAZ-AR-C'HORN. — LA DESCENTE.

A Saint-Cadou

Voici deux ans déjà que Saint-Cadou est tenu par le jeune ménage. Vefa et Stephan Louët gouvernent encore Roscongar, sans aucune hâte de faire leur résignation « *dilez* ». Jabel, par contre, a loué une belle chambre, rue Sant-Vaô (Saint-Mathieu), à Quimper, au-dessus d'une boucherie qui porte aussi un nom d'armorial. Ce n'est pas loin des Halles, « plus aisé pour faire son manger », ni de l'église,

pour ses dévotions. Le samedi, après le marché aux pommes de terre, ses enfants « ont leur café » chez elle. Souvent elle « va de retour » à son ancien village. C'est qu'elle est grand'mère d'un petit Lanig, qui reçoit la même formation que celle de son papa, dont il est l'image. Jabel aime à le pouponner, sous le manteau de l'âtre, en hiver, sur le vieux banc de pierre, dans le courtil des églantiers, l'été. Pas une, comme cette aïeule, à connaître les ritournelles qui plaisent aux petits :

*Disul me oa pinvidig
Me moa prenet eur marc'hig,
Hi ! hein ! han ! a ra va marc'h,
Moum ! moum ! moum ! a ra va beuc'h,
Hoc'h ! hoc'h ! hoc'h ! a ra va hoc'h...
Miaou ! miaou ! miaou ! a ra va c'haz,
Kрак ! kрак ! kрак ! a ra va yar,
Kok ! kok ! kok ! a ra va c'hok !
Ramplanplaou mignonig !*

Le ramplanplaou se marque par un coup rude des petites fesses de l'enfantelet, sur les genoux de l'aïeule où il se trémousse. Alors les rires de redoubler...

Si d'aventure Vefa se trouve à Saint-Cadou, elle ne manque pas de protester : « Vous donnerez à celui-ci le mal Saint-Jean » (*droug Sant-Yan* : épilepsie). Mais le gracieux Lanig n'est pas de cet avis. Il agite ses petits bras et se dispose à crier, si Jabel feint d'obéir aux ordres de sa commère. Or, voici en français, pour le lecteur, ce que recommande la grand'mère :

« Dimanche j'étais riche — Et j'avais acheté un petit cheval — Hi ! han ! han ! fait mon petit cheval — Moum ! moum ! moum ! fait ma vache — Hoc'h ! hoc'h ! hoc'h ! fait mon cochon — Miaou !

miaou ! miaou ! fait mon chat — Krak ! kрак ! kрак ! fait ma poule — Kok ! kok ! kok ! fait mon coq — Rantaplan, mignonnik !

L'ancien capitaine de Lanig

Ce samedi de juillet, Lanig II peut crier tout son saoul dans son berceau. Jabel et son beau-fils s'affairent, ensemble, de la maison aux étables. C'est que la régence va être confiée à Madame Mère, pour deux jours. Un monsieur de Paris attend, ce soir, à l'Hôtel de l'Epée, les jeunes époux, et il n'est autre que l'ancien capitaine du jeune fermier. La lettre, arrivée l'avant-veille, ne quitte plus Lanig. Pour faucher, ce matin, dans la prairie du bas, il l'avait entre chair et peau... Pensez un peu. Son capitaine ! Un de la coloniale ! Ensemble, ils en ont vu de dures, à Madagascar, le petit Breton et le gars de Marsilho ! A cheval sur le service, mais bon zigue tout de même, le « capiston » appréciait la ponctualité du « troubade ». Pascal Camecasse n'a pas perdu de vue Alain Louët et, depuis l'installation de ce dernier à Saint-Cadou, il se fait adresser chaque semaine, à Paris, où il garnisonne, un colis de beurre et d'œufs. Ce n'est pas qu'il soit infidèle à l'huile d'olive. Il varie seulement sa cuisine. Au demeurant, vrai fils de la Provence, il adore Mistral, Roumanille, Aubanel et s'abreuve à la Coupo-Santo. Majoral du Félibrige, lettré, amoureux du folklore, il sait aussi comprendre les beautés des autres provinces. Il se sent particulièrement attiré vers la Bretagne, que commence à magnifier Botrel. Averti de l'occurrence sexennale de la Grande Troménie, il a correspondu, à ce sujet, avec Lanig, et c'est ainsi qu'il annonce son arrivée.

Il ne peut, à la vérité, trouver meilleur guide que notre héros. Loin de se laisser absorber tout entier par les besognes matérielles, qu'il ne néglige pas pour autant, Lanig mène une vie certes supérieure à la vie ordinaire de nos campagnes. Dans une chambre du manoir, édifié par Jabel et son défunt, il a disposé des rayons pour ses livres, dont le petit nombre s'augmente chaque jour. On y voit de vieux colloques désuets, la méthode bilingue du Frère Constantius, les dictionnaires du colonel Troude, le *Barzaz-Breiz*, les *Soniou ha Gwerziou* de Luzel, l'*Istor Breiz* du chercheur de pain, de Mlle Le Bastard de Mesmeur, et l'*Histoire de la Ligue en Cornouailles*, du chanoine Moreau. Dans un cahier, se classent toutes les chansons bretonnes que lui a données son ami de la rue Kéréon, Michel Quéinnec, le chapelier (*toker*). Vefa et Jabel, voyant tant de livres, s'étonnent. « Qu'il en ait un grand, un gros, s'il le veut, mais un seul suffit, un complet qui dise tout ! » Francine, plus avertie, sourit des jérémiades des deux mères et partage les goûts de son mari. Le soir, après le travail, l'après-midi du dimanche, si l'on ne va pas aux Vêpres, domestiques et voisins des « penn-ti » s'ébahissent du son de l'harmonium dont Lanig joue comme le vicaire. Sa femme chante, d'une voix pure, un peu nasale, les cantiques à la Vierge, à sainte Anne. Depuis quelques semaines, c'est surtout la gwerz de saint Ronan, si ce n'est le cantique lui-même. Puis l'harmonium soupire les airs botréliens de « *Chansons de chez nous* » qui viennent de paraître, ou encore les *sônes* et les *gwerz* recueillis par Bourgault-Ducoudray. Mais que disait donc, au fait, la lettre du capitaine ?

La lettre du capitaine

« Mon cher Alain,

« Je suis vraiment tenté par votre aimable proposition de vous accompagner, ainsi que votre jeune femme, à cette Troménie dont vous me parliez comme la huitième merveille du monde et près de laquelle, s'il faut vous en croire, nos *Saintes-Marie de la Mer* ne soutiennent pas la comparaison. Je me décide donc à aller m'en rendre compte. Venez dîner ou souper, samedi soir, avec les vôtres, à l'Hôtel de l'Epée. Nous partirons ensuite pour ce pèlerinage de nuit.

« Je connais à peu près tout ce qui le concerne. Si l'église de Locronan n'est pas une cathédrale, comme vous le dites, si Ronan n'en fut point l'évêque, elle est digne du titre et Ronan est bien un évêque régional. Sous ce nom, les Celtes, vos ancêtres, consacrent des dignitaires sans diocèse fixe. Les diocèses eux-mêmes ne sont, à vrai dire, que des abbayes, ayant pour chefs des abbés, et dont partent, sans cesse, dans un but de missions, ou pour se sanctifier dans la solitude, des moines, seuls ou en colonies. C'est pour être ermite que Ronan quitte l'Irlande natale. Débarqué à l'Aber-Ildut, sur les côtes de Léon, il élève sa logette là où se formera, autour de son souvenir, Saint-Renan, petite ville que vous appelez Lokournan-Léon, ou Lokournan-ar-Fank, à cause du marais où elle se situe.

« Pousse-t-il jusqu'à Molène ? En tout cas, il laisse bientôt le Léon pour votre Cornouailles, et se fixe en un bois sacré (*Nevet*), sur les rives de la baie de Douarnenez.

« Il s'installe, avec l'aide d'un paysan dont il arrache la brebis à la dent du loup. A cet endroit, au

XI^e siècle, un comte de Cornouailles, Alain Canhiart, bâtit le prieuré, qu'il offre à l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé. Au XVI^e siècle, Renée de Bretagne, duchesse de Ferrare, fille de votre sympathique duchesse Anne, élève le Penity ou maison de Pénitence, que nous visiterons ensemble.

« Mais la femme de ce brave paysan, la Keben, irritée des bonnes relations de son mari et du saint, dont il apprend les choses de l'agriculture, accuse fausement Ronan de s'être mué en loup-garou, pour lui dévorer sa fillette. Par ordre du roi Gradlon, nouvellement arrivé lui aussi de la Grande-Bretagne, des dogues sauvages sont excités contre le saint, dans la cour du palais royal de Quimper : c'est le Jugement de Dieu ! Mais ces animaux, délaissant toute férocité, lèchent les pieds du patient garrotté au pilier central. Alors, Gradlon, tout saisi par l'approche du divin, s'enquiert près de l'Irlandais de ce qu'il convient de faire. « Qu'on aille, conseille ce dernier, chercher l'arche dans laquelle la Keben a déposé sa créature étouffée par elle. » Et les gens du roi d'aller et de rapporter le grand coffre. On ouvre ce coffre. La fillette git, morte. Ronan, alors, au nom du Christ qui ressuscita la fille de Jaïre, lui commande de se lever.

« A la prière de Ronan, le chef breton laisse aller la mère coupable, qui, elle, garde sa rancune. Quant au moine, gêné par le concours des peuples, pleins d'admiration, il cherche un autre désert, à Hillion, entre Lamballe et Saint-Brieuc. C'est là qu'il meurt. Des comtes, des abbés-évêques se disputent ses reliques. Il faut recourir au jugement des bœufs sauvages et blancs, vierges encore du joug. Là où s'arrêtera le chariot, là sera la tombe. L'attelage franchit le Menez. De l'Arrez, il descend pour remonter les pentes de la Montagne-Noire, au bas de laquelle s'offre le lac d'argent, où sonnent

encore, qui le sait?... les innombrables clochers des cathédrales d'Is, au sud de la baie de Douarnenez. Une foule, chantant et rameaux au poing, arrive non loin de l'ermitage de Ronan, par la route de Châteaulin. Les miracles abondent sur la voie. Au tiern des Kernévotes, il manque un bras, et la châsse, dans un heurt du chemin, va peut-être tomber... Or, les deux bras du chef l'ont raffermie. A Traon-Belen, les nobles bêtes s'arrêtent. L'Ange du Seigneur, sans doute, est là ? Elles ne bougent que le dit comte n'ait fait donation, à Ronan, de tout le terrain compris entre la vallée et l'oratoire. Voici maintenant le douet de Guernevez, où la Keben, sorcière et blanchisseuse, lave son linge, un vendredi, « sans égard pour le sang du Seigneur ». Elle se dresse, face à l'attelage, brandit son battoir et, d'un terrible coup sur la corne de l'un des buffles, elle la détache du front. Mais la corne, retenue par une fibre, ne tombera qu'au sommet de la Montagne, à Plaz-ar-c'horn.

« Voilà, mon cher Alain, le résumé de l'histoire de Ronan et de la Keben que vous m'aviez prié de vous mettre par écrit, bien que vous l'ayiez entendu conter tant de fois.

« Je vous attends samedi soir. »

Votre affectionné capitaine :

Pascal CAMESCASSE.

En route !

Comme on a à faire de garder tous les chevaux pour charroyer les foins, que d'ailleurs le char-à-bancs serait trop étroit pour Lanig, sa jeune femme, Vefa Marquer, la tante Berc'hed et le capitaine, le fermier a loué un break chez Rascagnac. Après le repas à l'Hôtel de l'Epée, tout le monde prend place

dans cette voiture, sans compter les paniers de victuailles et les bouteilles de cidre du coffre.

Le capitaine, avec sa verve languedocienne, étonne un peu ces Bretonnes, mais ne leur déplaît pas. N'a-t-il pas couru les mêmes dangers que Lanig dans « les pays chauds » ? Il sait dire des choses, pour sûr ! se confient-elles. Mais elles aiment l'entendre magnifier la Bretagne, et le sens chrétien des choses leur est commun. Il conte la foire de Beaucaire, les Saintes-Marie de la Mer, la Tarasque et sainte Marthe, la grotte de Marie-Madeleine, et Sara, reine des Bohémiens bronzés, en sa chapelle souterraine. Il dit aussi sainte Eustelle, la patronne des Félibres, comme saint Hervé est le patron des Bardes.

Le paysage enchanteur dispose les âmes aux secrètes harmonies. La route en corniche va passer sur le pont de Trohéir ; elle serpente avec la vallée du Stéir, dans la douceur lactée de la lune. « Une lune comme on n'en voit qu'en Camargue », observe Camescasse. Puis la route abandonne la rivière d'argent, pour s'élever vers Plogonnec, entre les hauteurs boisées de Quistinic et de la Lorrette. « Si je n'étais Provençal, je voudrais être Breton ! » s'exclame le capitaine en mettant pied à terre pour soulager le cheval. — « Je ne suis point Provençal, déclare le cocher, en l'imitant. Les Rascagnac, ça vient d'Auvergne ! Mon grand-père est arrivé dans le temps, loueur de voitures de père en fils. Mais ma mère est Bretonne, de Quimper aussi donc ! J'ai conduit bien des gens à Sainte-Anne-la-Palud, mais jamais je ne fus à la Troménie. » Un claquement de son fouet, et tout retombe dans le silence.

Maintenant, le break a traversé, au grand trot, le bourg de Plogonnec endormi dans la paix nocturne, comme une cité de rêve, avec son magnifique ensemble du XVI^e siècle, les trois nefs flamboyantes

de son église et les arcs de triomphe du cimetière. Mais des auberges s'entr'ouvrent et des groupes marchent vers Locronan. Ce sont les pèlerins qui, dès la minuit sonnée par les cloches du Pardon, feront leur Troménie à titre privé. « Car, mon capitaine, explique Lanig, il vous faut avoir accompli une fois en votre vie, de jour ou de nuit, seul ou avec la procession, ce pèlerinage de pénitence, sinon vous le ferez après votre mort. »

— « Oui, remarque tante Berc'hed, sortant de son mutisme, « part » disent la dimension d'un cercueil tous les six ans, « part » croient chaque jour, aussi donc ! »

*Ann hini ne ra ket e Droveny ez beo,
A ra' nei e maro
A hed e chierj bemde !*

— « En tout cas, affirme Lanig, les nuits de la Troménie, depuis ce minuit, jusqu'à minuit dans huit jours, n'appartiennent qu'aux vivants et vous ne risquez pas de rencontrer, par les sentes de la montagne, le cortège des infortunés qui, vivants, dédaignèrent la Troménie. *Doze da bardono d'an Anaon !* »

Tous se signent et le silence retombe encore une fois...

— « Eh, là-dedans ! crie soudain la voix enrouée de Rascagnac, voilà la voie romaine ! Vous attendrez peut-être minuit à la Kroaz-Keben avec tous ceux-ci, et ce ne sera pas long. Moi, je vais remiser. »

Nos gens descendent pour prendre la voie romaine. Elle est celle suivie, au moyen-âge, par les somptueux équipages de hauts seigneurs comme par l'humble piébe bretonne. Ces chrétiens rudes étaient mus de « grand'dévoction » envers saint Ronan, et la demi-huguenote que fut Renée de

Ferrare s'en pénétrait encore en pleine Renaissance, puisqu'elle y laissa le splendide témoignage du Penity.

A Kroaz-Keben

Vers le nord, dans la nuit claire, la brise marine agite sur la tour anglo-normande, et à chaque angle de la galerie rouillée de lichens, des fanions mariaux et pontificaux. Des gens stationnent à l'entour de la « Kroaz-Keben ».

Le capitaine fait remarquer à ses compagnons les pierres accumulées au bas de la croix. Il leur rappelle que la Keben, après avoir cassé la corne du bœuf, fut prise de folie. Dansant et blasphémant, elle vint de Guernevez à cet endroit, où la terre, s'entr'ouvrant, l'engloutit.

« On dit aussi, hasarde Vefa, très ferrée sur saint Ronan, qu'elle fut enfouie ici comme un chien, hors de terre bénite, sur le grand'chemin :

Keben o veza tremenet

Ne 'zeaz ket en douar beniget !

Pell diouz ar Zant, war an hent bras,

Eun toul kebken doun her c'huzas !

« C'est cela, comme un chien, approuve Camescasse, et sur elle, ces cailloux jetés par le mépris de toutes les générations ! »

— « Excusez-moi, Monsieur le Capitaine, prononce, en un français lent et un peu laborieux, la « religieuse de la maison ». Ces pierres-là l'aideront à monter pour voir le clocher du Penity, et si elle le voit, celle-là, elle est sauvée ! »

— « Sauvée ? proteste le méridional. L'enfer seulement est bon pour elle, pécaïre ! J'ai lu d'ailleurs, qu'en se crépant le chignon, vos matrones se trai-

tent de Keben ! Keben au ciel ? Sainte Keben ? Ah ! non pas ! »

— « Il y a pardon pour tous, prononce gravement la vieille Bretonne. Là-bas, sur le Menez-Hom, vers Plomodiern, il y a un roi qu'on dit, un roi d'enterré, un roi qui avait des oreilles de cheval, le roi Marc'h d'ailleurs :

Ar Roue Marc'h

Gant e ziskouarn a varc'h !

Tout pareil avec lui ! Quand il aura son content de cailloux et qu'il pourra voir Sainte-Marie du Menez-Hom, finie que sera sa pénitence avec celui-là ! »

« — Té ! ces Bretons, grommèle le bon capitaine, ils ne peuvent jamais penser comme tout le monde. C'est pourtant comme les galgals dans la Bible ! »

Berc'hed n'a garde de répondre. Elle ne connaît pas les galgals et n'a point fait d'exégèse.

Le périple sacré

Le silence est plus que jamais de rigueur. Il est enfin minuit à Locronan, où l'heure d'été tente d'échapper, de soixante minutes, à la faux du Temps. Les cloches sonnent joyeuses dans la tour carrée et la clochette du Penity leur renvoie son timbre argentin. Plus un mot de Vefa ni de Berc'hed, car le pèlerinage commence ici pour ceux qui arrivent de Plogonrec. Des voix d'hommes entonnent, puissantes, le cantique de saint Ronan.

Sant Ronan hor Patron,

Ni ho ped a galon !

Mirit en han' Doue

Hor c'horf hag hon ene !

« Saint Ronan, notre patron — Nous vous prions
au fond du cœur — Gardez au nom de Dieu —
Notre corps et notre âme ! »



Chapeaux bas, chapelets à tous les poings, pas une tête ne se détourne sur ce parcours de treize kilomètres. Mais Lanig, guide déférent, dans ce périple sacré, remet l'exactitude rigoureuse de ses propres dévotions à un autre jour, prêt à répondre aux questions du capitaine.

Les chanteurs s'éloignent, se rapprochent. Tous les points du parcours sont des points de départ. Il suffira de boucler la boucle à celui que vous aurez choisi, à condition de vous rendre, à un moment ou à l'autre, au tombeau du Penity. Nos amis attendront, pour cela, la messe matinée. Ils quittent, à cet instant, la XII^e station, la plus proche de la route qui les a amenés en voiture. Ils termineront là aussi, dans quelques heures.

D'abord, ils reviennent un peu en direction de Plogonnec. Déjà le bon thaumaturge, saint Ujen trône sur son autel rustique, sans crainte des larrons

elginistes. A cette heure nocturne, il est seul dans sa hutte de branchages. Au jour seulement, son comptable viendra débiter les clefs de plomb, fabriquées à Pont-Croix, et qui préservent de la rage. Il en est ainsi de maintes bonnes Vierges espacées, de Monsieur saint Thégonnec qui, jadis, gardait des loups. Voici un chemin creux, à peine tracé à travers la lande et les carrières abandonnées. Cette vieille piste, sectionnée par des talus, s'en est débarrassée. Les talus ont été rasés par les fermiers. Ceux-ci ont accompli, avec joie, la clause du bail. Tous les possesseurs de ces champs sont grevés d'une servitude : ouvrir la route à saint Ronan, pour sa Troménie.

Origines de la Troménie

Ainsi, dans un chemin étroit, marche-t-on entre les blés, les seigles, les orges déjà jaunissantes, en suivant exactement le pourtour du Minihy. Ce mot est la contraction de *Menec'h-ty*, maison, et par extension asile des moines. On en fait le tour (*tro*).

« On peut croire, remarque Camescasse, à son ancien subordonné, que cette marche sacrée n'est, à l'origine, qu'une fonction notariale, propre à renouveler, par une solennité fixe, la notion exacte du domaine du saint, à obliger les domaniers à se souvenir du contour bien défini du prieuré de Saint-Ronan-du-Bois. D'autres y veulent voir un rite païen, célébrant la mise en accord du cours lunaire, avec le cycle solaire de six ans, sur adjonction d'un mois intercalaire, après le solstice d'été. Ce serait un rite antique, de plus, christianisé par vos ancêtres.

— « Croyez-vous, capitaine ? objecte Alain. Cette Troménie, que nous appelons en breton *An Droveny*,

est la promenade pénitentielle hebdomadaire de saint Ronan. Nous passons exactement là où il passait :

*Eun dro bep c'huec'h bloaz a ve graët
An Droveny ez eo hanvet.*

« Un tour est fait, tous les six ans — La Troménie, l'appelle-t-on. »

— « Vous mettez vos pieds sur les traces de saint Ronan ? interrogea le capitaine. »

— « Exactement ! Le saint faisait une plus petite promenade, chaque jour, à ce qu'on dit. Il suivait la route de Douarnenez à Châteaulin, la quittant pour monter droit à Plaz-ar-c'horn. De là, ayant prié devant la mer, il venait à Kroaz-Keben, puis continuait par la voie romaine pour rejoindre son Penity. C'est le parcours de la petite Troménie annuelle. »

— « C'est vous qui avez raison, fit Camescasse. Vous ne cherchez pas cinq pattes à un mouton, comme on dit dans mon pays :

*Uno libro es pas uno perdris,
Uno perdris noun es pas uno libro !*

« Un lièvre n'est pas une perdrix — Une perdrix n'est pas un lièvre. »

La jument blanche

— « Eh ! n'est-ce point ceci la chaise ou lit de saint Ronan ? demanda encore l'officier, s'arrêtant devant un monumental bloc de granit. »

— « Oui, mon capitaine ! On le nomme en breton *Kador, gwele saint Ronan* (chaise ou lit de saint Ronan). Il en est à y voir l'aube de pierre dans

laquelle le saint quitta l'Irlande, et qui aurait été changée en jument...

— « Ne l'appelle-t-on pas, en effet, la *Jument Blanche* ? »

— « Oui, *ar Gazeg wenn*, en breton. D'autres disent *Gazeg-vaën* (jument de pierre). On dit que saint Ronan s'y asseyait pour contempler la mer. »

— « Je crois voir un monstre accroupi ! Té ! ces pèlerins font, de gauche à droite, le tour du mégalithe ? Votre tante, suivie de votre mère et de votre femme, achève le tour. Ne dit-on pas que cette pierre a des vertus fécondantes ? »

— « Des vieilles le disent, concéda Lanig. La pierre forme au nord-ouest une sorte de fauteuil, dans lequel les femmes prennent place... »

— « Un grand savant breton, M. Joseph Loth, identifie le culte de cette pierre avec celui de la *Lair Bhan* irlandaise, continue le capitaine. Et ce monstre de granit n'est autre chose que la lune, astre qui, chez les Anciens, jouait un grand rôle dans la génération. J'ai lu, quelque part, que les habitants de Molène appellent la lune la *Jument Blanche*, et vous venez de me dire le nom en breton. Comment ? »

— « *Gazeg wenn*, répète Lanig. Mais ce tantôt, à la procession, croix et bannières passeront devant la pierre sans s'arrêter. »

Saint-Germain-d'Auxerre

Ainsi devisant, ou se taisant tour à tour, chantant aussi, du moins Lanig avec les pèlerins, le groupe arrive sur la route de Quimper à Camaret. Chacun marche d'un bon pas, sur ce terrain facile. On ne fait halte que pour prier les petits saints, déposés sous leur hutte, et les aumôner de quelque

billon, abandonné sur les tréteaux à la bonne foi publique. Heureux pays, plus heureuses gens !

Saint Germain d'Auxerre, patron de Kerlaz, est venu à la limite de son domaine, faire honneur au héros du jour.

« Cet évêque est aussi un militaire ! fait remarquer Camescasse à son compagnon. Il avait été comte en Gaule, au service de Rome. Devenu évêque, ses collègues le députèrent à un concile de Grande-Bretagne, afin de combattre l'hérésie de Morgan, dit Pélage, traduction grecque du nom breton de l'hérésiaque. Or, comme, le jour de Pâques 436, Germain prêchait en plein air, des bandes de pillards saxons vinrent faire la nique aux Bretons, sous les yeux du missionnaire gaulois. A cette vue, le militaire se réveille dans l'évêque. Redevenu, un moment, chef de guerre, il se met à la tête de ses auditeurs électrisés et inflige à l'ennemi une défaite sévère. C'est la victoire bretonne connue dans l'Histoire sous le nom de *Bataille de l'Alleluia*. Saint Germain a le droit de prendre place parmi les saints bretons... »

Un peuple qui vit sa foi !

Lanig ne peut être que du même avis. On arrive au carrefour formé par la route de Douarnenez et celle de Quimper. A droite, s'ouvre comme une belle allée, aboutissant au porche du Penity et bordée de carcasses de petits oratoires, non encore ornés. Les pèlerins ne se laissent pas tenter. Ils s'engagent vers le Nord, tout en lançant cette menace au cas où Ronan ne les exaucerait pas :

*Ma n'hor selaouit ket
Ni yelo d'an daoulin,*

*Vid en em glem bepred
Dirag sant Korantin.*

Et Lanig d'expliquer ces paroles : « Si vous ne nous exaucez pas — Nous irons à genoux — Pour nous plaindre à tout coup — Devant saint Corentin. »

Le capitaine a cet éloge : « Ce peuple vit sa foi ! »

Lanig ne poursuit pas. Il est heureux, fier aussi. Il égrène son chapelet d'os jaune. En effet, sans cette Communion des Saints qui relie la Terre au Ciel, cette vie a-t-elle un sens pour le Breton ? Quelle est son espérance finale, sinon d'aller lui-même louer, au ciel, un jour, les saints protecteurs du bétail et du blé ?

*Da c'hedal mont d'an Env,
D'ho meuli da viken !*

C'est à la céleste Cour de la Bretagne de là-haut que se recommande le pèlerin. Le voici, maintenant, sur le domaine de l'Aieule du Christ, où le dernier dimanche d'août verra la grande panégyrie de la Palud. Des gens vous diront que sainte Anne a vécu dans ce pays, dont elle fut la reine.

En eskopti a Gerne war vordig ar mor glas.

« En l'évêché de Cornouailles, sur la rive de la mer bleue. »

A travers le marais

Mais voici le marécage de Pradig-an-Droveny. Le parcours nord de la carte processionnelle est pour ainsi dire en terrain instable, sauf quelques châtaignerales. A peine le jour pointe, et il faut savoir où planter ses pas. Les riverains ont bien jeté des

fascines dans la boue qu'elles affleurent encore. Ce soir, quand la procession achèvera d'enfoncer ces bouées rustiques et les pierres plates négligemment jetées par les passants, la fangeuse route n'en sera pas encore durcie.

Les croix des douze stations sont contournées, comme le fut le mégalithe païen. A la procession, le clergé sera, pour elles, fidèle au rite antique. Voici la Croix de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et de saint Miliiau, roi de Cornouailles, père du petit martyr Mélar. Sous le règne de Miliiau coulaient, dit-on, des fleuves de miel et de lait. Voici la croix de saint Jean l'Évangéliste. Entre les deux, Leustec, un hameau qui, en 1737, vit la maréchaussée de Châteaulin se colleter avec les « Gardes de saint Ronan », alors vêtus d'aubes blanches et de bonnets blancs enrubannés. « Les Bretons ne sont pas toujours commodes », remarque Camescasse après que Lanig lui a conté cette histoire.

Une petite passerelle sur le ruisseau du Stiff. Les pèlerins saluent la croix de saint Jean l'Évangéliste, puis les fontaines de saint Mathurin et de saint Guénolé. Nos gens passent sur le territoire de Notre-Dame de Kergoat, en Quéménéven. Cette bonne Vierge renommée viendra dans la matinée occuper le trône qu'on lui a préparé. Déjà les hauteurs blanchissent, les cimes secouent leurs linceuls. La ligne de Plaz-ar-c'horn, que rien ne brise, se découpe franchement sur un ciel où pâlisent les étoiles. Dans les bocages, les pinsons lancent leurs premières notes pour une aubade à la pointe du jour (*goulou-deiz*). Au douet de Guernevez, témoin de la buée sacrilège et de la colère de la Keben contre le saint et le buffle blanc, flottent encore des écharpes de brume :

*Houman, buan ouz o gwelet
A nevez a zo kounnaret,
Hag hi a skei gant he golvaz-prenn,
Ha terri e gorn d'an ejenn.*

« Celle-ci soudain en les voyant — S'irrita à nouveau — Et de frapper de son battoir de bois — Et de casser la corne du bœuf. »

Dans ces bas-fonds abondent les petites sources. Elles donnent au pèlerin leur onde pour sa soif, leur cresson apaise sa faim. Le capitaine a tôt fait de se restaurer, car les bons habitants du village ont disposé sur les margelles des écuelles brunes. Nul n'est réduit au geste des soldats de Gédéon. Lanig va imiter son chef. Le regard étonné de tante Berc'hed l'arrête...

Saint Ouen, référendaire du bon roi Dagobert, hôte, à Paris, de Judik-Haël, chef de la Domnonée, lors des tractations de ce prince breton avec le ministre Eloi, est patron de Quéménéven. Ses paroissiens déposeront, tantôt, sur cet autel agreste, ses reliques. Mais le plat de cuivre est déjà au guet. Chacun y va de son obole, avant de sortir du chemin creux qui, après la croix de Bourlan, débouche au pied même de la Montagne Sainte.

Levavi oculos meos in montes!

Nos pèlerins à genoux, la tante Berc'hed récite le *Miserere*. Une rude tâche reste à parachever. Plus d'un kilomètre, avec une différence de niveau de 170 mètres, telle est la perspective de cette ascension pénitentielle. Francine, jeune femme, est presque encore la fillette aux instincts grimpants de chèvre. Mais Vefa Marquer et tante Berc'hed eussent certes, en toute autre occasion, allégué

maux de jambe et points de côté (*pistigou*)... Ici, la plainte n'est point de saison. Ne sont-elles pas de la race de ces vieux saints qui, plongés jusqu'au menton dans l'eau glaciale, y récitaient leurs heures, aussi longuement que l'exigeait l'expiation d'une faute ? Elles s'aideront seulement de l'inévitable parapluie, dont le beau temps ne les a pas démunies, et, de leur bouche sèche, sortiront quelques « *Chesus !* » de miséricorde. La sente vertigineuse est glissante aux semelles. Cet après-midi, la procession officielle aura ses fifres et ses tambours, et seront soulevées l'âme et les jambes ! Pourtant, quelque chanoine, voire quelque tambourinaire s'abattront le nez dans l'herbe rase, ou accoleront, du flanc, le sol rude. Deux forces sont en présence : la volonté humaine et ces hauteurs qui paraissent inexorables ! Vefa Marquer tombe trois fois, et sa pensée se porte vers le Christ, sur le chemin du Calvaire. Berc'hed secourt sa belle-sœur et la pointe des parapluies s'enfonce plus résolument dans la pierraille après chaque chute. Camescasse, le vainqueur à l'escalade de plus d'un « *tata* » africain, perd le pied, recule : « *Capistello ! Tron-de-bon-Goï !* » Lanig, qui vient derrière lui, le replace d'un coup de poing dans la verticale.

Il y a quatorze siècles, un cortège gravissait ces pentes. A peine retardés par l'incident de Guernevez, des Evêques, des Comtes, des Pentierns, des Mactierns, des Anciens et des Scabins suivaient le char que, dans une marche grave, remorquaient les buffles. De l'un d'eux, les naseaux pleins d'écume se heurtaient d'une corne brinqueballante et retenue d'une fibre. Or, quand la basterne, aux roues de hêtre, s'arrêta sur le plateau, en face de la mer grande, la corne roula sur l'herbe et les peuples appelèrent, depuis, ce haut-lieu, *Plaz-ar-c'horn*.

Plaz-ar-c'horn

La tradition veut que s'interrompe ici la fonction sacrée. Dix minutes, il sera permis de deviser et de boire. Déjà des groupes sont assis ; des gens se dirigent vers la tente brune et longue, sous ses arceaux. Un homme, en blouse bleue, dispose en cet abri des tables et des bancs. La femme attise le feu, sous le trépied d'une coquelle (*choudouren*) et déjà l'eau chante. Le vieux colonial, jovialement, offre le jus. Mais la compagnie décline l'offre et l'officier s'en étonne. C'est que, lui dit-on :

*Ar zant war yun er grae bemdez
Epad ma'z eo bet e buhez
Tost da deir leo tro dro e di
Da bellât dioutan ar bleizi.*

« Le saint, explique Lanig, faisait chaque jour, à jeun — Tandis qu'il était en vie — Près de trois lieues, à l'entour de sa demeure — Pour en éloigner les loups. »

Ainsi donc le capitaine sera seul à vider le chaud mélange, auquel une abondante chicorée apporte son amertume.

Les trois femmes sont déjà agenouillées, dans la tente-chapelle. Au pied de l'autel de la Vierge du Bon-Secours, Berc'hed, experte « bonne sœur en plein vent », évoque, sur le chapelet, le mystère joyeux de la Nativité. Tantôt le diacre, ici-même, chantera la *Généalogie*, selon saint Mathieu. Francine et Vefa, l'une mère, l'autre aïeule, associent leur propre maternité à la maternité divine. Comme la Vierge, une mère bretonne ne sait-elle pas ce que de douleur vaut de donner la vie ?

*Hirvoudi, n'em c'hlaç'hari bemdez,
He c'halon treuzet gant eur gourc'hleze.*

« Gémir, se lamenter chaque jour — Son cœur traversé d'un poignard. »

Que la Vierge des Sept Glaives, par l'intercession de saint Ronan, qui ressuscita la fille de la Keven, garde le petit Lanig de tout mal !

Au dehors, au pied de la chaire de granit, d'où, dominé par la statue de l'apôtre irlandais, un prédicateur lancera, cet après-midi, des paroles brûlantes à un peuple houleux, mais calme, Camescasse et Lanig ont allumé, l'un sa bouffarde de colonial, l'autre sa cigarette. Devant eux, le jeune soleil magnifie la baie de Douarnenez, recouvrant, de l'azur apâli de ses eaux, le mystère d'Ys ensevelie. La ville des sardinières est à leur gauche, dans le sud. Au nord-ouest, la grise cité des tisserands, couronnée de la galerie trilobée de sa tour normande, semble descendre vers le lac, où les Romains virent une image de la baie de Naples. Dans le pourtour de falaises et de coteaux, au-dessus des grèves blanches, ils essaimèrent leurs villas. Ce cirque, plaines du Cap-Sizun, avec la Pointe-du-Raz, les vallons du Porzay, les pentes du Menez, la Lieue-de-Grève, Telgruc, l'éperon de Morgat, la Chèvre et les portes de l'Iroise, s'étend sur une quinzaine de kilomètres et plus !

Que de clochers ! Au delà de ceux de Plonevez-Porzay, de Ploëven et de Plomodiern, le Menez-Hom érige son cône sombre. Plus loin, dans le nord-ouest, c'est Sainte-Anne-la-Palud ; plus loin encore, et par ce beau temps, la blancheur des maisons brestoises de Saint-Martin et la flèche ajourée de leur église. Dans le nord-est, pointe vers le ciel le Saint-Michel-de-Brastparts, couronné de sa chapelle des Pasteurs.

— « Quel pays splendide que le vôtre ! s'exclame le capitaine, juste comme les femmes sortent des arceaux de la tente-chapelle.

— « Vous trouvez aussi donc ! acquiesce Berc'hed, peu portée à s'étonner de la grandeur du spectacle et, à ce moment même, tournée vers le sud. Et n'est-ce pas Quimper et sa cathédrale ?

— « Si fait ! s'enthousiasme Lanig et, par delà, les courreaux de Groix. Mais ce ruban d'argent, de ce côté de Quimper, c'est l'Odet.



— « Si seulement on voyait Saint-Cadou et le petit Lanig ! soupirent Vefa et Francine... »

La descente

Et maintenant s'appesantit, à nouveau, la discipline du silence. Un peu las, le groupe cahote dans les chemins creux. Sur le parcours, les fidèles ministres des saints de Plogonnec achèvent de parer les huttes, d'épingler les derniers draps blancs, sans négliger pour autant le recouvrement des péages, dans les grands plats de cuivre. Déjà tintinabulent leurs sonnettes et se murmurent les invites aux dévots (*d'ar re o deus devostion*). Il y a ici Notre-Dame des Portes, dont la petite chapelle de saint Alc'houen est le pied-à-terre, quand elle vient de Châteauneuf-du-Faou. Là-bas, saint Philibert, tels saint Roch, saint Ujen et saint Gildas, guérit de la rage. Saint Thurien est le patron même de Plogonnec. Saint Théo, évêque de Llandaff, qui a on le sait sa troménie à Landeleau, chevauche un cerf robuste. Il n'a oublié ni mitre ni crosse, et il attend les hommages de ceux qui sont au fait du cheval.

Ainsi nos pèlerins, de hutte sacrée en hutte sacrée, se trouvent à nouveau à Kroaz-Keben. Ils ont bouclé la boucle, observe Camescasse. Il leur faut redescendre maintenant vers Locronan, en suivant la voie romaine délaissée à leur arrivée pour la *Gazeg-Vaën*. Non loin de la ville, sur leur droite, s'élevait jadis, entourée de son cimetière, la chapelle de Saint-Maurice, abbé de Langonnet, puis de Carnoët. Ce saint a donné son nom à ce faubourg. C'est la rue, ou Pavé Saint-Maurice, pavé déjeté et inégal, mais glorieux pavé, qui résonna peut-être, au temps passé, sous le pied des palefrois

et des blanches haquenées de Madame Anne, voire de Madame Renée de France, sa fille. Renée de Ferrare se nommait ainsi en l'honneur de Monsieur saint Ronan, dont on s'accoutumait alors à faire *René*, comme plus conforme au *Renatus* latin des clercs.



SAINT
EVEN



CHAPITRE X

DANS LOCRONAN EN FÊTE

LA VISITE A L'EGLISE. — LES PROCESSIONS DES PAROISSES ET LEUR ACCUEIL. — A LA FONTAINE DE ST-EUTROPE. — MARI KASTELLIN. — LA PROCESSION OFFICIELLE. — FINIS CORONAT OPUS...

La visite à l'église

Les trois femmes et Lanig se rendent d'abord au Penity, s'agenouiller devant le tombeau du saint. Ce tombeau se dresse au milieu de la petite chapelle séparée par une arcade, ouverte dans le collatéral sud de l'église principale. C'est une table de Kersanton, donnée par Anne elle-même, vers 1505. Cette table de pierre est supportée de six pilastres et, de la foule des pèlerins qui commencent d'affluer, beaucoup, dont nos héros, passent dessous à quatre pattes. C'est là la vieille coutume bretonne du « Passage », que l'on retrouve au Minihy de

Tréguier, au tombeau de saint Gurloès, à Quimperlé, et ailleurs. Nos pèlerins n'auraient garde de s'en abstenir, d'autant qu'ils ne seront plus là ce soir, au retour de la procession, pour se courber, plus commodément, sous le reliquaire de la cloche hexagonale, qu'à l'entrée du Penity, deux jeunes paysans tiendront à bout de bras.

Et maintenant, avec le capitaine, ayant ouï la messe, ils font, après « avoir eu leur café aussi donc », au vieil hôtel à échauguette, la visite des lieux (*ar gweladen*). Cette fois, Comescasse qui, on le sait, se pique d'archéologie, reprend ses fonctions de cicerone. Il détaille le plus simplement qu'il peut, pour Lanig et Francine, Vefa et Berc'hed, les merveilles de la tour. Rascagnac, lui-même, l'écoute, car il compte bien éblouir de sa science, un jour venant, quelque voyageur curieux. Le capitaine se garde de parler *arc surbaissé*, à propos du porche, ou *plein cintre*, s'il s'agit des deux portes. Il intéresse plus son modeste auditoire en lui montrant les meurtrières de la tour, par où les bourgeois de Locronan se défendaient des brigands de la Magnane ou de la Fontenelle. Justement, Berc'hed connaît la *gwerz de Fontanella*. Pour un peu, elle chanterait, comme à Lanig quand il était petit :

*Fontanella a barrez Prad,
Brava mab a wiskas dilhad...*

« Fontanella de la paroisse de Prat — Le plus beau fils qui ait porté habit. »

Mais un nom d'artiste est sur les lèvres du guide. C'est le nom de Yann Gorrager, le seul des constructeurs du XV^e siècle que nous connaissions. Ce Gorrager fut l'« archer » qui lança avec tant de hardiesse, non des flèches, mais l'arc des voûtes de la nef et du transept de Saint-Corentin, de

1477 à 1480. Les dates de l'église de Locronan sont à peu près celles de la cathédrale. Tandis qu'au commencement du XV^e siècle Bertrand de Rosmadec élevait les tours, l'œuvre de Locronan commençait aussi.

La patine verte des gros piliers à colonnettes et des murs étonne les visiteurs. Ils s'exclament, avec déférence, devant le peuple de saints aimés des Bretons qui ont élu là leur demeure :

*Eman an daou Yann, Korintin hag Elar
Kristof ha Marc'harit, Fiakr ha Ronan sant dispar
Sant Anton, sant Youenn, Ar Verc'hez, sant Mikel
Gouestlou ouz ar voger, 'n o c'hreiz meur a vannel !*

« Il y a là les deux Jean, Corentin et Eloi — Christophe et Marguerite, Flacre et Ronan sans second — Saint Antoine, saint Yves, la Vierge, saint Michel — Ex-votos contre le mur et parmi eux plus d'une béquille ! »

« Ce saint Ronan qui, à droite de l'autel, fait pendant à saint Corentin, est le don de François II, votre dernier duc », renseigne Comescasse.

Les rétables, sculptés de pampres, font l'admiration de nos paysannes. Quel beau raisin ! Mais le capitaine n'a de cesse qu'il ne leur ait expliqué les médaillons de la chaire, sculptée en 1707, par le Quimpérois Barlou. Neuf tableaux content l'histoire de l'Homme de Dieu. Les gestes du Méridional sont si prenants, que bientôt les visiteurs, abandonnant Joanne ou Bædeker, des Anglais porteurs de « kodak », appareil alors à ses débuts, des gens de la ville, accourent entendre ce guide inespéré. Le triomphant Comescasse les amène, à sa suite, dans le Pénity. Il en démontre les beautés artistiques, critique les vitraux peu en harmonie avec l'ensemble, quand soudain, Per an Dez, le bedeau,

attiré par le ton trop élevé du capitaine, s'empresse. Il a en main le bénitier de l'*asperges*, où trempe le goupillon, comme s'il allait chasser le diable. Simplement, il l'apportait, à l'autel, pour la grand' messe. Il est furieux d'un tel empiètement sur ses droits. « Toi, tu connais rien du tout ! apostrophe-t-il le capitaine. D'abord, tu n'es pas de Locronan, *sac'h an dien !* (sac à crème !) »

Camescasse sent d'abord la moutarde lui monter au nez. Il va envoyer promener, comme il sied, cet homme trop féru des droits que lui confèrent ses fonctions, et plus d'un parmi ses auditeurs est prêt à le soutenir : « *Vô volez, je vais boxer lui* », propose un insulaire. Lanig lance sur son chef un regard suppliant. Mais déjà Berc'hed s'est arrachée à sa contemplation du grand saint Michel aux balances. Par peur du scandale, elle quitte le Penity, suivie de Vefa. Francine demeure à côté de son Lanig. Alors Camescasse hausse les épaules et, sans un juron, sans une plainte, le sourire aux lèvres, tel un héros méconnu, il est bientôt sur la place. Il a un grand éclat de rire : « Après tout, Alain, mon ami, cet homme a raison. Les pourboires, c'est cela le plus clair de son gagne-pain. Vais-je aider, maintenant, les Anglais à faire des économies ? Non, ils ne m'ont pas regardé ! »

Les processions des paroisses et leur accueil

Per an Dez, le bedeau, encore furieux, s'est précipité sur les cordes des cloches, aidé d'une bande de galopins : « *Sonnez carré !* » commande-t-il (*Brallet mat ar c'hleier !*) De la fureur de l'un, du jeune entraînant les autres, éclate une volée triom-

phale. C'est que sur la place débouche une procession. On entend des voix fortes réclamer, dans leurs cantiques, le secours du thaumaturge :

*Roit ive, vel gwechall,
Yec'hed d'ar Glanvourien,
Deuit atao d'hon diwall,
Rag ar vrec'h, ar vossen !*

« Donnez aussi comme jadis — Santé aux malades — Venez toujours nous défendre — Contre la variole, la peste ! »

Par une autre route, s'avance un autre cortège. Celui-ci implore sur l'air d' « *Holopherne* » (*sic*).



Il rappelle, à Ronan, ses bienfaits : enfants près à trépasser revenus à la vie, heureuse délivrance des femmes, guérison des maux de tête, de la collique et de la fièvre. Tout cela s'obtient avec un peu d'eau de la fontaine sacrée.

Et bientôt toutes les paroisses seront présentes : Plogonnec, Kerlaz, Plonévez - Porzay, Quéménéven avec toute une forêt de croix et de bannières, portées par des jeunes gens à la poigne solide. Ces insignes s'inclinent les uns devant les autres, se heurtent, s'embrassent en témoignage de l'unité de foi. Des jeunes filles, vêtues de blanc, à parements et scapulaires bleus, semés de perles, portent des statues vénérées. Des matrones, jeunes encore, au grand habit rouge, soutiennent le brancard de sainte Anne. Et les tambours de rouler et les fifres de « fifrer ». Puis c'est le son de la grand'messe.

A la Fontaine de St-Eutrope

Si les deux hommes et le cocher songent à se rafraîchir, dans quelque accueillante taverne, nos trois pèlerines, ayant déjà fait leurs dévotions à l'église, iront goûter l'eau de la fontaine de saint Eutrope, dans la rue Moal. Justement les reliques de ce saint martyr, apôtre de la Saintonge et qui partage, avec Jean l'Aumônier, la protection des nombreux hôpitaux du moyen-âge, dont l'un a laissé des vestiges à Locronan, viennent de raviver les vertus de cette fontaine. Le prêtre y a trempé le précieux coffret. Cette eau prodigue à ses fidèles le don de force. Dès lors, pourquoi aller à l'auberge dépenser ses sous ? Ne serait-ce point faire injure au Seigneur qui a donné aux eaux vives, près des chapelles, la puissance guérissante de cette fontaine probatique de Sion, dans laquelle l'Ange trempait le doigt, après le sacrifice du soir ?

*Brassa burzudou a zo bet
Aman' en amzer dremenet.*

« Les plus grandes merveilles ont eu lieu — Ici au temps passé. »

« Et pourquoi pas aujourd'hui encore ? » méditent Berc'hed et Vefa, non sans quelque logique. Tout à l'heure, au départ de la procession, le fabricant de la statue de saint Eutrope, dans la rue Lann, offrira un verre d'eau de la fontaine du saint à tous ceux qui viendront baiser le coffret des reliques, afin qu'ils puissent sans trop de fatigue accomplir le long trajet. Dès à présent, de vieilles mendiantes offrent, sur place, l'écuellée brune et leur intercession au vieux saint, pour deux sous. Non seulement il est bon de boire de cette eau. Mais on doit encore s'en faire couler dans le col et les manches...

Le pique-nique

La grand'messe est terminée et le son de l'Ave s'est épanché sur la campagne en fête. Les pèlerins, chargés de paniers, cherchent un coin d'ombre. Les nôtres, enfin réunis, s'installent dans une prairie basse de la rue de Plogonnec, qu'un muret de pierres sèches sépare de la grand'route. Rascagnac, qui s'invite, assure le transport des provisions. Lanig a extrait le cidre, des coffres, et Camescasse a mis l'aubergiste en joie par l'achat d'un certain nombre de bouteilles de vin. Francine, en ménagère avertie, étend, sur le pré, une belle nappe au coin marqué du chiffre des époux et du monogramme du Christ. Avoir de beau linge donne fière idée du ménage. Vefa a retroussé, sur son jupon rouge (*lostenn-ru*), sa belle robe de mérinos. Elle

coupe le pain, après l'avoir signé en croix, de la pointe du couteau. Berc'hed interrompt son geste : *Benedicite !* » fait-elle. *Dominus !* marmonne la compagnie, empressée à déférer, ce jour de pèlerinage, aux désirs de la sainte du foyer domestique.

Rascagnac s'est assis sur un têtard à la brèche du talus. D'un œil il guigne Vefa découpant le lard et de l'autre la route où trottent des chars-à-bancs, remplis de Castellinois en fête, hommes au gilet noir largement ouvert et bouffant sur la chemise blanche, femmes au corsage en parterre fleuri. Entre le mari et l'épouse, souvent, une gracieuse tête de fillette, au bonnet noir à quartiers, orné d'un long flot de rubans. Rascagnac interrompt le mariage savant que son couteau exécute entre le pain et le cervelas, pour crier à tel automédon inconnu :

*Hé ! Penn-eog,
Pell'ma an hini warlec'h araok ?*

« Hé ! tête de saumon — Celui qui vient derrière est-il loin devant ? »

Cette plaisanterie, cent fois resservie, le fait rire aux larmes. Lanig lui remplit son verre, tour à tour de cidre et de vin. Aussi la langue de ce descendant de Vercingétorix « va-t-elle autour à beurdasser ». Les harnais des Châteaulinois ne sont pas aussi soignés, à son avis, que les « équipages » du côté de Quimper ! Mais le capitaine levant le verre qu'il partage avec Lanig et portant la santé des dames, Vefa veut dire aussi son mot. Elle ne trouve pas les foins aussi avancés que sur les bords de l'Odet, bien que toutes les prairies aient été rasées en vue de la procession. Francine estime que les *Borleden* de Locronan tirent trop les cheveux sous la coiffe. Il est bon de laisser quelques mèches (*kuchen*).

« En tout cas, observe le capitaine, les gars qu'elles auront sont de belles pièces de gars ! Bons pour le service, troun de l'air ! Avez-vous vu, Alain, quelle poigne ils ont pour saluer de leur bannière la grande enseigne de saint Ronan ?

— « Oh ! fait Lanig, un peu piqué, à Localor, c'est la même chose. N'est-ce pas, Francine ?

— « Pour sûr ! », affirme celle-ci, au souvenir des triomphes de Lanig jeune homme. Les gars de Bretagne sont des gars solides. Ecoutez le barde Berthou :

*Ar Vreiziz a viskoaz, da viken
A zo dishual ha divlam
N'eus brema, na pagan, na kristen
Hag a ve gouest da rei domp eul lamm !*

« Les Bretons de tout temps — Sont gens libres et sans reproche — Il n'est maintenant ni païen, ni chrétien — Capables de nous faire tomber. »

— « J'en sais quelque chose, consent le capitaine, j'ai toujours gardé le meilleur souvenir de mes coloniaux bretons. »

— « J'ai entendu assurer, hasarde Berc'hed, que sur terre et sur mer il n'y en a pas comme les Bretons... »

— « C'est sans doute pour cela que l'on vient nous voir de partout ! conclut Rascagnac. Car du monde il y en a ici aujourd'hui ! »

— « Oui, dit encore Berc'hed, il y a beaucoup de monde ici. Mais nos yeux ne voient pas tous ceux qui y sont. *Doue da bardono d'an Anaon !* « Dieu pardonne aux défunts ! »

Vefa et Francine se signent. Le rouge-bord que le capitaine allait porter à ses lèvres reste un moment en suspens. Cette hantise continue de la Mort, même au milieu de la joie, l'étonne.

« Ah ! s'écrie Lanig, rompant les chiens, un pauvre a passé la barrière :

*Aman zo bara ha kig,
Kouls d'ar paour evel d'ar pinvig !*

« Ici il y a pain et lard — Tant pour le pauvre que pour le riche !

Un vieux béquillard clopine vers les dîneurs. Il s'est placé, maintenant, à côté d'eux et marmonne son *Pater*, leur offrant le vieux feutre délavé, d'où s'échappent ses mèches grises. Les boutons de cuivre du gilet pisseux le rattachent au monde rural, une vieille redingote l'apparente aux gens du monde (*Tudjantil*).

Tous se sont tus, pour le laisser dire sa patenôte. Nous la croyons digne d'être rapportée avec ce cachet hétérodoxe qui marque la dévotion celtique, lorsqu'elle échappe à la rigidité de la règle romaine :

Pater noster prinsipal qui in cœlis original — a bignas Mari war ar Menez-Kalvar — da zifenn he mabig ouz Judas. — Kaëra mabig a oe ganet, hag ive bet krusifiet — tachet gant tachou dir — foëtet gant foëtou plom. — D'an dri verrad gwad a skuilhas — ar Werc'hez Vari a zem plas-Pa dizemplas a lavaras — « An hini a oufe an orezon, teir gwech bem-deiz a lavarfe war yun — hep gwelet na tan na mor, na jamez e puns an ifern na ziskenfe — Tri dervez araog ma varche, ar Werc'hez kaër a welfe ! » (1).

(1) Notre père, principal qui aux cieux original — monta Marie sur le Mont du Calvaire — pour défendre son fils contre Judas — le plus bel enfant qui fut né et aussi fut crucifié — cloué par des clous d'acier — fouetté de fouets de plomb — Aux trois gouttes de sang qu'il versa — la Vierge Marie tomba en pamoison — Et quand elle en sortit, elle dit : « Celui qui saurait l'oraison, trois fois par jour la dirait à jeun (*cœst-lâ sevait*), sans voir ni feu, ni mer,

Le capitaine voit s'éloigner le vieux, murmurant des *Bennoz Doue ! Sant Malsi !* pour tout ce que de pain et de viande s'est rempli son chapeau, sans compter le grand bol de vin rouge, dont le « *paour-kez* » sent encore la chaleur sur l'estomac. Camescasse s'étonne : « *Capistello !* cela me semble bien long pour un *Pater*, ce qu'il nous a raconté là ! »

— « Aussi n'est-ce point une oraison approuvée des prêtres », fait en riant Lanig.

— « Oui, dit Berc'hed, ce sont des choses dans le genre de Créac'h-Bin ! »

— « Qui cela ? » s'inquiète Camescasse.

— « Notre réciteur de « *grassou* » après des morts, mon capitaine. Mals, si vous voulez bien, nous parlerons de tout ceci une autre fois. Voici le premier son de la procession. Laissons les femmes et Rascagnac enlever les reliefs. Et quant à nous, allons à la corvée des bouteilles. »

Mari Kastellin

Ils sortent tous deux du champ, quand passant devant l'Hôtel de la Compagnie des Indes, dont la façade porte encore son écusson, ils aperçoivent, juchée sur un escabeau, lunettes au nez et couplets en main, la chanteuse populaire de Quimperlé, Mari Kastellin. Cette participante obligée de tous les pardons se nomme ainsi parce que, de tous les costumes dont elle fait usage, celui de Châteaulin est son préféré. Elle revêt, d'ordinaire, les atours de la contrée où elle travaille et, aux portes de Châteaulin, aujourd'hui, elle en a arboré le coquet bonnet à anses. Demain, dans son logis de la rue

et jamais au puits de l'enfer ne descendrait. — Trois jours avant de mourir, la Vierge belle Il verrait. »

(Recueilli à Saint-Eden, en Plouescat.)

Ellé, à Quimperlé, elle sera parée de la collerette...

Près de l'escalier, est son petit cabriolet à chiens. Ceux-ci sont couchés entre les brancards, le chariot lui sert d'éventaire. Sur une planche, appesanties par des cailloux de toute grosseur, s'étaient les chansons. Autour de ce campement se pressent les gens. « *Daou wenneg!* Deux sous! Pour deux sous vous aurez! » Le capitaine et Lanig se fauflent au premier rang. La vieille chante justement la complainte de Ker-Is, car l'histoire du roi Gradlon et de sa fille Dahut, ou Ahès, séduit encore l'imagination populaire, surtout depuis qu'Olier Souvestre la mit en « cadence » :

*Petra zo neve e Ker Is
Ma ze ken foll ar yaouankis
Ma klevan-me ar biniou
Ar vombarde hag an delennou?*

« Qu'y a-t-il de nouveau à Ker-Is? — Que tant s'affole la jeunesse — Que j'entende le biniou — La bombarde et les harpes? »

La chanson est longue. Le capitaine en a pour quatre sous, mais il l'emportera là-bas, au pays provençal, et se promet de la produire dans les félibrées, pour « leur faire voir ce que c'est que les Bretons! Té!

Mari Kastellin l'invite à acheter aussi *Ar bewar element*, compendium de tout savoir, et encore *Skiant naturel*. Mais le capitaine se juge satisfait de la *Ville d'Is*. Mari Kastellin, dépitée, remonte sur son escabeau, avec une malédiction pour les « chiens » de la ville (*chass-kear*)...

Maintenant les lunettes chevauchent à nouveau le nez. La chanteuse semble lire. N'en croyez rien, car elle ignore toute « Croix de par Dieu ». Mais de la grandeur des lettres et du format, Mari

Kastellin connaît ses chansons, et les petits imprimeurs de la région se garderaient bien d'y modifier quelque chose.

Si elle chante, c'est pour enseigner le ton, prête d'ailleurs à s'interrompre dès que l'acheteur se décide. Alors la monnaie tressaille de joie, dans la poche de son tablier.

Aujourd'hui, malgré la commande du capitaine, le commerce ne va guère. La clientèle est plus soucieuse de cantiques que de chansons. Heureusement, Mari Kastellin y a pensé. Elle tire de sa petite voiture des paquets de *Peden da Zant Ronan* et de la fameuse *Gwerz* du saint. Et les sous de pleuvoir!

Mais l'heure s'avance. Marie Kastellin s'en voudrait d'empléter sur les droits de l'irritable thau-maturge... A chacun son lot, ici-bas et là-haut! Et bientôt l'attelage aux chiens emporte la chanteuse par les campagnes du Porzay.

La procession officielle

En ce siècle de progrès, il est trois heures. La coquette cité n'en avoue que deux. Elle dispute au Temps les minutes évocatrices du Passé. A toute volée, la tour lance la bannière de ses cloches. Elle rivalise, dans l'appel, avec les roulements des tambours et la stridence des fifres. Les *ra* et les *fia* courent à fleur d'épiderme, sur la peau bien tendue, que fouettent Guillaume Hémon et ses tambourinaires. On dirait d'une très vieille garde gauloise. Il en est de ces musiciens à porter larges braies et guêtres. Leur ventre se souligne de la peau de buffle et des cuirverries d'une ceinture (*gouris-ler*). Les plus jeunes ont des pantalons d'un gris tendre, des aînés se gaignent de bleu des pieds à la tête.

Partout des « chupens » brodés. Les « tambours » de nos pardons portent leurs feutres en bataille ; ceux-ci sont nu-tête.

Voici d'abord la haute enseigne de saint Ronan, puis les croix d'argent et d'or, aux résonnantes clochettes. Il y en a toute une forêt. De légères bannières de la Vierge, des statuettes, malheureusement trop « sulpicées », sont portées par les mêmes jeunes filles que le matin. Sur les atours blancs, relevés de bleu, les barbes de la coiffe ondulent d'or, d'argent, de paillettes vives sous le soleil. Notez que ces splendides toilettes eussent bravé aussi bien les intempéries. Saint Ronan ne trouve jamais d'excuse à rester en son église, par une pluvieuse troménie. Un jour, il fut décidé, devant l'inclémence du temps, de s'abstenir. Mais les cloches sonnèrent d'elles-mêmes. Et je vous laisse à penser le reste.

*Ar c'hleier, hep beza sonet
O tregerni 'zo bet klevet.*

Une autre fois, on craignait pour les parures du reliquaire.

*Mez elec'h beza glïbet
Sec'h ha dtrouven oant chomet.*

« Mais au lieu d'être mouillées — Elles étaient demeurées sèches et sans froissement.

Puis ce sont, comme au matin, les bannières de Plogonnec, de Kerlaz, etc. Les porteurs sont doublés, triplés. Les suppléants se chargent du chapeau du camarade en fonctions. D'autres jeunes gens portent, sur des civières, les reliques des saints. Voici, appelant encore le peuple de sa voix grêle, la cloche hexagonale de laiton, emportée d'Armagh. Des prêtres affairés courent sur les flancs de la procession. Ils chantent eux-mêmes ou ils veillent

au refrain, repris par la foule : « *Sant Ronan hor Patron !* Des gendarmes empêchent les curieux de trop couper le cortège à son départ.

Le clergé clot ce défilé de velours, de soie, de broderies, de rutilances et de blancheurs. L'officiant, un haut titulaire du chapitre cathédral, s'encadre dans le porche du Penity. Le chœur chante les versets du *Veni Creator*, sans qu'il y ait rien de choquant dans la cacophonie produite de leur rencontre avec les refrains bretons de la tête de la procession. Derrière l'officiant, des porteurs de cierges votifs et, parmi eux, nos amis. Il en est, de ces hommes et de ces femmes, à processionner en corps de chemise.

Le clergé suit la rue Lann, où s'élèvent les huttes sacrées. Ce sont celles de saint Roch et de saint Mathurin, empruntées toutes deux à l'église même. La chasuble noire du dernier ramène l'esprit aux chères *Anaon*. Notre-Dame du Rosaire, saint Sébastien, tout percé de flèches, saint Joseph, sainte Marguerite, triomphante de son dragon, leur succèdent. Seul de ces saints, saint Herbot,

A oar lakât dien bars ar ribot,

« Qui sait mettre de la crème dans la baratte », est Breton. Il a la spécialité des bêtes à cornes. Ses rivaux de la rue Lann ont, depuis des siècles, conquis droit de cité en Bretagne. Ainsi saint Eutrope, que nous connaissons déjà et qui s'offre d'abord sur la grand-route. C'est là l'arrêt processionnel du début. Le diacre chante le premier des douze Evangiles, marqués par la liturgie troménienne : l'« *in principio* » de saint Jean. Une deuxième station, celle de l'*Ecce Homo*, est indiquée par cette antique effigie, devenue dans la piété populaire, *An Tad Eternel*, le Père Eternel.

L'expression poignante et digne fait honneur au vieil artiste inconnu qui l'a sculptée. Là encore, Evangile. Il en est de même à la station de saint Germain, avec hymnes appropriés : *Vexilla Regis*, *Deus tuorum militum*. Les chants sacrés s'élèvent, à pleins gosiers, portés sur la voix large des chœurs rustiques, pour qui ils sont matières de concours, ce qui n'exclut pas la dévotion sincère. Chantres bénévoles, ils en appellent à ce jury, à mille têtes, qu'est le public des pèlerins. Ceux-ci seront les juges de cette lice chantante. Avec quelle paroisse s'en ira, après la huitaine sacrée, le « mouton » symbolique ? *Vox Populi, vox Dei !*

*Deus tuorum militum
Sors et corona praemium.*

Finis coronat opus...

Le verset en l'honneur de Germain, chef de guerre, s'en va maintenant s'éteignant dans la direction de Sainte-Anne-la-Palud, sur la vieille route royale d'Hennebont à Lanvéoc. Vefa, Berc'hed, Francine ont éteint leurs cierges et demeurent sur place, car, pour elles, tous les rites sont accomplis. Elles viennent d'achever le bout de Troménie en suspens depuis le matin. Des retardataires, qui n'ont point, comme elles, « gagné » leur Troménie, les bousculent dans leur hâte. Tout à l'heure, ces derniers seront les premiers. Ils sont ceux-là mêmes qui, dans les terres incertaines de Pradigan-Droveny, cahoteront l'officiant, jusqu'à le faire disparaître dans la vague humaine.

Maintenant, les trois pèlerines retournent vers le Penity.

En s'y rendant, elles s'arrêtent à l'étal d'un orfèvre de campagne. Elles achètent des médailles

de la Vierge, et Vefa n'oublie pas, pour son petit-fils, des *lmas*, sorte de berlingots qui sont partie essentielle d'un pardon. Berc'hed s'offre une image de saint Ronan, d'un très vieux bois, qu'elle destine à l'intérieur du portillon de sa belle armoire des Stankou.

Au Penity, est un prêtre, revêtu de l'étole et assisté d'un splendide *glazik*, gardien du plat de cuivre. C'est ce prêtre qui bénit les médailles destinées à ceux qui sont restés à la maison. Car, en Bretagne, les absents et les morts sont toujours proches du cœur.

Voici le break, là sur la place. Le capitaine et Lanig y sont déjà montés. Rascagnac est sur son siège, le fouet en mains. *En hentchou ! en hentchou !* « En route ! en route ! » crie l'automédon. Sans doute il faut être à la maison de « belle heure », mais il s'agit surtout de ne pas avoir chicane avec les marins de Douarnenez au sortir de la bourgade. Les bidets attelés à leurs voitures de poissonniers, ou en flèche aux camions des mareyeurs Chancerelle et Penanros, sont « friands », et quand leurs maîtres ont un coup sous leur large béret, ils passeraient partout, sans crainte des gendarmes et des procès-verbaux. Sans compter tant de gens qui auront trop arrosé la Troménie. Ne connaît-on pas le proverbe :

*Dibaot ar bardonnerien vraz
A zistro sent d'o zi siwaz !*

« Rares sont les pardonneurs qui, — Hélas ! reviennent saints à la maison. »

Les compagnons du break, y compris Camescasse, en reviennent, du moins, plus fiers que jamais de leur Bretagne et, tout le long du trajet, ils répètent, avec Berc'hed, la *Guerz* de saint Ronan, ou,

avec Lanig, la complainte d'Ys. Dans son enthousiasme, Camescasse mêle breton et provençal. Il supplie avec Mistral :

*Tu Segnour Dieu de ma patrio,
Que nasquérès dans la pastribo,
Enfioco mi paraulo e dono-me d'alen !*

« Toi, Seigneur Dieu de ma Patrie — Qui naquis parmi les pâtres — Enflamme mes paroles et donne-moi du souffle ! »

*
**

Avec la Troménie, s'achève aussi, lecteur breton, le tour que nous venons de faire de cet asile de l'Ame (*Minihy an Ene Vreizad*) que fut la Bretagne d'Hier. Combien de nous ont cru, au temps de notre jeunesse, à l'invulnérabilité de ce refuge que nous pensions impénétrable ! Des brèches ouvrent de partout, hélas ! l'enceinte sacrée. Mais il demeurera longtemps encore (ayons cette foi !) quelque petit fortin d'où, tels les Locronnais du XVI^e siècle, de la tour de leur église, défiant la Fontenelle, nous nous rions longtemps encore de ceux qui prétendent violer l'intime de notre Pensée.

Léon LE BERRE
(Abalor).



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Avant-Propos</i>	3
CHAPITRE PREMIER	
L'enfance bretonne	
La naissance d'un petit Breton	7
Le baptême	8
Par les auberges : « Fest ar gommer »	13
Dangers du jeune âge	14
La première éducation	16
CHAPITRE II	
En liberté par les champs et le monde	
On fait des crêpes	19
Les camarades du Penn-ti	21
Les jeux de l'égalité	22
Le catéchisme de la Seurez	24
Les enfants dénicheurs	25
La veillée et ses terreurs	26
CHAPITRE III	
Les études de Lanig	
L'école du bourg	37
Le catéchisme paroissial	41
Entre deux classes	42

	Pages
Service de dévotion	45
Lanig aux Likès	50
Au champ de foire	53
Charivari! Santa Mari!	57

CHAPITRE IV

Travaux d'été et pèlerinages

La fenaison	59
Le chien enragé	61
A Saint-Tujen	64
Le retour	69
La moisson	70
Le battage au temps jadis	72
Le manège	73
Peurzorn	75
Dans la nuit chaude	76

CHAPITRE V

L'hiver à la ferme bretonne

La quête du vicaire	79
Les travaux d'hiver	80
La bannière	82
Le tirage au sort	83
On tue le cochon ; il y aura des boudins.....	87
Les honneurs posthumes	90
La visite du Pilhaouer	93
Primelig-ar-jeu, conteur des âmes	95

CHAPITRE VI

**Les passe-temps estivaux
à la campagne**

	Pages
Le sang du coq	101
L'aire neuve	103
Sous les ombrages de la Mère de Dieu	106
Les luttes	107
Les feux de la Saint-Jean	113
Au Pardon des Chevaux	115
Un casse-croûte	118
La bénédiction des chevaux	120

CHAPITRE VII

La mort du Tad Koz

Soir de Toussaint	121
La dernière maladie	124
La visite du médecin	126
La garde-malade	127
Les derniers sacrements	128
D'un côté ou de l'autre	129
L'agonie	130
Après la mort	132
Les recommandations de Créac'h-Bin	134
Funèbre veillée	136
On va déplacer	139
Vers le bourg	140

CHAPITRE VIII

Le mariage de Lanig

Pourparlers	143
La visite	147

	Pages
Les préparatifs des noces	150
L'armoire	151
Les tailleurs sous la grange	153
Au matin des noces	153
La noce au bourg	155
Les danses sur la place	157
Nous n'irons plus chez la mariée	157
Chez Cosquer qui fait des repas de noces	158
Les repas	159
Les danses	162
Qui payera la dépense ?	165
Journée des pauvres	165
En route pour Localor	167
La soupe au lait	168

CHAPITRE IX

La Troménie sexennale de Locronan

A Saint-Cadou	173
L'ancien capitaine de Lanig	175
La lettre du capitaine	177
En route !	179
A Kroaz-Keben	182
Le périple sacré	183
Origine de la Troménie	185
La jument blanche	186
Saint-Germain-d'Auxerre	187
Un peuple qui vit sa foi	188
A travers le marais	189
Levavi oculos meos in montes	191
Plaz-ar-c'horn	193
La descente	196

CHAPITRE X

Dans Locronan en fête

	Pages
La visite à l'église	199
Les processions des paroisses et leur accueil	202
A la fontaine de saint Eutrope	204
Le pique-nique	205
Mari-Kastellin	209
La procession officielle	211
Finis coronat opus	214

CHAPITRE X

TABLE ALPHABÉTIQUE

La table alphabétique est placée à la fin de l'ouvrage. Elle indique la page où se trouve chaque nom ou sujet mentionné dans le livre. Elle est dressée par ordre alphabétique et est très complète.



- 1937 -

Imprimerie de L'Ouest-Eclair
RENNES



